

692
1000-
1951

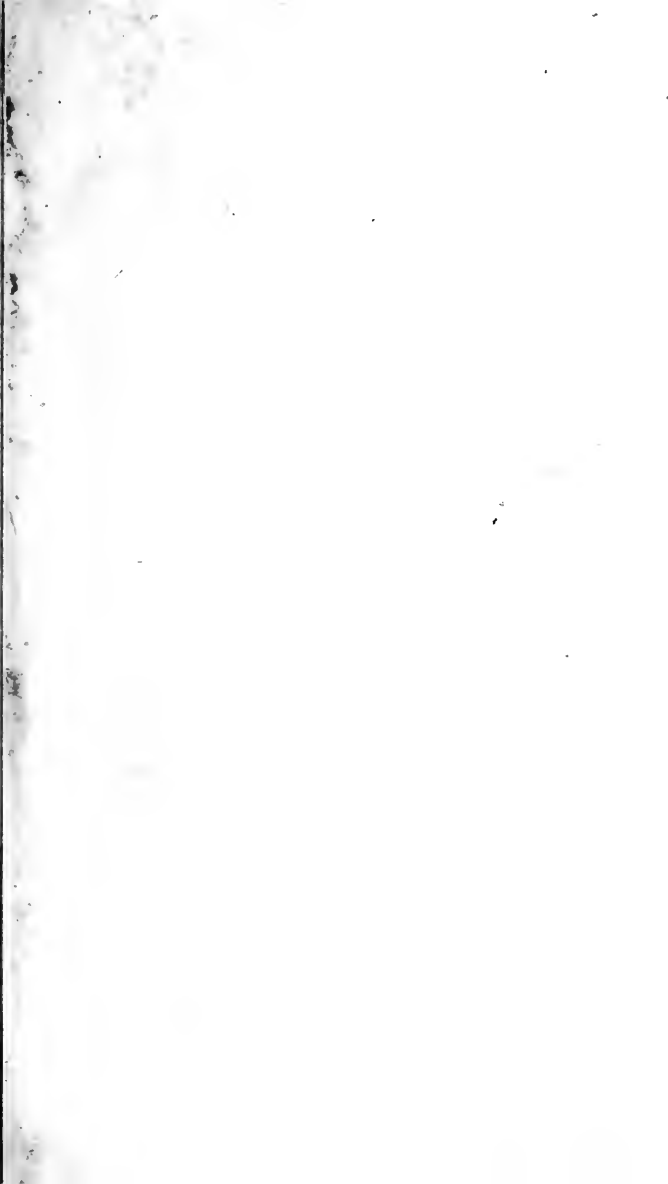
HQ
798
.L48
1822
SMRS

ENCYCLOPEDIE

DES

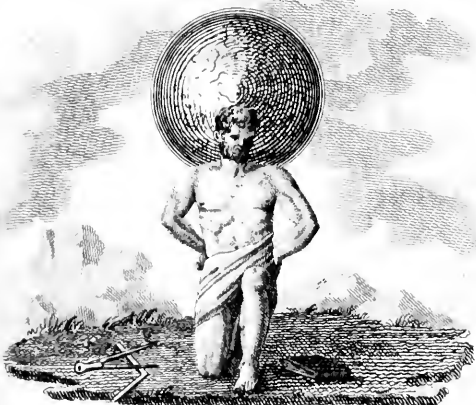
MS DEMOISELLES.



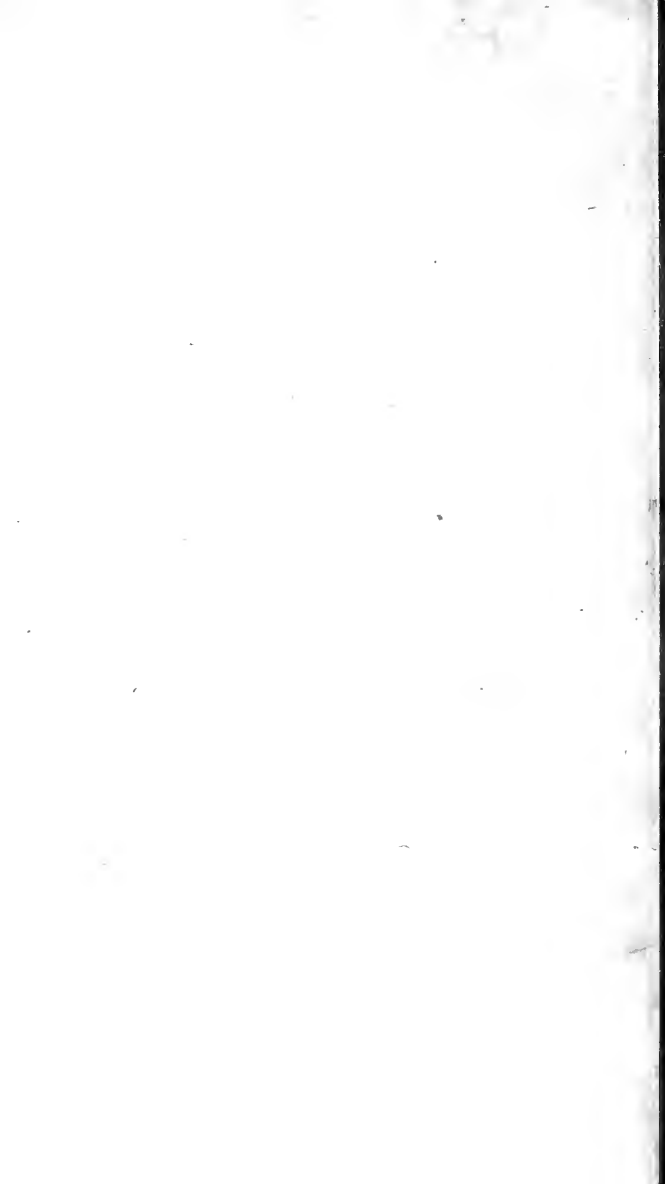




ENCYCLOPÉDIE
DES
Jeunes Demeiselles



PARIS,
Barbeau, Libraire, Quai des Augustins,
N^o. 25.



ENCYCLOPÉDIE

DES

JEUNES DEMOISELLES,

OU

CHOIX DE CONVERSATIONS INSTRUCTIVES

SUR DIFFÉRENS SUJETS,

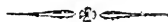
RECUEILLIES

DES OUVRAGES DE MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT, ET DES
MEILLEURS AUTEURS QUI ONT ÉCRIT POUR L'INSTRUCTION DES
JEUNES PERSONNES;

PAR M^{me} C***T*, INSTITUTRICE.

SECONDE ÉDITION,

Avec les changemens nécessités par les révolutions survenues dans
les différens gouvernemens, depuis la première publication de
cet ouvrage.



PARIS,

BARGEAS, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 25.

1822.

*Noms des personnes qui paraissent dans ces
Conversations.*

M^{mes} SOPHIE, maîtresse.

ÉLISABETH, sous-maîtresse.

- M^{elles} ÉLISA, — âgée de 15 ans.
STÉPHANIE, — âgée de 16 ans.
ADÈLE, — âgée de 12 ans.
AGLAÉ, — âgée de 11 ans et demi.
ALEXANDRINE, — âgée de 14 ans.
AMÉLIE, — âgée de 13 ans.
CAROLINE, — âgée de 13 ans et demi.
EMILIE, — âgée de 11 ans.
EUGÉNIE, — âgée de 12 ans.
FÉLICIE, — âgée de 9 ans et demi.
HORTENSE, — âgée de 9 ans.
JOSÉPHINE, — âgée de 14 ans et demi.
JULIE, — âgée de 10 ans.
PAULINE, — âgée de 10 ans et demi.
ROSALIE, — âgée de 9 ans et demi.

*Tous les exemplaires portent la signature de
l'Editeur.*

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

SUR CET OUVRAGE.



ON ne vit jamais paraître un aussi grand nombre d'ouvrages pour servir à l'éducation de la jeunesse, que dans l'intervalle qui s'est écoulé depuis la fin du dernier siècle, jusqu'à ce jour. Il semble que nous n'ayons eu, avant cette époque, aucun ouvrage vraiment digne d'être mis entre les mains des jeunes personnes, et que tout-à-coup la foule des écrivains se soit crue inspirée, pour apprendre aux pères et aux mères, aux instituteurs et aux institutrices, ce qu'ils doivent enseigner à leurs enfans ou à leurs élèves, et la méthode qu'ils doivent suivre dans leur enseignement. En conséquence, chacun a mis la main à l'œuvre, a inventé, abrégé, compilé, et l'on a vu les sciences les plus relevées et les plus abstraites dépouillées de toute espèce de notions préliminaires, et conséquemment de la clarté, cette qualité essentielle aux ouvrages d'éducation, être présentées à l'âge le moins capable de réfléchir et de raisonner.

Cependant, il faudrait être ou bien ignorant, ou de bien mauvaise foi, pour pré-

tendre que la vraie méthode de l'enseignement n'a été bien connue que depuis quelques années ; car, sans faire mention des livres qui ont servi à ces nouveaux maîtres pour la composition des leurs, peut-on ne pas convenir que les ouvrages de madame Leprince de Beaumont ne renferment un cours d'instruction infiniment utile, parce que cette femme respectable n'y a rien omis de ce qu'il est nécessaire que les enfans et les jeunes personnes sachent pour se bien conduire dans le monde ? Quelle autre institutrice leur parla jamais un langage plus simple, plus touchant, plus maternel ? Quelle autre maîtresse s'est mieux mise à la portée de cette portion intéressante de l'espèce humaine, de ces jeunes filles, dont l'instruction importe plus qu'on ne pense à la gloire et au bonheur de la société ?

Mais, il le faut dire, madame, de Beaumont n'est point exempte de défauts : elle n'a pas toujours su éviter la prolixité ; son style est quelquefois commun, à force d'être simple ; sa bonhomie la porte souvent à employer des termes et des expressions incompatibles avec l'innocence du premier âge, et ses Contes de Fées, trop multipliés, et qui

commencent à s'éloigner de l'esprit de l'instruction actuelle, doivent faire place aux récits simples, véridiques et instructifs de l'histoire.

Il était donc à désirer que l'on fit dans les ouvrages de madame de Beaumont, un choix de ce qu'ils contiennent de plus utile pour l'instruction des jeunes personnes élevées chez leurs parens ou dans les pensionnats, et qu'en employant la forme dont elle s'est servie, on la rendit plus simple et plus concise.

C'est là le but et la manière de cet ouvrage, que j'ai cru nécessaire de renfermer dans un seul volume, pour n'être point tentée d'y placer tout ce qui n'est pas rigoureusement nécessaire à l'instruction.

Comme madame de Beaumont écrivait dans un temps où l'on ne trouvait rien de mieux que ce que faisaient et disaient les Anglais, elle a aussi voulu payer son tribut à cette nation, en donnant des noms anglais à ses interlocutrices. Mais heureusement nous sommes revenus de ce ridicule, et nous ne voulons plus dans nos livres d'éducation, ni des *miss*, ni des *lady*, que nous renvoyons bien volontiers aux romans. En conséquence, j'ai substitué aux noms anglais,

dont madame de Beaumont s'est servie, des noms purement français, et qui sont ceux du plus grand nombre des jeunes personnes, comme Emilie, Eugénie, Joséphine, etc.

Comme les ouvrages de madame de Beaumont ne fournissent qu'une instruction sans suite et que cette dame n'a fait qu'effleurer la plupart des sujets de ses dialogues, j'ai eu recours à d'autres excellens ouvrages, composés pour l'instruction des jeunes personnes, et j'en ai recueilli ce qui m'a paru le plus propre à les intéresser, et à exciter leur attention.

J'espère que les dames qui consacrent leur vie à l'éducation de leur sexe, et les mères qui veillent elles-mêmes à celle de leurs filles, me sauront gré de mon travail et du zèle qui m'a fait composer ce livre, pour augmenter la bibliothèque des jeunes demoiselles, qui est si petite, en comparaison de celle des garçons, qui renferme des milliers de volumes.

ENCYCLOPÉDIE

DES

JEUNES DEMOISELLES.

PREMIÈRE CONVERSATION.

MAD. SOPHIE, ÉMILIE, HORTENSE.

MAD. SOPHIE. — Pourquoi, mesdemoiselles, ne vous amusez-vous pas comme toutes vos compagnes? Il y a long-temps que vous n'avez eu une récréation aussi belle que celle-ci, car on dirait que nous sommes plus près de l'été que de l'hiver.

HORTENSE. — Il est vrai, madame, on dirait que nous sommes au printemps, et nous n'avons pas souvent, à la fin de l'automne, des journées semblables à celle d'aujourd'hui. Nous en profitons aussi, Emilie et moi, et quoique nous ne jouions pas avec nos compagnes, nous nous divertissons d'une autre manière, en nous entretenant de choses intéressantes, qui nous font trouver le temps de la récréation bien court.

MAD. SOPHIE. — Pourrais-je savoir le sujet de votre entretien ?

HORTENSE. — Je parlais à Emilie de la jolie poupée qu'elle vient de recevoir ; je la priais de me la prêter de temps en temps pour l'habiller, la coiffer et la déshabiller, comme si c'était ma petite sœur.

MAD. SOPHIE. — Je ne vous défends pas, Emilie, de prêter votre poupée à Hortense ; mais je ne vous le permets qu'à deux conditions : c'est, 1° qu'elle sera bien attentive, et bien appliquée pendant le travail ; 2° qu'elle apprendra son histoire avec plus de soin qu'elle n'a fait jusqu'à présent.

EMILIE. — J'espère, madame, qu'elle vous satisfera sur ces deux points, et j'ai d'autant plus de raison de le penser, qu'elle m'a déjà témoigné le désir d'apprendre les histoires que je sais, en me disant qu'elle voudrait, pour tout au monde, réciter l'histoire de la Bible, comme elle me l'a entendue réciter plusieurs fois.

MAD. SOPHIE. — Il faut pour cela qu'elle aime moins à jouer, qu'elle soit moins causeuse, moins portée à rire pendant le travail, et que ce ne soit pas pour votre poupée qu'elle recherche votre société, mais pour profiter de votre conversation. Je veux bien croire que ce que vous me dites de sa bonne volonté est vrai ; et je

m'en prendrai à vous, si dans quelques jours elle ne répond pas aux questions que je lui ferai.

HORTENSE. — Oh ! je vous promets bien, madame, de répondre sur tout ce que vous me demanderez. Dès aujourd'hui, si vous le voulez bien, Emilie sera ma maîtresse d'histoire, et dès aujourd'hui elle trouvera une écolière bien docile. Oh ! madame, vous serez si contente de moi, que vous permettrez à Emilie de me prêter sa poupée tous les jours.

Mad. SOPHIE. — Faites bien attention, Hortense, que je n'exige point qu'Emilie, qui n'a qu'un an de plus que vous, vous apprenne toutes les histoires, comme si elle les savait toutes. Elle ne vous apprendra que l'Histoire Sainte, qu'elle sait parfaitement ; et quand vous saurez cette histoire, qui est la plus intéressante et la plus nécessaire à des demoiselles nées de parens chrétiens, je vous apprendrai moi-même les autres, ou je prierai mademoiselle Joséphine, qui les possède bien, de vous les apprendre. Allons, je vous laisse ; tenez-moi parole l'une et l'autre.

HORTENSE. — Madame, si la récréation finit avant notre entretien, pourrons-nous le continuer quand nous serons rentrées dans la salle de exercices ?

Mad. SOPHIE. — Sans doute : vous passerez dans le cabinet attenant à la salle de dessin, et qui donne sur le jardin. Vous n'y serez pas seu-

les, et je vous enverrai mesdemoiselles Eliza et Stéphanie, qui broderont pendant qu'Emilie parlera.



II^e CONVERSATION.

HORTENSE, ÉMILIE, ÉLIZA, STÉPHANIE,

HORTENSE. — L'Histoire-Sainte est-elle bien ancienne et bien longue ?

ÉMILIE. — Elle est aussi ancienne que le monde, car elle remonte jusqu'à la création, et elle comprend tous les événemens arrivés chez les Juifs et chez les chrétiens.

HORTENSE. — Voudriez-vous me dire, ma bonne amie, pourquoi on l'appelle Histoire-Sainte, et pourquoi il est si nécessaire à une demoiselle de la savoir ?

ÉMILIE. — On appelle Histoire *Sainte*, celle des faits arrivés chez les Juifs et chez les chrétiens, parce que les juifs étaient le peuple que Dieu s'était choisi préférablement à tout autre peuple, pour le rendre dépositaire de ses lois et de ses promesses, et que les chrétiens ont pris la place des Juifs, et sont devenus à leur tour le peuple choisi de Dieu : d'où il est aisé de conclure la nécessité où sont tous les chrétiens, de s'instruire d'une histoire qui les touche de si près ;

mais ce n'est pas le moment de vous dire cela, et je ne suis pas encore assez instruite pour vous parler de la religion comme nous en parle madame Sophie.

HORTENSE. — Voilà le son de la cloche qui annonce la fin de la récréation : nous allons rentrer, et vous voudrez bien commencer, dans le cabinet, à me raconter l'Histoire-Sainte, afin que je la sache bientôt, et que je puisse contenter madame Sophie et maman, qui m'aimera beaucoup quand elle me verra si bien instruite.

EMILIE. — Il y a environ six mille ans qu'il n'y avait ni ciel, ni terre, ni hommes, ni animaux, ni rien de tout ce que nous voyons. Il n'y avait que Dieu, car il a toujours été. Le bon Dieu, ma chère amie, peut faire tout ce qu'il veut : s'il voulait que dans ce jardin il y eût une maison, cette maison paraîtrait tout-à-coup dans ce jardin. Eh bien ! il voulut tout d'un coup qu'il y eût le ciel, la terre, les arbres, les oiseaux, les poissons, le soleil, la lune et toutes les étoiles. A mesure qu'il disait : je veux que cela soit, tout cela était. Il fut cinq jours à faire tout ce que nous voyons ; le sixième jour, il prit de la terre et en fit un homme. Mais cet homme n'ayant aucun mouvement, Dieu lui donna une âme faite à son image, et le nomma *Adam*. Comme ce premier homme avait besoin d'une compagne, le Créateur lui envoya un sommeil fort profond,

pendant lequel il lui prit une de ses côtes, dont il forma le corps d'une belle femme, qu'il nomma *Eve*.

Adam et Eve furent placés dans un beau jardin, où il y avait des arbres qui produisaient toutes sortes d'excellens fruits. De ce nombre était un pommier qui portait de belles pommes, dont Dieu défendit à Adam et Eve de manger, en leur permettant de manger du fruit de tous les autres arbres, en les menaçant de la mort s'ils y touchaient. Un mauvais ange, que l'on appelle le démon, devint jaloux du bonheur d'Adam et d'Eve, et voulut les rendre méchans et malheureux comme lui. Il prit, pour cela, la figure d'un serpent, et dit à Eve qui se promenait toute seule : Pourquoi ne mangez-vous pas de ces pommes ? elles sont si belles ! Eve, au lieu de s'enfuir, s'amusa à converser avec ce malin esprit, et lui parla de la défense que Dieu lui avait faite, ainsi qu'à son mari. Il ne faut pas croire ce que Dieu vous a dit, reprit le démon ; il ne vous a défendu de manger de ces pommes que parce qu'il craint qu'en en mangeant, vous ne deveniez aussi savans et aussi puissans que lui. Eve se laissa séduire par ce discours, cueillit une pomme, en mangea, et en donna à Adam. Quand ils eurent mangé de ce malheureux fruit, ils virent bien qu'ils avaient commis une faute, et tout honteux, ils allèrent se cacher sous des

arbres , comme si l'on pouvait se cacher du bon Dieu.

HORTENSE. — Le bon Dieu dut être bien en colère contre Adam et sa femme ?

EMILIE. — Sans doute. Il appela Adam , et lui dit : Pourquoi as-tu mangé de ce fruit dont je t'avais défendu de manger ? Adam , au lieu de pleurer sa désobéissance , la rejeta sur sa femme ; et Eve en accusa le serpent. Dieu leur dit alors : « Le serpent sera maudit , et la femme lui écrasera la tête. Toi , Eve , tu seras soumise à ton mari , et toi , Adam , tu mangeras ton pain à la sueur de ton front , et tu mourras ainsi que ta femme. » Après cet arrêt , Dieu chassa nos premiers parens du Paradis Terrestre ; et pour les empêcher d'y rentrer , il mit un auge à la porte , avec une épée de feu.

HORTENSE. — En vérité , voilà une histoire qui me fait bien de la peine. J'aurais bien désiré qu'Adam et Eve n'eussent pas offensé Dieu ; ils n'auraient jamais été chassés de ce délicieux jardin.

ELIZA. — Non , sans doute : nous serions tous heureux , nous qui sommes leurs descendans ; nous ne serions jamais malades ; nous serions toujours jeunes ; nous saurions tout , sans avoir besoin de rien apprendre , et nous ne mourrions jamais.

HORTENSE. Oh ! quel malheur ! Mais dites-

moi, mademoiselle, était-ce un si grand mal que de manger d'une pomme, et qui méritât une si terrible punition ?

ELIZA. — C'est mademoiselle Stéphanie, qui est plus instruite que moi, qui voudra bien répondre à cette intéressante réflexion, qui se présente tout naturellement à notre esprit.

STÉPHANIE. — L'action de manger une pomme n'était pas, sans doute, un mal en elle-même ; car tous les jours nous en mangeons à notre déjeuner ou à notre goûter, sans offenser Dieu. Mais ce fut la désobéissance qui fut un mal ; et ce fut le désir d'être aussi savans que Dieu, qui fit le crime d'Adam et Eve. Cueillir une fleur, une violette, par exemple, c'est bien peu de chose ; cependant, si Dieu leur avait défendu de cueillir cette violette, en les menaçant de les punir s'ils la cueillaient, ils n'auraient pas été moins coupables qu'en mangeant du fruit défendu.

HORTENSE. — Ainsi, quand madame Sophie nous défend de toucher aux fleurs du jardin, c'est donc une désobéissance criminelle que d'en cueillir une seule ?

STEPHANIE. — Que madame Sophie nous défende de cueillir une fleur du jardin, de causer pendant le travail, de tourner la tête ou de dormir pendant la prière, de nous quereller pendant la récréation, de faire des impolitesse à table, si

nous agissons contre sa défense , nous faisons une mauvaise action , parce qu'elle tient la place de nos parens , qui tiennent , à notre égard , la place de Dieu.

EMILIE. — En vérité , mademoiselle , j'aurais été bien embarrassée de donner cette explication à Hortense ; et c'est ce qui me prouve que je ne sais pas encore mon Histoire-Sainte aussi bien que je le croyais.

STEPHANIE. — J'ai été très-satisfaite de la manière dont vous l'avez récitée à Hortense ; il n'était pas possible de le faire avec plus de clarté et de précision. Mais il ne vous était pas aisé d'en tirer la leçon que je viens de faire à Hortense , parce que vous êtes encore trop jeune.

EMILIE. — Est-ce que l'on peut dire autre chose que ce qu'il y a dans l'Histoire-Sainte ?

STEPHANIE. — Non , dans ce sens que l'on ne peut pas en raconter les événemens autrement qu'ils ne sont arrivés ; mais comme Dieu nous les a révélés pour notre instruction , ils renferment de belles maximes de morale , et d'excellentes réflexions que l'on en peut tirer pour se conduire avec sagesse , et pour inspirer la vertu aux autres. C'est en réfléchissant , et surtout en lisant les bons livres , que l'on peut apprendre ces maximes , et les graver dans sa mémoire pour ne les oublier jamais.

EMILIE. — Je vous promets bien , Stéphanie , de

réfléchir et de lire de bons livres, pour mieux savoir mon Histoire-Sainte, que je ne fais que réciter de mémoire, sans la comprendre assez pour m'en faire l'explication.



III^e CONVERSATION.

MADAME SOPHIE, EUGÉNIE, ELIZA,
STÉPHANIE, ÉMILIE, HORTENSE.

MAD. SOPHIE. — Je vous amène, mesdemoiselles, Eugénie qui, pour être une grande fille, n'en est pas plus instruite, et qui pis est, ne veut rien apprendre; c'est, comme vous le savez, la plus méchante de vos compagnes.

EUGÉNIE, *en pleurant*. — Il est vrai, madame, j'ai bien des défauts : aussi maman me les reprochait-elle continuellement pendant les vacances. Mon papa, mes sœurs, mon frère, la femme de chambre, et jusqu'aux servantes de cuisine, ne pouvaient me souffrir. C'est ce qui me faisait honte et me faisait bien de la peine.

MAD. SOPHIE. — Si vous voulez, Eugénie, que l'on vous estime et que l'on vous aime, il faut vous corriger.

EUGÉNIE. — Je ne demande pas mieux, car je voudrais bien être aimée de vous et de mes compa-

gues, plutôt que d'en être haïe et méprisée comme je le suis.

MAD. SOPHIE. — Vous vous corrigerez, si vous voulez suivre mes conseils, et vous deviendrez aussi bonne, aussi sage qu'Emilie. Ecoutez celui que je vais vous donner. Quand vous serez tentée de dire ou de faire quelque sottise, ou quand vous l'aurez dite ou faite, écrivez-la sur un papier, et montrez moi ce papier, afin que j'en fasse la lecture à vos compagnes.

EUGÉNIE. — Oh! madame, combien j'aurais honte si mes compagnes connaissaient toutes les sottises qui me passent par la tête, et si j'étais obligée de leur faire chaque jour ma confession!

MAD. SOPHIE. — Ceci est une preuve que vous craignez la honte, et de la bonté du conseil que je vous donne.

EUGÉNIE. — Mais ces demoiselles ne voudront plus me souffrir avec elles; elles me fuiront quand elles me connaîtront telle que je suis, et tout ce que je pense. Que penserait de moi, par exemple, Eliza, si je disais que, pendant la récréation, il m'était venu dans l'esprit de cacher sa soie et son aiguille pour lui donner la peine de les chercher?

ELIZA. — Je vous saurais gré de votre sincérité; et même l'aveu que vous faites en ce moment, bien loin de vous nuire dans mon esprit, commence à m'inspirer une bonne opinion de votre

jugement , et de l'envie que vous avez de renoncer à vos malices.

MAD. SOPHIE. — Cette disposition d'Eliza à votre égard sera , ma chère Eugénie , celle de vos autres compagnes. Loin de vous mépriser et de vous haïr , elles vous estimeront , et finiront par vous aimer. Ecoutez , ma chère enfant , nous naissons tous avec des défauts , et je veux bien même vous avouer une chose ; c'est que quand j'étais à votre âge , j'étais aussi paresseuse et aussi méchante que vous ; mais , par bonheur , j'avais une bonne maîtresse qui m'aimait beaucoup. Je suivis ses conseils , et en deux mois je me corrigai si bien , que je n'étais plus reconnaissable.

STÉPHANIE. — Madame , je lisais , il y a huit jours , qu'il y avait autrefois un grand philosophe que tout le monde admirait à cause de sa bonté. Eh bien , il dit un jour qu'il était né gourmand , menteur , ivrogne , voleur ; mais personne ne le voulait croire , parce qu'il était tout-à-fait corrigé. Ainsi , quand Eugénie sera grande , on ne voudra pas croire qu'elle ait été méchante ; car elle sera si bonne , qu'on en sera charmé.

MAD. SOPHIE. — Je voudrais bien que vous nous dissiez le nom de ce philosophe.

STÉPHANIE. — Il s'appelait *Socrate*.

MAD. SOPHIE. — Fort bien ; il me semble que vous m'apprîtes , il y a quelque temps , une jolie

histoire de lui ; faites-moi le plaisir de la raconter à ces demoiselles.

STEPHANIE. — Socrate avait une femme si méchante , qu'elle ne cessait de l'outrager par mille sortes d'injures. Un jour qu'elle l'avait querellé , il sortit de chez lui pour ne la plus entendre. Cette méchante femme fut très-fâchée de n'avoir plus personne contre qui elle pût exercer sa méchanceté ; et cela la mit si fort en colère , qu'elle prit un pot plein d'une eau mal propre , et jeta cette eau sur la tête de son mari. Vous croyez peut-être , mesdemoiselles , que Socrate se fâcha contre sa femme ; point du tout , il se mit à rire , et dit à l'un de ses amis , qui était près de lui : *Après le tonnerre vient la pluie.*

HORTENSE. — Je suis sûre que sa femme aurait bien voulu qu'il se fâchât contre elle.

Mad. SOPHIE. — Ce que tu dis là , ma chère Hortense est d'une raison qui me surprend ; oui , sans doute , la femme de Socrate était plus punie par la modération de ce philosophe , qu'elle ne l'eût été par sa colère. C'est ainsi que nous devons nous venger de ceux qui nous font du mal ; c'est-à-dire , en riant du mal qu'ils nous font : je ne veux pas dire cependant qu'il faille rire pour les fâcher ; cela ne serait pas bien ; au contraire , quand une personne vous dit des injures ou cherche à vous donner du chagrin , il ne faut pas faire semblant de s'en apercevoir , ne lui pas

répondre , et se contenir , en pensant qu'elle se fait plus de mal à elle-même qu'elle ne peut vous en faire.

EUGÉNIE.—Je vous avouerai, madame, que rien ne m'a jamais été plus sensible et ne m'a fait plus de peine que la douceur de plusieurs de mes compagnes, quand je leur faisais des malices. J'aurais bien voulu qu'elles se fâchassent contre moi, pour avoir le plaisir de leur en faire davantage, et de les pousser à la colère. Mais, que pouvais-je faire et dire, quand elles ne répondaient à mes sottises que par un ton et des manières pleines de douceur et d'honnêteté? Je vous assure que rien ne m'a donné plus d'envie de me corriger que leur modération, et que la honte que je concevais ensuite de les avoir chagrinées.

Mad. SOPHIE.—Si vous avez, Eugénie, un véritable désir de vous corriger, vous vous corrigerez bientôt; mais il ne suffit pas de le vouloir, il faut le vouloir fermement, et prendre tous les moyens possibles de changer votre caractère turbulent, tracassier et enclin à mal faire, en un caractère pacifique, complaisant et bon. Voyez Emilie, elle a deux ans de moins que vous, et cependant quelle différence d'elle à vous! Elle est chérie de toutes ses compagnes et de ses maîtresses! pourquoi? parce qu'elle est douce, indulgente, polie et complaisante envers tout le monde.

HORTENSE. — C'est pour cela que j'aime bien Emilie. J'espère bien que je lui ressemblerai un jour, et que je me ferai aimer de toutes les personnes qui me connaîtront.

Mad. SOPHIE. — Je t'aime déjà beaucoup, ma chère Hortense, parce que tu es docile et bonne, et que tu as la bonne volonté de t'instruire et de bien faire.

EUGÉNIE. — Puissé-je, madame, mériter bientôt un tel éloge ! Combien je serais heureuse si je pouvais gagner votre amitié et votre estime ?

Mad. SOPHIE. — Cela ne dépend que de vous. Suivez le conseil que je vous ai donné, et tout ira bien.



IV^e CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, sous-maîtresse; ADELE,
AMÉLIE, HORTENSE.

Mad. ELISABETH. — Vous avez bien choisi votre jour pour revenir auprès de nous. Un jour de congé est toujours une journée de gagnée pour une fille qui n'aime ni le travail, ni l'instruction. Puisque nous voici à la campagne, et qu'il fait beau, voudriez-vous nous faire part des occupations auxquelles vous vous êtes livrée pendant les vacances ?

ADELE. — Il est vrai, madame, j'ai bien mérité le reproche de paresse que vous me faites ; car maman , qui est très-instruite , m'a trouvé bien ignorante , et m'a tenue , pour me punir , encore plus gênée que je ne le suis ici.

Mad. ELISABETH. — Elle vous a sans doute occupée, et vous a fait apprendre bien des choses que vous ignoriez ?

ADELE. — Quand maman se fut assurée que je ne savais rien , elle me dit : Adèle , il est bien honteux à une demoiselle de votre âge d'être si peu avancée , soit dans la connaissance de la géographie , soit dans la connaissance de l'histoire , deux sciences que l'on ne pardonne point d'ignorer aux demoiselles qui ont reçu de l'éducation. Je suis bien persuadée qu'il n'y a point de la faute de vos maîtresses , et que vous êtes la seule coupable , par votre paresse et votre indocilité. En conséquence , au lieu de vous divertir , de vous promener et d'aller en vendange , vous travaillerez pour réparer le temps perdu, et vous apprendrez votre géographie. Ce ne sera que lorsque vous la saurez parfaitement , que je vous rendrai votre liberté.

Mad. ELISABETH. — Ainsi vous devez être bien instruite aujourd'hui , si vous avez fait la volonté de votre maman ; et sans doute vous pouvez répondre d'une manière satisfaisante aux questions qu'Amélie vous fera sur la géographie ?

ADELE. — Rien ne peut mieux me faire sentir le tort de ma paresse, et ne m'humilie plus, que d'être interrogé par Emilie, qui est entrée au pensionnat un an après moi, et qui ne savait rien en y entrant. Mais enfin, puisque vous exigez que je réponde aux questions qu'elle me fera, je le ferai aussi bien que je le pourrai, comme si c'était vous-même qui m'interrogeassiez.

AMÉLIE. — Voudriez-vous bien, Adèle, nous dire ce que c'est que la géographie ?

ADELE. — Voilà une question bien difficile ! la géographie est la description de la terre.

AMÉLIE. — Quelle est la figure de la terre ? Est-elle ronde, carrée, ou plate, comme elle nous paraît l'être ?

ADELE. — Elle est toute ronde, mais un peu élevée vers l'Equateur, et aplatie vers les pôles. On est parfaitement convaincu de cette figure de la terre, quand on voyage sur mer. Quand on approche de la terre, on aperçoit d'abord un peu de la cime des montagnes, plus on approche, plus cette cime se découvre à l'horizon ; lorsqu'enfin on est sur le point d'arriver au port, on voit toute la montagne ; ce qui n'arriverait pas, si la terre n'était pas ronde, parce qu'alors on apercevrait toute la montagne, de loin comme de près.

Mad. ELISABETH. — C'est bien, fort bien, Adèle ! vous m'étonnez, vraiment. Je vous croyais bien

ignorante encore , et voilà que vous nous parlez de la figure de la terre comme un professeur. Al-
lons , continuez de nous surprendre.

AMÉLIE. — Je voudrais bien savoir combien il y a de points cardinaux ?

ADELE. — Cette question n'est pas plus embarrassante que la première. Il y a quatre points cardinaux , et voici comment je l'ai appris. Maman possède une grande , fort grande carte de géographie ; j'ai jeté les yeux sur cette carte , et j'ai vu qu'à chaque côté répond un point qu'on nomme cardinal ; or , comme cette carte a quatre côtés , il y a quatre points cardinaux. Le point qui est en haut s'appelle le *Nord* ou le *Septentrion* ; celui qui est en bas s'appelle le *Sud* ou le *Midi* ; celui qui est à main droite s'appelle l'*Est* ou l'*Orient* ; et celui qui est à gauche s'appelle l'*Ouest* ou l'*Occident*.

Mad. ELISABETH. — C'est parfaitement expliqué.

AMÉLIE. — Vous avez bien trouvé les quatre points cardinaux sur la carte , car rien n'est plus aisé , puisqu'ils y sont écrits ou imprimés ; mais les trouveriez-vous bien sur la terre , dans un désert , par exemple ?

ADELE. — J'avouerai que cette question m'embarrasse ; au reste , je vais tâcher d'y répondre , après avoir un peu réfléchi.

HORTENSE. *à voix basse*. — Je sais la réponse , je vais vous la dire , si vous le désirez.

ADELE. — Si je me trouvais dans un désert , ce serait de jour ou de nuit ; si c'était de jour , je tournerais le dos au soleil levant , et j'aurais l'*Occident* devant moi , le *Nord* à droite , et le *Sud* à gauche ; si c'était de nuit , je regarderais les étoiles , celles surtout qui brillent toujours au *Nord* ; je me tournerais de leur côté ; j'aurais le *Nord* devant moi , le *Sud* derrière moi , l'*Orient* à ma droite , et l'*Occident* à ma gauche.

MAD. ELISABETH. — C'est là ce qui s'appelle s'*orienter*. Mais que feriez - vous , Adèle , si le ciel était couvert de nuages pendant la nuit , si vous ne pouviez rien apercevoir autour ni au-dessus de vous , et s'il ne soufflait aucun vent ?

ADELE. — Assurément je me trouverais dans un bien cruel embarras , et je désespérerais de trouver les quatre points cardinaux , parce qu'il faut toujours partir d'un point , pour trouver les autres. Si j'avais une boussole , je regarderais ou je toucherais l'aiguille aimantée , dont la pointe est toujours tournée au *Nord*.

MAD. ELISABETH. — Quoi ! Adèle , vous en êtes déjà à la boussole ! C'est admirable ! bientôt vous serez plus savante que toutes vos compagnes. Voyez , voilà ce que c'est que de bien employer son temps ! Il vous fallait une maman comme la vôtre , pour vous faire faire des progrès si rapides. Puisque Amélie a commencé à vous faire des questions ,

elle peut continuer , pour vous donner l'occasion de montrer votre savoir.

AMÉLIE. — J'ai bien vu des cartes semblables à la grande carte de votre maman, ma chère Adèle, et j'ai remarqué qu'elles sont de quatre couleurs ; sans doute ces couleurs signifient quelque chose.

ADELE. — Elles servent à distinguer l'eau d'avec la terre , et les quatre parties du monde , qu'on appelle , l'Europe , l'Asie , l'Afrique et l'Amérique. L'Europe est au Nord, l'Asie est à l'Orient, l'Afrique est au Midi , et l'Amérique est à l'Occident. C'est l'Asie qui a été peuplée la première ; l'Europe, où nous vivons, est la plus civilisée ; l'Afrique est habitée par des peuples noirs et barbares , et par des bêtes féroces ; et l'Amérique , où il y a encore beaucoup de sauvages, n'est connue que depuis trois cents ans ou environ.

Mad. ELISABETH. — Je suis enchantée, ma chère Adèle , de vos connaissances en géographie. Je vous invite à continuer de l'étudier. Vous avez une mémoire précieuse , dont il faut profiter pour votre instruction et pour celles de vos compagnes qui , je pense, seront bien aise de vous entendre souvent.



V^e CONVERSATION.

MAD. SOPHIE, JULIE, AGLAÉ, FÉLICIE.

JULIE. — J'ai bien peur, madame, que la bonne de maman ne vienne pas me chercher aujourd'hui dimanche, car le ciel est couvert de nuages, et même il commence à pleuvoir. A propos de la pluie, je voudrais que vous eussiez la bonté de nous dire d'où elle vient. Il faut qu'il y en ait beaucoup là haut, car j'en vois toujours tomber depuis que je suis au monde.

MAD. SOPHIE. — La pluie, ma chère enfant, vient de la mer, des rivières, et de toutes les eaux qui sont sur la terre.

AGLAÉ. — Je ne comprends pas comment l'eau de la mer et des rivières peut monter au ciel.

MAD. SOPHIE. — Comment l'eau qui est dans un pot devant le feu, monte-t-elle au couvercle, quoique le pot ne soit rempli qu'à moitié ? Quand l'eau commence à s'échauffer et à bouillir, vous voyez qu'elle produit de la fumée : eh bien, c'est la partie la plus délicate de l'eau qu'on appelle vapeur, et qui est fort subtile. Or, la chaleur du soleil attire perpétuellement les parties de l'eau les plus délicates ; elles s'élèvent dans l'air en vapeurs, et l'air les soutient quand il y en a peu ; mais quand il y en a une grande quantité, l'air

ne peut plus la supporter; l'eau crève l'air, et retombe sur la terre en pluie.

FÉLICIE. — Mais, madame, je ne croyais pas que l'air pût soutenir quelque chose. L'air est comme rien, car, j'ai beau regarder autour de moi, je ne le vois pas.

Mad. SOPHIE. — Si vous ne voyez pas l'air, ma bonne amie, c'est la faute de vos yeux, qui ne sont pas assez bons pour le voir. Il y a bien des choses que nous ne voyons pas, et qui pourtant existent. Par exemple, voyez-vous une grande poussière dans cette chambre?

FÉLICIE. — Si l'on ne voit pas la poussière dans cette chambre, c'est qu'il n'y en a pas.

Mad. SOPHIE. — Voilà un beau raisonnement, Levez-vous, levez-vous, Félicie, et allez regarder au bout de la chambre, dans l'endroit où il fait soleil, et vous verrez s'il n'y a pas de la poussière.

JULIE. — Voilà une chose bien singulière! il pleut et il fait soleil! Ah! je commence à espérer que le mauvais temps ne durera pas, et que la bonne viendra me prendre.

FÉLICIE. — Il y a dans l'endroit où le soleil donne, un grand nombre de petites choses qui remuent toujours, et tournent continuellement.

Mad. SOPHIE. — Ces petites choses sont de très-petits grains de poussières, que l'on appelle des

Atômes. Tout l'air en est plein; mais les parties de l'air sont beaucoup plus fines et plus petites : c'est pour cela que vous ne les voyez pas autour de vous. Cependant, comme au-dessus de nous elles sont en plus grand nombre, leur quantité fait que nous les voyons sous l'apparence d'une couleur bleue d'azur. Je vais vous faire comprendre, mesdemoiselles, ce que je vous dis, par un exemple. En versant du vin dans un verre, vous voyez que ce vin est bien rouge : j'en vais prendre une goutte et la jeter sur mon mouchoir. Regardez, le vin qui est sur mon mouchoir n'est pas aussi rouge que le vin qui est dans le verre, parce que dans le verre, il y a une grande quantité de parties, et qu'elles sont plus pressées et plus jointes ensemble que sur mon mouchoir. Voyez une aiguillée de soie rouge, elle paraît moins rouge toute seule que dans l'écheveau, et cela, par la même raison.

AGLAE. — Je crois bien maintenant, madame, que l'air est un corps composé d'un grand nombre de petites parties qui sont bleues; mais je ne conçois pas que ce corps, dont les parties sont si faibles, puisse soutenir l'eau qui est plus pesante, puisque ses parties sont assez grosses pour que je les voie.

Mad. SOPHIE. — Comment donc! vous voulez devenir physicienne? A propos de la pluie, il faut vous expliquer la nature de l'air. Attendez,

attendez encore quelque temps , je vous apprendrai bien des choses que vous pourrez mieux comprendre qu'à présent.

AGLAË. — Madame , qu'est-ce que c'est qu'une physicienne ?

Mad. SOPHIE. — Je vous répondrai quand le temps sera venu de vous parler de la physique. Vous avez de l'embaras à concevoir comment l'air , que vous ne voyez pas , supporte l'eau que vous voyez ; un oiseau est plus lourd que l'air , cependant l'air le soutient malgré son poids. N'avez-vous jamais été dans le jardin , après une grande pluie ? n'avez-vous pas remarqué qu'il pend des gouttes d'eau à tous les bouts des branches ou des feuilles des arbres ?

JULIE. — Toutes ces petites gouttes d'eau , quand le soleil donne dessus , paraissent comme des diamans attachés à toutes les feuilles.

Mad. SOPHIE. — Qu'est-ce qui soutient toutes ces gouttes au bout de ces feuilles ? C'est l'air , qui , par conséquent , est plus lourd qu'elles ; mais à la fin , la petite boule d'eau grossit , parce que le reste de l'eau qui est sur la feuille ou la branche vient se joindre à elle. Alors , cette petite boule devient plus lourde que l'air ; elle crève et tombe à terre.

AGLAË. — Je comprends bien cela maintenant , l'eau est soutenue par l'air , comme un bateau est soutenu par l'eau qui est dessous , et qui s'en-

fonce s'il est trop chargé , et conséquemment plus pesant que l'eau.

MAD. SOPHIE. — C'est cela même : on ne peut faire une comparaison plus juste.

FÉLICIE. — Vous avez dit , madame , il y a un instant , à Aglaé , qu'elle voulait devenir physicienne ; est-ce que les dames ne doivent pas connaître la physique ?

MAD. SOPHIE. — Les demoiselles et les dames ne peuvent et ne doivent , il est vrai , prétendre à la science d'un professeur ; mais il leur convient d'avoir une forte teinture de la physique , qui n'est autre chose que la science des choses naturelles.

JULIE. — Voilà donc ce que c'est que la physique ? Mais excusez-moi , madame , je ne suis pas plus avancée qu'auparavant , en apprenant que la physique est la science des choses naturelles.

MAD. SOPHIE. — La physique est la science des choses naturelles , parce qu'elle nous fait connaître la nature de l'air , du feu , de l'eau et de la terre , et qu'elle nous fait connaître aussi les corps des hommes et des animaux ; les arbres , les plantes , les fleurs , les minéraux et les métaux , par des expériences aussi agréables qu'instructives. Mais en voilà assez pour aujourd'hui , à propos de quelques gouttes de pluie ; un autre jour , je vous entretiendrai de quelques phénomènes ca-

rieux , dont il serait honteux à une jeune personne d'ignorer l'explication.



VI^e CONVERSATION.

JOSÉPHINE, ÉMILIE, HORTENSE, PAULINE.

ÉMILIE. Je voudrais bien être grande comme vous , mademoiselle Joséphine.

JOSÉPHINE. — Pourquoi cela , ma chère Émilie ?

ÉMILIE. — Parce que si j'étais aussi grande que vous , je serais plus âgée , et que , si j'étais plus âgée , je serais plus instruite , et que je saurais tout ce que vous savez.

JOSÉPHINE. — Vous me regardez donc comme biensavante ? Pour moi , je trouve que je sais très-peu de choses , et que j'ai encore beaucoup à étudier , pour acquérir les connaissances qui conviennent à une demoiselle bien élevée.

HORTENSE. — Madame Sophie nous disait pourtant , il y a quelques jours , que vous saviez bien l'Histoire , et que ce serait vous qu'elle chargerait de l'apprendre à Emilie et à moi.

JOSEPHINE. — Il est vrai que je sais assez bien les élémens de l'Histoire ; mais madame Sophie me

croit plus forte que je ne le suis, en me croyant capable d'instruire mes compagnes ; car elle sait pourtant qu'il arrive souvent qu'on enseigne mal ce que l'on sait fort bien.

PAULINE. — Vous êtes trop modeste, mademoiselle, et vous ne savez pas tout ce que vous pouvez. Madame Sophie, qui se conuait bien en mérite, vous regarde pourtant comme la plus instruite de ses élèves.

JOSEPHINE. — Je vous prie, Pauline, de ne point me faire de complimens, et de ne point chercher à flatter mon amour-propre. Je vous avoue que, si j'aime bien à mériter des éloges, j'éprouve toujours quelque peine à m'entendre louer. Puisque vous êtes si bien disposée, ainsi que ces demoiselles, à recevoir quelques leçons d'Histoire, je cède volontiers à votre vœu et à celui de Madame Sophie, dont les désirs sont pour moi des lois que je respecterai toujours.

EMILIE. — Il y a donc une autre histoire que l'Histoire-Sainte ?

JOSEPHINE. — Assurément, ma chère ; c'est l'histoire profane, qui est le récit des événemens arrivés dans le monde avant et après Jésus-Christ. Cette histoire se divise en histoire universelle et en histoire particulière, en histoire ancienne et en histoire moderne. L'histoire universelle est celle de tous les siècles et de tous les peuples jusqu'au siècle où nous sommes ; l'histoire particu-

lière est celle d'un ou plusieurs siècles , d'un peuple , d'un pays , comme l'histoire de France ; d'une ville comme l'histoire de Paris ; d'un homme ou de plusieurs , comme l'histoire d'Alexandre-le-Grand , et les Vies des hommes illustres , composées par Plutarque.

EMILIE. — Mon papa a dans sa bibliothèque une *Histoire Universelle* qui n'est qu'en deux volumes ; est-ce que tout ce qui s'est passé dans le monde est contenu dans ces deux volumes ?

JOSEPHINE. — Cette *Histoire Universelle* est assurément celle de M. Bossuet, évêque de Meaux. Si c'est elle, votre père possède un chef-d'œuvre ; car jamais personne n'a aussi bien écrit l'histoire que ce grand homme. C'est une chose admirable que l'éloquence avec laquelle il vous raconte tous les événemens qui sont arrivés depuis le commencement du monde jusqu'à Charlemagne , et que cette précision avec laquelle il a renfermé dans un seul volume ce qu'un grand nombre d'historiens avaient dit avant lui.

EMILIE. — Mon papa a aussi une histoire ancienne en quatorze volumes , qu'il lit souvent. Je voudrais bien savoir ce qu'il y a dans cette histoire.

JOSEPHINE. — C'est l'histoire ancienne composée par M. Rollin. Elle comprend tous les événemens arrivés dans l'antiquité , chez les Egyptiens , les Babyloniens , les Grecs et les Carthaginois. L'histoire des Romains est bien aussi une partie

de l'histoire ancienne, mais les événemens arrivés chez ce peuple sont si nombreux et si remarquables, que M. Rollin a voulu les écrire à part; en quoi il a parfaitement réussi, ainsi que son continuateur, M. Crevier.

EMILIE. — Quand on a lu toutes ces histoires, je crois que l'on doit savoir tout ce qui s'est passé dans le monde.

JOSEPHINE. — Il n'est pas nécessaire à une jeune personne de votre âge de lire ces volumineuses collections qui exigent beaucoup de temps et de loisir. *L'Histoire Universelle* de Bossuet, quoiqu'elle soit très-courte, n'est point à votre portée; et vous ne la pourrez lire avec fruit que lorsque vous aurez contracté une certaine habitude de réflexion. Ce qu'il vous importe de savoir à présent, ce sont les traits les plus mémorables et les plus frappans de l'*Histoire Universelle*.

PAULINE. — L'*Histoire Universelle* remonte-t-elle bien haut ?

JOSEPHINE. — Voilà une question qui me surprend. Qui vous a appris, ma chère, à vous exprimer ainsi, et qui vous a dit que l'histoire remonte ?

PAULINE. — C'est madame Sophie qui, l'autre jour, nous disait que les siècles sont comme un fleuve qui coule sans cesse, et va se jeter enfin dans la mer. Elle disait la même chose des événemens qui sont la matière de l'histoire. Or,

comme on peut remonter un fleuve , j'ai pensé qu'on pouvait remonter l'histoire.

JOSEPHINE. — Vous voyez bien que vous vous trompez maintenant , faute d'avoir bien compris madame Sophie. Les siècles sont comme un fleuve il est vrai ; mais c'est l'histoire qui est sur ce fleuve , et qui conséquemment descend et remonte comme l'on veut. Pour répondre maintenant à votre question , je vous dirai que l'histoire profane , qui est la seule dont nous avons à nous entretenir , commence à la fondation du premier empire , qui est celui de Babylone , lequel fut fondé par Bélus , dont les Babyloniens firent un Dieu qu'ils adorèrent sous le nom de *Bel*. Son fils Ninus lui succéda ; celui-ci étant mort , sa femme Sémiramis , une des femmes les plus célèbres dont l'histoire fasse mention , gouverna l'empire , embellit la ville de Babylone , et y fit construire ces jardins suspendus , et ces immenses murailles qui étaient l'une des sept merveilles du monde.

HORTENSE. — Ah ! mon Dieu , je voudrais bien savoir le nom de ces sept merveilles ?

JOSEPHINE. — Je vais vous les dire toutes comme je les sais. Les murailles et les jardins de Babylone , le Phare d'Alexandrie , le Tombeau de Mausole , le Colosse de Rhodes , le Temple de Diane à Ephèse , le Labyrinthe de Minos dans l'île de Crète , les Pyramides d'Égypte.

Les murailles de Babylone entouraient cette ville, avaient cinquante milles d'étendue, et deux cents pieds de haut; elles étaient si larges, que six chars y pouvaient passer de front. Ses fameux jardins étaient portés sur des colonnes; on y voyait de grandes avenues plantées de gros arbres, de sorte qu'à une certaine distance on ne pouvait croire qu'il y eût là une grande ville.

Le Phare d'Alexandrie était une belle et haute tour de marbre, bâtie par Ptolémée, roi d'Égypte, au haut de laquelle on plaçait une lumière pour avertir les navigateurs. On appela cette tour *Pharos*; et depuis ce temps-là on a nommé *Phares* les endroits élevés où l'on met de la lumière, la nuit, pour diriger ceux qui sont sur la mer.

Le Tombeau de Mausole était un magnifique monument que la reine de *Carie*, *Artémise*, avait fait élever pour y renfermer les cendres de *Mausole*, son époux. Depuis ce temps on a appelé *mausolées* les ouvrages d'architecture que l'on fait pour honorer la mémoire des morts.

Le Colosse de Rhodes était une statue d'Apollon, d'une grandeur démesurée, qui était toute d'airain. Les Rhodiens la placèrent à l'entrée du port de la ville de Rhodes; elle était si haute, et ses deux pieds étaient posés sur des rochers si écartés, que les vaisseaux lui passaient à pleines

voiles entre les jambes. Elle fut renversée par un tremblement de terre.

Le Temple de Diane était ce superbe édifice dans la ville d'Ephèse , à la construction duquel un grand nombre de rois et de peuples avaient contribué pendant plusieurs siècles. Un fou nommé *Erostrate* , qui voulait rendre son nom fameux , y mit le feu , qui le consuma entièrement , le même jour qu'Alexandre-le-Grand vint au monde.

Les Pyramides d'Égypte sont des ouvrages fameux , bâtis depuis près de mille ans , que l'on voit encore dans le voisinage du grand Caire. Elles étaient destinées à servir de tombeau aux rois d'Égypte. On fut vingt ans à construire la plus grande , et on y employa trois cent soixante six mille ouvriers.

Le Labyrinthe de l'île de Crète , aujourd'hui l'île de Candie , était une maison bâtie par Minos , roi de cette île , qui était faite de façon , et où il y avait tant de tours et de détours , qu'on ne pouvait retrouver son chemin quand une fois on y était entré. Il y avait dans ce Labyrinthe un monstre moitié homme et moitié taureau , qui dévorait tous ceux que Minos y faisait entrer ; ce monstre fabuleux s'appelait *Minotaure*. Thésée , fils du roi d'Athènes eut le bonheur d'en sortir par le moyen d'un fil qu'Ariane , fille de Minos , lui donna ; ainsi que *Dédale* qui se fit des

ailes de cire , et dont le nom est resté à tout ce qui ressemble à un labyrinthe.

En voilà assez , je pense , pour aujourd'hui , mesdemoiselles ; retenez bien , je vous prie , tout ce que je viens de vous dire sur les sept merveilles du monde.



VII^e CONVERSATION.

MADAME SOPHIE , HORTENSE , ÉLISA ,
STEPHANIE.

Mad. SOPHIE. — Avez-vous bien retenu , Hortense , tout ce qu'Emilie vous a raconté de l'Histoire Sainte ?

HORTENSE. — Oui , madame ; je vais tout vous réciter si vous le desirez.

Mad. SOPHIE. — Où Emilie en est-elle restée ?

HORTENSE. — Elle a fini au moment où Adam et Ève sont chassés du Paradis terrestre , dont l'entrée est défendue par un Ange qui tient une épée de feu.

Mad. SOPHIE. — Comme Emilie est indisposée , c'est mademoiselle Eliza qui voudra bien vous apprendre la suite de cette histoire. Je vous engage à l'écouter avec la plus grande attention.

ELISA. — Adam et Ève étant sortis du paradis terrestre, eurent deux fils, Caïn et Abel. Caïn était un méchant homme, et Abel était vertueux, et rendait au Seigneur un culte qui lui était agréable. C'était ce qui excitait contre lui la haine et la jalousie de son frère Caïn. Un jour, celui-ci qui cultivait la terre, engagea Abel, qui gardait les troupeaux, à aller se promener avec lui dans la campagne. Quand ils furent un peu éloignés, Caïn voyant que personne ne l'apercevait, se jeta sur son frère et le tua.

HORTENSE. — Ah! mon Dieu, quel méchant homme! tuer son frère!

ELISA. — Ce fut la jalousie et l'oubli de Dieu qui portèrent Caïn à commettre un si grand crime; ce sont encore ces deux vices qui produisent presque tous les crimes qui se commettent dans le monde. En effet, de quoi n'est-on pas capable quand on oublie son Dieu, qu'on ne le craint plus; et à quelles injustices ne se laisse-t-on pas entraîner à l'égard de son prochain, quand on porte envie à son bonheur ou à ses bonnes qualités?

HORTENSE. — Est-ce qu'il est défendu d'envier les bonnes qualités et le bonheur des autres?

ADÈLE. — Il n'est pas défendu de désirer d'être vertueuse, d'être instruite, comme telle ou telle demoiselle que l'on connaît; d'être chérie et estimée comme elle; mais c'est un crime d'être

jalouse et envieuse des avantages qu'elle possède , au point de désirer qu'elle en soit privée. Pauline , par exemple , est fort jolie ; Emilie est très-aimée de ses maîtresses et de ses compagnes , si vous , Hortense , vous étiez jalouse de la beauté de Pauline et de l'amitié que nous avons tous pour Emilie , au point de désirer qu'une maladie détruisît la beauté de la première , et que la seconde perdît les bonnes qualités qui la font chérir , estimer , vous seriez très - coupable , et vous commettriez , pour ainsi dire , le crime de Caïn.

HORTENSE. — Oh ! je serais bien fâché de ressembler jamais à un pareil monstre. J'aime bien toutes mes compagnes ; je veux tâcher de ressembler à celles que l'on aime et dont on fait l'éloge ; mais à Dieu ne plaise que je me laisse jamais aller à une jalousie qui me ferait honte à moi-même !

STÉPHANIE. — Voilà de beaux sentimens , Hortense : tels doivent être ceux d'une fille vertueuse et bien élevée.

ÉLISA. — Quand Caïn eut tué son frère Abel , Dieu lui demanda où il était. Est-ce que vous m'avez donné mon frère à garder ? lui répondit ce scélérat. Alors Dieu , qui avait vu son action , le maudit , et le condamna à courir le monde , en lui donnant un signe auquel il serait reconnu partout comme un meurtrier.

La méchanceté de Caïn ne fit que se perpétuer parmi ses descendans ; et le genre humain , après la mort d'Adam et d'Eve , s'abandonna tellement à l'iniquité , que Dieu se repentit de l'avoir créé , et résolut de le détruire par un déluge universel. Mais il y avait parmi ces méchans , un homme juste qu'il voulut sauver , ainsi que sa famille. C'est pourquoi il lui ordonna de construire une arche , espèce de grand vaisseau , où il entrerait avec sa famille , et une paire de chaque espèce d'animaux. Quand l'arche fut construite , cet homme juste , qui s'appelait Noé , suivit les ordres du seigneur. Aussitôt les abîmes s'ouvrirent , les eaux en sortirent de toutes parts , et il tomba du ciel , pendant quarante jours et quarante nuits , une pluie si abondante , que toute la terre et tous les hommes furent submergés , et que les eaux s'élevèrent au-dessus des plus hautes montagnes. Pendant ce déluge qui dura un an , l'arche seule fut sauvée avec tout ce qu'elle contenait. Quand tous les hommes furent morts , il ne tomba plus de pluie , et il vint un grand vent qui sécha la terre. Alors Noé ouvrit une fenêtre de l'arche , et laissa sortir un corbeau ; ce corbeau ne revint point ; quelque temps après , Noé laissa sortir une colombe , qui revint tenant en son bec un rameau d'olivier. Il sortit , en conséquence , et ne fut pas plutôt sur le rivage , qu'il se prosterna contre terre avec toute sa

famille, pour remercier Dieu de l'avoir sauvé. Dieu, satisfait de sa reconnaissance, lui promit qu'il n'y aurait plus de déluge sur la terre; et, pour mettre le sceau à sa promesse, il fit paraître dans les nuages cet arc-en-ciel que nous voyons souvent après la pluie.

HORTENSE. — Cet *arc-en-ciel* est donc un miracle que Dieu fait chaque fois qu'il paraît, pour nous avertir qu'il n'y aura plus de déluge?

STÉPHANIE. — Non, ma chère, cet *arc-en-ciel* n'est par un miracle; c'est une figure qui a une cause toute naturelle, au lieu qu'un miracle n'a aucune cause dans la nature, et n'est produit que par la volonté immédiate de la Divinité.

HORTENSE. — Voudriez-vous me dire, mademoiselle, ce qui produit l'arc en ciel, et ces brillantes couleurs dont il est composé?

STÉPHANIE. — Quoique cette question n'ait aucun rapport à l'Histoire Sainte, je veux bien néanmoins satisfaire votre curiosité. Ce sera toujours un point de physique dont vous aurez été instruite en passant. Quand le soleil brille, et qu'il pleut dans l'endroit qui lui est opposé, les gouttes de pluie réfléchissent ses rayons sur nos yeux; or, comme cette réflexion se fait dans une partie de cercle, à cause de la rondeur de la terre et de l'air qui l'environne, il faut bien que ce soit un arc qui nous apparaisse, lequel n'est autre chose qu'une portion de cercle; et comme

tous les rayons du soleil sont formés de sept couleurs, il faut bien encore que ces couleurs se montrent à nos yeux dans le même ordre qu'elles sont placées dans ces rayons. Ne vous êtes-vous jamais promenée à la campagne après la pluie, et quand il faisait soleil?

HORTENSE. — Cela m'est arrivé plusieurs fois, et j'ai remarqué sur l'herbe et sur les feuilles des plantes, une infinité de petites gouttes d'eau de différentes couleurs, qui ressembloient à des diamans.

STÉPHANIE. — Ces petites gouttes d'eau n'offrent toutes ces couleurs qu'à cause des rayons du soleil qu'elles réfléchissent à vos yeux. Ce qui se passe alors sur la terre, est précisément ce qui se passe dans l'air, quand vous voyez paraître l'arc-en-ciel.

HORTENSE. — Maintenant que je sais ce qui produit l'arc-en-ciel, je prierai mademoiselle Eliza de vouloir bien continuer l'Histoire de Noé et de sa famille.

ELISA. — Quand Noé eut fait sortir de l'arche tous les animaux qu'il y avait fait entrer, il se mit à cultiver la terre pour nourrir sa famille. Au nombre des plantes qu'il voulut élever, il s'en trouva une qui produisit ce fruit que nous appelons *raisin*. Il cueillit ce raisin, en exprima le suc et fit du vin. Ne connaissant point les effets de cette liqueur, il en but si abondamment qu'il s'enivra; quand il fut ivre, il s'endormit

dans un état indécent de nudité. Son fils *Cham* l'ayant vu, se mit à rire, et appela ses deux frères *Sem et Japhet* pour se moquer de lui. Mais ils furent plus respectueux que leur frère, et le blamèrent beaucoup de sa conduite à l'égard de leur père. Quand Noé se fut réveillé, et qu'il eut appris ce qui venait de se passer, il bénit *Sem et Japhet*, et maudit *Cham*, qui dès ce moment devint aussi malheureux que ses frères devinrent heureux.

HORTENSE. — Assurément, il méritait bien d'être puni. Si je voyais faire une faute à papa, je me garderais bien de me moquer de lui, j'aurais peur qu'il ne me maudît, et de devenir ensuite une malheureuse fille.

STÉPHANIE. — Vous avez bien raison, Hortense, car rien ne déplaît tant à Dieu, et n'attire plus de malheurs sur les enfans, que le mépris qu'ils font de leurs père et mère, et que les chagrins qu'ils leur suscitent par leur mauvaise conduite. Hélas! si nous voyons tant de jeunes personnes malheureuses, ou mourir à la fleur de leur âge, c'est souvent à leur mauvais procédés envers leurs parens que nous devons attribuer leur infortune ou leur mort prématurée.

HORTENSE. — Noé et ses enfans devaient bien s'ennuyer, puisqu'il n'y avait qu'eux dans le monde. Si mon papa, maman, mes deux sœurs aînées, mes deux beaux-frères et moi, nous

étions seuls sur la terre, nous mourrions de tristesse dans cette vaste solitude.

ELISA. — Oui, sans doute, Noé et sa famille se seraient beaucoup ennuyés, s'ils avaient toujours été seuls; mais heureusement sa famille se multiplia, et en moins de deux siècles devint très-nombreuse. Comme la mémoire du déluge était encore toute fraîche parmi les descendans de Noé, ils résolurent de construire une tour d'une si grande hauteur, qu'ils pussent s'y retirer dans le cas d'un nouveau déluge. Mais le Seigneur ne leur permit pas d'achever leur entreprise; il confondit leur langage, et les obligea de se séparer pour aller habiter les différentes parties de la terre. C'est à cause de cette confusion des langues, que cette tour est appelée la tour de *Babel*, mot qui veut dire *confusion*.

Vous voyez par cet événement, ma chère Hortense, que les hommes ont beau vouloir s'élever, ou chercher un abri contre la justice de Dieu, il se moque de tous leurs projets; et pour confondre leur orgueil, il n'a besoin que de leur retirer une partie de ses bienfaits. Mais en voilà assez pour aujourd'hui, car je ne veux point fatiguer votre mémoire, afin que vous reteniez mieux ce que je viens de vous apprendre.

VIII^e CONVERSATION.

MAD. SOPHIE, EUGÉNIE, CAROLINE ET
FÉLICIE.

MAD. SOPHIE. — Savez-vous ; Eugénie , que votre maman m'a dit ce matin , de vous , un bien infini ? Je vous félicite de tout mon cœur du changement qu'elle a cru remarquer dans vos manières et dans votre langage.

EUGÉNIE. — Si j'ai un peu changé , madame , c'est à vos bons conseils que j'en ai l'obligation.

MAD. SOPHIE. — Dites aussi à votre bonne volonté , car c'est en vain que je vous donnerais des avis , si vous n'en vouliez pas profiter.

EUGÉNIE. — Vous me parlâtes l'autre jour avec une si grande bonté , et mes compagnes , qui avaient tant à se plaindre de moi , me témoignèrent une amitié si touchante , que je pris aussitôt la ferme résolution de ne plus être ni méchante , ni hargneuse. Le même jour , je fus bien tentée de faire des malices et de mauvais rapports ; mais au même instant je pris mon crayon et mes tablettes , pour écrire ce que j'étais dans le dessein de faire ; et l'envie m'en passa aussitôt.

MAD. SOPHIE. — Persévérez, Engénie, dans vos bonnes résolutions ; et quand la tentation vous viendra de mal faire, ayez à l'instant recours à votre crayon et à vos tablettes. Plût à Dieu que Caroline suivît votre exemple ! j'aurais moins de reproches à lui faire, et plus d'éloges à lui donner.

CAROLINE. — Pourquoi, madame, me parlez vous ainsi devant Félicie, qui n'est encore qu'un enfant ?

MAD. SOPHIE. — Parce que je suis fort aise que Félicie, qui a à peu près les mêmes défauts que vous, profite de ce que j'ai à vous dire. Au reste, ignorez-vous que le ton interrogatif que vous prenez, Caroline, n'est ni décent, ni poli ?

CAROLINE. — C'est ainsi que vous ne me parlez jamais sans me faire des reproches. Encore, si vous me repreniez en secret, je n'aurais point l'humiliation que j'éprouve si souvent en présence de mes compagnes.

MAD. SOPHIE. — Mon intention, Caroline, n'est point de vous humilier ; mais, quand je vous vois faire si souvent des actions, et que je vous entends sans cesse tenir des discours qui ont l'orgueil pour principe, il faut bien que je vous fasse les reproches que vous méritez. Croyez que c'est pour votre intérêt que je vous parle, et que je vous rendrais un très-mauvais service, si je vous

laisais parler et agir comme vous voulez. Ce n'est pas parce que vous avez quatorze ans, que je dois avoir pour vous cette lâche complaisance. Plus vous approchez de l'âge où les demoiselles entrent dans le monde, plus vous avez besoin d'être avertie de vos défauts, défauts qui ne manqueront pas de vous faire haïr ou mépriser dans la société.

CAROLINE. — Eh bien, madame, faites-moi tous les reproches que vous voudrez; je vais tâcher de vous écouter, comme si c'était maman qui me parlât, et j'espère qu'à l'avenir vous n'aurez plus à m'en faire, car je m'observerai si bien, qu'il n'y aura aucune de vos leçons qui reste sans utilité pour moi.

MAD. SOPHIE. — C'est avec cette docilité, ma chère Caroline, qu'Eugénie perd chaque jour un défaut, et acquiert chaque jour une bonne qualité. En suivant son exemple, bientôt vous me forcerez à vous louer toutes deux, vous et Félicie, qui, comme je vous l'ai dit, a presque tous vos défauts, si elle a quelques bonnes qualités.

CAROLINE. — Félicie et moi, nous sommes très-disposées à profiter de vos leçons, qui sans doute conviendront aussi à Eugénie, qui a encore beaucoup à faire pour être une fille parfaite.

MAD. SOPHIE. — De tous les défauts, le plus

odieux et le plus insupportable dans le monde , c'est l'orgueil , qui est un sentiment par lequel nous nous croyons plus que les autres , et qui nous porte à nous élever au-dessus d'eux . C'est ce défaut , Caroline , que je voudrais détruire en vous . N'est-il pas vrai que vous êtes très-orgueilleuse ?

CAROLINE. — Il m'arrive bien quelquefois de parler avec hauteur aux domestiques , et même à mes compagnes .

Mad. SOPHIE. — Non - seulement vous leur parlez avec hauteur , mais encore vous avez pour eux des manières méprisantes , et souvent vous leur faites sentir , d'un ton humiliant , l'abjection de leur état , et le besoin qu'ils ont de vous servir . Quant à vos compagnes , il en est plusieurs auxquelles vous ne parlez jamais , que même vous dédaignez de regarder . S'il en est avec lesquelles vous vous entreteniez , c'est toujours de votre famille , et des richesses de vos parens , que vous leur parlez . Sans cesse aussi vous leur vantez votre figure , vos ajustemens , et vous vous moquez de celles dont les parens ne sont point aussi riches que les vôtres , et dont la mise , quoique propre , n'est que simple et peu coûteuse . Mais , de tous les torts , le plus essentiel , et celui qui annonce le plus d'orgueil , c'est l'aversion que vous avez pour les reproches . Heureusement elle commence à vous passer , et me fait prévoir

que bientôt nos entretiens changeront et d'objet et de motif.

FÉLICIE. — Est-ce que je dois, madame, être polie envers les domestiques? et puisque vous les payez pour nous servir, ne puis-je pas les regarder comme au-dessous de moi?

MAD SOPHIE. — Si nous devons être polis envers tout le monde, pourquoi nos domestiques seraient-ils seuls exceptés de cette règle générale? Les hommes et les femmes qui nous servent ne sont-ils pas, comme nous, des créatures raisonnables? Il n'est aucun état de méprisable, et il y a tels domestiques plus respectables que bien des personnes qui sont fort riches, et qui occupent de grandes places. Il est vrai que nous les payons pour nous servir; mais les gages modiques qu'ils reçoivent ne devraient-ils pas plutôt nous engager à les traiter avec douceur, et à les plaindre d'être forcés à exercer, pour vivre, un état si pénible, et qui les expose à tant de caprices et de mépris? D'ailleurs, qui vous a assurées, mesdemoiselles, que vos parens seraient toujours riches, et que vous ne seriez jamais domestiques?

CAROLINE. — Quoi! madame, est-ce que vous pensez que nous servirons un jour les autres?

MAD SOPHIE. — A Dieu ne plaise, mesdemoiselles, que j'aie une pareille idée! Je veux seulement vous dire qu'il n'est point impossible qu'une

révolution, ou qu'un grand revers de fortune vous réduise un jour à exercer la profession de domestiques. Je vais vous raconter à ce sujet, une histoire, entre mille autres, laquelle est arrivée il n'y a pas long-temps.

La marquise de S***, que je nommerai madame de Surville, avait une femme de chambre qui avait des sentimens fort au-dessus de son état, et qu'elle chagrinait continuellement par ses hauteurs et ses emportemens. Dans la brillante position où elle se trouvait, elle était loin de s'attendre à remplir un jour les fonctions de sa domestique. Une grande révolution survint en France, et elle fut obligée de suivre son mari en Allemagne. La dépense que les deux époux furent contraints de faire dans ce pays, et la saisie que l'on fit en France, de leurs revenus, les eut bientôt réduits à chercher les moyens de subsister. Le marquis entra dans l'armée du prince de Condé, où il fut mal payé, et la marquise se crut trop heureuse d'être admise dans une maison allemande, sous le titre de femme de chambre et de bonne d'enfant. Cependant, sa femme de chambre, Marthon, qui, par sa bonne conduite, avait mérité la main d'un riche négociant, vivait à Paris dans l'abondance, et avait à son tour plusieurs domestiques, qu'elle traitait bien, se souvenant de sa première condition. Quand madame de Surville fut rentrée en France, elle vint à Pa-

ris ; mais il s'en fallait beaucoup que sa situation fût aussi heureuse que celle de Marthon.

Celle-ci , que l'opulence n'avait pas rendue orgueilleuse , ayant appris indirectement le retour de son ancienne maîtresse , se mit aussitôt en devoir de la chercher. Elle eut le bonheur de réussir dans ses perquisitions , et d'offrir à celle qui l'avait traitée si rudement pendant qu'elle était domestique . tous les secours dont elle avait besoin dans la fâcheuse circonstance où elle se trouvait.

CAROLINE. — Voilà , madame , un beau trait de la part de cette femme de chambre.

MAD. SOPHIE. — Vous voyez donc que les domestiques ne sont point aussi méprisables que vous l'imaginez. S'il en est qui se conduisent mal, c'est souvent la faute de leurs maîtres ou de leurs maîtresses. Au reste , je pourrais vous citer cent exemples pour un , comme celui que vous venez d'apprendre de l'inconstance de la fortune , et de la grandeur d'âme de personnes attachées à l'état de domesticité. Voilà tout ce que j'avais à vous dire aujourd'hui. Un autre jour je vous entretiendrai des autres torts que je vous ai reprochés, Caroline; j'espère que Félicie prendra pour son compte une bonne partie de mes leçons.

FÉLICIE. — Vous nous avez dit , cependant , madame , plusieurs fois , qu'il ne fallait pas se familiariser avec les domestiques.

MAD. SOPHIE. — Non , sans doute , ma chère , il ne faut pas se permettre des familiarités avec les domestiques , c'est-à-dire , qu'il ne faut pas s'entretenir avec eux de choses inutiles ; leur faire des confidences , des questions , prendre part à leurs querelles , à leurs amusemens ; leur donner des conseils , ni leur en demander ; mais il n'y a point d'orgueil dans cette conduite ; au contraire , il y a beaucoup de sagesse et de raison. Vous avez donc à éviter deux excès avec les personnes qui vous servent ; le premier , c'est la familiarité qui ne peut que vous attirer leur mépris ; le second , c'est l'orgueil et la hauteur , qui excitent nécessairement leur dégoût et leur haine.



IX^e CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, ADELE, AMÉLIE, ÉMILIE,
HORTENSE.

ADELE. — Si vous le désirez , madame , nous continuerons aujourd'hui les questions sur la géographie , que nous commençâmes la semaine dernière , Amélie et moi.

MAD. ÉLISABETH. — Je le veux bien , Adèle ; Emilie , qui va beaucoup mieux , sera de la partie et même , elle est disposée à vous faire de temps

en temps quelques questions, comme à répondre à celles qu'Amélie lui fera, si toutefois elles ne sont pas trop au-dessus de sa portée. Allons, Amélie, commencez, et faites briller Adèle.

AMÉLIE. — Avant de passer à la description des quatre parties de la terre, que vous avez nommées, voudriez-vous nous dire s'il y a une division plus générale du globe terrestre ?

ADELE. — Oui, Amélie; la terre se divise en continens et en mers. Les continens sont de vastes pays contigus les uns aux autres: il y en a deux; l'ancien continent, qui comprend l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et le nouveau continent, qui comprend l'Amérique, et qui seul équivaut aux deux tiers de l'ancien.

Les mers sont des amas d'eau salée qui environnent la terre, et qui prennent des noms différens, selon les points cardinaux auxquels elles correspondent. Ainsi la mer qui avoisine le Nord s'appelle Océan septentrional; celle qui est au midi, Océan méridional; celle qui est à l'Orient, Océan oriental; et celle qui est à l'Occident, Océan occidental. Ces quatre grandes mers forment de grands golfes, en s'enfonçant dans les terres, et quand ces golfes sont très-vastes, c'est-à-dire très-larges et très-profonds, on les appelle aussi *mers*, et ces mers prennent leur nom des pays dont elles baignent les rivages. Par exemple, le golfe de Venise, entre l'Italie et les côtes

de la Dalmatie , s'appelle aussi la mer Adriatique. Le bras de mer qui s'enfonce entre la Toscane et la Sicile, s'appelle la mer de Toscane. Êtes-vous satisfaite de ma réponse , Amélie ?

AMÉLIE. — Assurément ; si vous aviez étudié votre géographie pendant une année entière, vous ne pourriez pas mieux répondre.

ADELE. — Voulez-vous me permettre de vous faire à mon tour une question ? La mer a deux mouvemens qui se font remarquer tous les jours sur les côtes de France, c'est un flux et un reflux. Par le flux, elle grossit, s'élève et s'avance pendant six heures, vers les rivages qu'elle inonde, et pendant six heures elle diminue, s'abaisse et se retire. Des personnes qui ne connaîtraient pas ce phénomène courraient risque d'être submergées, si elles tardaient à se retirer du rivage, quand elles voient la mer s'en approcher. C'est ce mouvement des eaux de la mer que l'on appelle la *marée*.

Mad. ELISABETH. — Savez-vous, Adèle, qu'il y a un peu de malice de votre part, à faire à Amélie une semblable question ? Vous n'ignorez pas, sans doute, qu'elle ne saurait y répondre, parce que si elle sait assez bien les élémens de la géographie, elle ne connaît point les principes de l'astronomie physique, dont la connaissance est nécessaire pour rendre raison du phénomène journalier du flux et du reflux de la mer.

ADELE. — Maman me disait pourtant qu'il

était nécessaire à une demoiselle d'expliquer les causes du flux et du reflux de la mer, des éclipses de soleil et de lune, des tremblemens de terre et des volcans; l'origine des vents, des fleuves et des rivières, les principes de la végétation dans les plantes, et de la circulation du sang dans les animaux.

MAD. ELISABETH. — Votre maman avait raison : mais je ne pense pas qu'elle ait exigé de vous que vous apprissiez tout cela pendant les vacances; car une telle étude est trop au-dessus de vos forces, et demande beaucoup plus de temps que vous n'en avez eu.

ADELE. — Aussi maman me disait elle que je devais savoir la géographie avant d'apprendre toutes ces choses.

MAD. ELISABETH. — Nous en parlerons dans quelque temps. Emilie, faites à votre tour quelques demandes à Adèle, sur ce que vous savez.

EMILIE. — Puisque Amélie devait parler des quatre parties du monde, c'est par où je commencerai; et je demanderai d'abord à Adèle, comment on nomme la carte sur laquelle elles sont toutes quatre représentées; ensuite quelle est leur situation sur le globe, relativement aux quatre points cardinaux?

ADELE. — La carte où sont représentées les quatre parties du monde s'appelle une *Mappemonde*. Cette carte nous met sous les yeux les

deux hémisphères du globe terrestre, de manière que d'un coup d'œil nous pouvons voir toutes les mers et tous les pays de la terre. Savez-vous, Émilie, vous qui êtes si fière de m'interroger, savez-vous ce que c'est qu'un hémisphère, et savez-vous le nom du cercle qui sert à le former ?

EMILIE. — Un hémisphère du globe est sa juste moitié. Ses deux hémisphères sont donc les deux moitiés qui sont formées par un grand cercle, qu'on nomme l'*horizon rationel*, pour le distinguer de l'*horizon sensible*, qui est ce cercle au-delà duquel notre vue ne saurait s'étendre, à quelque élévation que nous nous trouvions. Notre hémisphère est cette moitié de la terre que nous habitons. Il est éclairé par le soleil, quand il fait nuit dans celui qui nous est opposé, qui est l'hémisphère inférieur, par rapport à nous.

ADÈLE. — Il y a donc des hommes au-dessous de nous ?

AMÉLIE. — Oui, sans doute, puisque la terre est ronde ; on appelle ces hommes *antipodes*, parce que leurs pieds sont opposés aux nôtres, comme les nôtres le sont aux leurs.

MAD. ELISABETH. — Venez que je vous embrasse, ma chère Émilie ; vous avez surpassé mon attente, et vous vous êtes montrée digne d'interroger Adèle, qui ne doit plus rougir de vous répondre.

EMILIE. — Puisqu'Adèle connaît sa mappé-

monde , elle peut dire à quel point cardinal répond chaque partie du monde.

ADELE. — On peut dire que l'Europe est au Nord , l'Afrique au Midi , l'Asie à l'Orient , et l'Amérique à l'Occident. Cette situation de chaque partie de la terre n'empêche pas que ces parties ne correspondent séparément à chaque point cardinal ; autrement , il ferait toujours froid dans toute l'Europe , toujours chaud dans toute l'Afrique , ni chaud ni froid en Asie et en Amérique. Chaque partie du monde a plusieurs climats , et selon que les contrées qu'elle renferme approchent de l'équateur , il y fait plus ou moins froid , plus ou moins chaud.

EMILIE. — J'ai bien entendu parler de l'équateur , mais je ne me souviens plus de ce que c'est.

Mad. ELISABETH. — Je vous l'ai pourtant montré , en vous expliquant la sphère , et je vous ai dit que c'était un des grands cercles qui la partagent en deux hémisphères égaux , et qu'il commence en Orient , et passe par l'Occident , à une égale distance des deux pôles. Il fait extrêmement chaud dans les pays qui avoisinent l'équateur , parce que le soleil ne s'en éloigne jamais qu'un peu à droite et à gauche , et qu'il y darde perpendiculairement ses rayons. Ainsi , plus un pays en est proche , plus la chaleur y est grande ; et plus il en est éloigné , plus il y fait froid. Ainsi

dans plusieurs contrées de l'Afrique, et dans les îles qui sont situées sous la *ligne*, qui est le nom que les marins donnent à l'équateur, les hommes et les femmes vont tout nus, à cause de l'excessive chaleur; dans la Laponie, et dans le Groenland, qui sont les pays de l'Europe les plus voisins du pôle, les habitans se vêtissent de peaux de bêtes, et se couvrent toute la figure, pour se garantir du froid rigoureux qu'il y fait toute l'année.

HORTENSE. — Ces pauvres gens sont bien à plaindre, ainsi que ceux qui sont obligés d'aller tout nus. Pour tout au monde, je ne voudrais pas être née sous des climats si tristes ou si brûlans, moi, qui crains également le froid du mois de janvier et les chaleurs du mois d'août.

MAD. ELISABETH. — C'est pourquoi, ma chère, nous devons bénir la Providence qui nous a si bien traitées, en nous faisant naître sous la zone tempérée, où il ne fait jamais excessivement ni froid ni chaud.

HORTENSE. — Nous sommes donc, madame, sous la zone tempérée? Je ne comprends pas ce que signifie cette expression.

MAD. ELISABETH. — C'est fort bien fait, Hortense, de ne laisser jamais passer aucune expression, sans en demander l'explication au même instant. Une zone est comme une ceinture qui entoure le globe de la terre. Il y a cinq de ces ceintures

ou zônes : la zône torride qui est vers l'équateur, où la chaleur est très-forte ; deux zônes tempérées qui sont presque à une égale distance de l'équateur et des pôles , où les hivers et les étés ne sont ni trop froids ni trop chauds , et les deux zônes glaciales qui sont près des pôles , et où le froid est très-cuisant pendant la plus grande partie de l'année. C'est sous la zône tempérée , qui est entre l'équateur et le pôle arctique , que la France est située. Que de peuples qui n'ont pas été , et ne sont pas aussi heureux que nous !

EMILIE. — Puisque vous avez loué Hortense de ce qu'elle ne laisse passer aucun mot sans en demander l'explication , je vous demanderai , madame , ce que signifie ce mot *perpendiculairement* , dont vous vous êtes servie , en parlant de la manière dont le soleil darde ses rayons à l'équateur.

Mad. ELISABETH. — Les rayons du soleil tombent sur la terre de deux manières , ou de côté , ou en ligne droite ; ils tombent en ligne droite sur les pays qui sont immédiatement placés au-dessous de lui , et de côté ou en ligne oblique sur ceux qui n'ont pas cette situation. Ainsi les pays situés sous l'équateur où se trouve le soleil , reçoivent ses rayons en ligne droite ou perpendiculaire ; et ceux qui s'éloignent de ce cercle , ne les reçoivent qu'en ligne oblique ou de côté. N'est-il pas vrai que , si vous placez votre main au-dessus

de la lumière d'une bougie , vous vous brûlerez , et que si vous la placez de côté , vous n'aurez presque aucun sentiment de chaleur ? Pourquoi cette différence ? si ce n'est que , dans le premier cas , vous recevez la chaleur en ligne droite , et que dans le second cas , vous ne la recevriez qu'en ligne oblique. Me comprenez-vous Emilie ?

EMILIE. — Oui , madame , ce que vous venez de dire montre la raison pour laquelle le soleil est plus ardent à midi , que le matin et le soir.

MAD. ELISABETH. — C'est précisément cela ; mais je pense , mesdemoiselles , que cette conversation est déjà assez longue , et que votre attention doit commencer à se fatiguer. Un autre jour , nous reprendrons notre géographie , et nous entrerons dans la description de l'Europe , qui est la partie du monde qu'il nous importe le plus de connaître.



N^o CONVERSATION.

MAD SOPHIE, AGLAÉ, FÉLICIE, PAULINE.

MAD. SOPHIE. — Savez-vous, Aglaé , que vous êtes une avare ?

AGLAÉ. — Comment donc , madame ? je ne savais pas que j'avais un aussi vilain défaut que celui de l'avarice , et je ne croyais pas qu'une jeune fille en pût jamais être coupable.

Mad. SOPHIE. — Je m'en rapporte à Pauline, qui vous vit dernièrement refuser l'aumône à un pauvre, quoique vous eussiez de l'argent dans votre bourse. Fi, ma chère, que cela est laid ! refuser de secourir un malheureux, quand on en a les moyens ? En vérité, je vous croyais un cœur plus sensible et plus compatissant.

AGLAÉ. — Je n'avais, madame, dans ma bourse qu'un écu de six livres, et point de petite monnaie.

Mad. SOPHIE. — Eh ! quand vous auriez donné à ce pauvre votre écu, pensez-vous que vous lui auriez fait un riche présent ? car, au fond, qu'elle est la matière d'un écu ? c'est l'argent. Qu'est-ce que l'argent ? si ce n'est une boue plus dure et plus luisante, qui se tire du sein de la terre, ainsi que l'or et tous les autres métaux. Or, je vous le demande, la boue quelle qu'elle soit, est-ce une chose bien précieuse, et qui vaille la peine qu'on s'y attache ?

PAULINE. — Il y a donc, madame, de bien belles choses dans le sein de la terre, puisqu'on y trouve de l'or et de l'argent ?

Mad. SOPHIE. — Sans doute, ma chère, on y trouve tous les métaux, l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, et même les diamans ; mais toutes ces choses n'y sont point dans l'état brillant où nous les voyons ; elles y sont mêlées avec de la boue, à de grandes profondeurs ; et pour

les séparer de cette boue, il en coûte beaucoup de peines et de dépenses, et souvent la vie à un grand nombre de malheureux.

FÉLICIE. — Ces beaux diamans que les dames ont à leur coiffure sortent donc aussi de la boue?

MAD. SOPHIE. — Oui, ma chère, c'est aussi dans la terre qu'on les trouve, comme de petits cailloux tout enveloppés d'une croûte épaisse et dure. Quand on a eu le bonheur d'en rencontrer quelques-uns, on leur ôte cette croûte, on les polit, et on les taille de différentes manières, pour leur donner cet éclat que vous leur connaissez.

FÉLICIE. — Je voudrais bien en trouver quelques-uns, quand nous allons à la promenade.

MAD. SOPHIE. — Les diamans et les autres pierres précieuses ne se trouvent point dans tous les pays.

Il y a, dans les Indes; un royaume qu'on appelle *Golconde*, où l'on en trouve plus que dans tous les autres pays du monde; comme le Pérou et le Potosé, en Amérique, sont les pays où il y a le plus de mines d'or et d'argent.

AGLAÉ. — J'ai entendu quelquefois mon papa parler de ces mines; mais il ne m'a pas dit comment elles sont faites; c'est ce que j'aurais bien voulu savoir.

MAD. SOPHIE. — Votre curiosité, Aglaé, est très-louable, puisque votre papa ne vous a pas

expliqué ce qu'on entend par les mines, je vous le dirai moi-même, afin que lorsqu'il vous en parlera, vous soyez tout de suite en état de le comprendre. Les mines sont de vastes et profonds souterrains, dont l'ouverture ressemble à celle d'un puits. On y descend par le moyen d'une machine ronde qu'on appelle une poulie. Quand on est descendu, on est tout étonné de trouver des chambres, des appartemens soutenus par des colonnes de pierre, de marbre, ou par de gros murs de terre; des lampes, des instrumens de toute espèce, et un grand nombre d'hommes occupés les uns à fouiller la terre, les autres à remplir de grands paniers de la boue où se trouvent l'or et l'argent. Ces hommes qui, la plupart, sont des malfaiteurs condamnés à ces pénibles travaux, ne sortent jamais de ces souterrains, ne voient jamais le jour, et sont sujets à un grand nombre de maladies causées par les vapeurs qui s'exhalent de ces souterrains, y vivent peu d'années, et meurent presque tous à la fleur de leur âge. Il arrive quelquefois qu'en creusant la terre, ils en font ébouler sur eux de grosses masses; alors, ils périssent en grand nombre, sans qu'on puisse leur porter aucun secours. Peut-être, Aglaé, votre écu de six livres a-t-il coûté la vie à plusieurs de ces malheureux.

AGLAÉ. — Si je le savais, madame, je ne voudrais plus toucher d'argent. Dès à présent, je

vous remets mon écu , et je vous prie d'en disposer en faveur des pauvres , comme vous le jugerez à propos.

MAD. SOPHIE. — Gardez votre écu , Aglaé ; je veux que vous ayez le mérite d'en faire un bon usage. Ce n'est point un crime d'avoir de l'argent ; mais c'en est un de ne pas s'en servir pour secourir ceux qui n'en ont pas , et qui , faute de ce métal , sont exposés à mourir de besoin.

FÉLICIE. — Je croyais , madame , que tout le monde avait de l'argent , et que personne ne mourait de faim.

MAD. SOPHIE. — J'admire votre simplicité , ma chère Félicie ; parce que rien ne vous manque , vous croyez que rien ne manque aux autres , et qu'il n'y a point de malheureux , cependant vous voyez , toutes les fois que nous allons à la promenade , des vieillards , de pauvres femmes , et de pauvres petits enfans qui nous conjurent de leur faire l'aumône. De bonne foi , pensez-vous qu'ils s'humilieraient ainsi , tous ces malheureux , qu'ils nous feraient de si vives supplications pour nous engager à leur donner , s'ils n'étaient pas dans le besoin ? Hélas ! ils manquent de tout ; et c'est parce qu'ils savent que vous ne manquez de rien , qu'ils s'adressent à vous , et vous demandent un peu de votre superflu ; c'est-à-dire , de ce que votre maman vous donne pour vos menus plaisirs.

PAULINE. — Il me vient dans ce moment une petite curiosité ; je voudrais bien savoir d'où viennent ces perles dont mademoiselle Elisa entrelace ses cheveux, et les grains rouges qui forment son collier ; est-ce qu'on trouve ces choses dans les mines de Golconde , ou du Pérou ?

MAD. SOPHIE. — Non , ma chère ; ces choses ne sont point ce qu'on appelle des métaux , et ce n'est point en creusant la terre que l'on se les procure. Ce sont des productions de la mer, mais d'une espèce différente. Les perles sont comme des petits pois qui sont renfermés dans les écailles d'une huître ; dans les endroits de la mer où se trouve cette sorte d'huître , d'habiles plongeurs descendent dans l'eau , y prennent toutes celles qu'ils rencontrent , et c'est dans ces huîtres qu'ils trouvent ces belles perles dont les dames se servent pour se parer. Plus ces perles sont grosses et transparentes , plus elles sont précieuses et chères.

Quant à ces grains rouges dont Elisa porte un collier , ce sont des grains de corail. Le corail croît comme un arbrisseau , contre et sur les rochers qui sont dans la mer. C'est une substance tout à la fois végétale et pierreuse , c'est-à-dire qui participe de la plante par sa forme , et de la pierre par sa dureté. Ainsi , vous voyez , mesdemoiselles , que la providence de Dieu a semé partout d'innombrables richesses. Sur la terre , ce

sont des plantes de toutes espèces ; dans le sein de la terre, des métaux et des minéraux qui nous sont ou nécessaires ou utiles ; et dans la mer , des objets qui flattent notre goût, et nous servent d'ornement. Mais où nous ont conduites l'or et l'argent ? il me semble que ce n'est point de ces métaux que j'aurais dû vous entretenir si longtemps. Il en est un autre qui n'a pas le même éclat , mais qui est d'une utilité plus générale et plus réelle.

PAULINE. — Comment, madame, il y a un métal plus précieux que l'or et l'argent ?

Mad. SOPHIE. — Oui, ma chère, et ce métal, c'est le fer, avec lequel on fabrique toutes sortes d'instrumens. Aussi, les peuples lointains, qui n'en ont point, mais qui ont beaucoup d'or et d'argent, l'achètent-ils bien cher, et donneraient tous leurs trésors pour se procurer ce fer, sans lequel on ne peut avoir de bons outils.

FÉLICIE. — Il me semble que le fer est un métal bien dangereux, car si l'on en fait des instrumens utiles, on fait aussi des sabres, des épées, des fusils, des baïonnettes, avec lesquels les soldats se tuent ou se blessent à la guerre. Je vous assure, madame, que mon oncle le capitaine ne l'aime guère, car c'est un coup de sabre qui lui a coupé le bras.

Mad. SOPHIE. — Votre réflexion, ma chère, est très raisonnable, et mérite d'être examinée.

Il est vrai que le fer est le métal dont les hommes se servent pour se détruire dans les combats ; mais de quoi n'abusent ils point ? et quel est le bienfait de Dieu qu'ils ne font point tourner à leur perte ? Sans doute , c'est avec le fer que les soldats combattent ; mais avec quels métaux les princes les paient-ils , si ce n'est avec l'or et l'argent qui font tout le mal ; car , s'il n'y en avait pas , les armées ne pourraient pas subsister ; et c'est dans ce sens que l'on a dit que *l'argent est le nerf de la guerre.*

PAULINE. — Est-ce qu'un couteau d'argent ne vaudrait pas mieux qu'un couteau de fer , et des sabres d'or ne couperaient-ils pas mieux que des sabres de fer ?

Mad. SOPHIE. — Non , assurément , parce que l'or et l'argent ne sont pas susceptibles de recevoir le même tranchant que le fer , auquel on donne le fil avec beaucoup de facilité. D'ailleurs , quelle immense quantité d'or et d'argent ne faudrait-il pas pour faire des sabres à toute une armée , et où pourrait-on se la procurer ? Arrêtons-nous ici , mesdemoiselles , et souvenez-vous que l'or et l'argent ne sont des métaux vraiment précieux , qu'autant qu'ils nous servent à secourir les indigens.



XI^e CONVERSATION.

JOSÉPHINE, ÉMILIE, HORTENSE, PAULINE,
ALEXANDRINE.

ALEXANDRINE. — J'aurais bien désiré, mademoiselle Joséphine, assister à la leçon d'Histoire que vous donâtes, il y a quelques jours, à ces demoiselles. Ce qu'Emilie m'a dit des sept merveilles du monde, qui furent le sujet de votre conversation, m'a donné un vif regret de ne vous avoir pas entendue. J'espère que vous voudrez bien, aujourd'hui, m'accorder la faveur d'écouter vos instructions sur l'Histoire.

JOSÉPHINE. — Connaissant, ma chère, votre ardeur pour apprendre, l'idée m'était venue de vous faire avertir ; mais ayant su que vous étiez au dessin, pour lequel vous avez un goût si décidé, je ne voulus pas vous distraire, je me promis bien de vous prévenir la première fois que j'entreprendrais ces demoiselles sur l'Histoire.

Comme ce fut à propos des embellissemens que Sémiramis avait faits dans sa ville de Babylone, que je parlai des sept merveilles du monde, je vais continuer à parler de son empire, que l'on appelle l'empire des Babyloniens ou des Assyriens, ce qui est la même chose. Après Sémiramis, cet empire eut une longue suite de souverains qui

régnèrent avec beaucoup de tranquillité, et dont plusieurs inspirèrent à leurs sujets le goût des sciences, et surtout de l'astronomie, qui fut cultivée par les Babyloniens, long-temps avant que les autres peuples en eussent quelque connaissance; car les plus anciennes observations que l'on ait faites sur le cours des astres sont celles des Chaldéens ou Babyloniens. Mais tous les rois de Babylone ne se ressemblèrent pas, et il y en eut plusieurs dont le nom est passé jusqu'à nous, avec la mémoire de leurs vices et de leurs mauvaises actions. Le premier est Sardanapale, prince efféminé et lâche, qui passait sa vie dans les plaisirs et dans des occupations indignes d'un souverain; aussi éprouva-t-il que si un empire se fonde par le courage, il se perd par la mollesse. Deux gouverneurs de ses provinces, indignés de ses vices, firent soulever ses sujets contre lui, et lui déclarèrent la guerre. Pour les mettre à la raison, il marcha contre eux; mais n'ayant que des soldats efféminés comme lui, il put à peine soutenir le premier choc de ses ennemis, et retourna dans la ville de Babylone, où ayant fait allumer un bûcher, il se brûla avec tous ses trésors. Heureux, s'il avait montré pendant sa vie le courage avec lequel il affronta la mort!

ALEXANDRINE. — J'avais bien entendu prononcer le nom de Sardanapale.

JOSÉPHINE. — On donne souvent ce nom à des souverains vicieux, qui aiment mieux se livrer à leurs plaisirs que de bien gouverner. On dit aussi d'un simple particulier qui passe sa vie dans les festins et dans les divertissemens, que c'est un *Sardanapale*. Ce nom exprime la lâcheté et la mollesse, comme celui de *Néron*, qui est le nom d'un empereur romain, exprime la cruauté.

EMILIE. — Quand Sardanapale se fut brûlé, son empire subsista-t-il toujours ?

JOSÉPHINE. — Oui, ma chère, mais il fut partagé entre les deux gouverneurs qui s'étaient révoltés. L'un, nommé Arbace, eut la Médie ; et l'autre, nommé Bélochus ou Phul, devint roi de Babylone et d'Assyrie, et succéda à Sardanapale. Long-temps après parut Nabuchodonosor, ce roi si fameux dans l'Histoire-Sainte, qui s'empara de la ville de Jérusalem, la ruina de fond en comble, ainsi que le temple de Salomon, dont il pillà tous les trésors, et emmena tout le peuple juif captif à Babylone. Ce fut sous son règne que parut le prophète Daniel, qui prédit la fin de cette captivité, et l'époque de la venue du Messie. Quelques années après la mort de Nabuchodonosor, un prince impie, nommé Balthasar, monta sur le trône de Babylone. Comme il était fort puissant, il déclara la guerre au roi des Mèdes, nommé Darius Ciaxare, fils d'Astiage, à qui Daniel donna le nom d'Assuérus.

Darius avait un neveu, fils de Cambyse, roi de Perse, et de Mandane sa sœur ; comme ce jeune prince, appelé Cyrus, était rempli d'excellentes qualités, ce fut à lui que Darius Ciaxare confia le commandement de son armée.

PAULINE. — Vous avez dit que Cyrus était fils de Cambyse, roi de Perse ; comme j'ai entendu plusieurs fois parler de ce Cambyse, et que je ne me rappelle plus à quel propos, voudriez-vous bien me dire ce que l'on en sait ?

JOSÉPHINE. — Cambyse, père de Cyrus, était un prince extrêmement sévère, et ami des mœurs et de la justice. On cite de lui un trait qui fait bien connaître l'inflexibilité de son caractère. Un juge ayant été convaincu de s'être laissé corrompre, il le condamna à être écorché vif, et ordonna que sa peau fût étendue sur le tribunal où son successeur devait s'asseoir, pour épouvanter les magistrats qui seraient tentés de l'imiter.

ALEXANDRINE. — Je crois que ce trait a été représenté sur un tableau.

JOSÉPHINE. — Vous avez raison ; on peut voir ce tableau dans la galerie du Musée Royal.

PAULINE. — Je l'ai vu, ce tableau, mais j'en ai aussitôt détourné la vue, tant la cruelle situation de ce malheureux juge m'a fait de peine.

JOSÉPHINE. — Revenons à Cyrus. Ce jeune

prince répondit parfaitement à la haute idée que son oncle Darius avait de ses talens. Il conduisit son armée devant Babylone, et se disposa à l'attaque de cette ville. Comme l'Euphrate, qui était un fleuve très-large et très-profond, la défendait de tous les côtés, Balthasar se moqua du projet de Cyrus; et pour montrer la profonde sécurité où il était, il donna aux grands de son empire un festin magnifique, où furent apportés les vases sacrés du temple de Jérusalem. Mais Dieu ne laissa pas cette profanation impunie; car Cyrus ayant fait creuser, pendant la nuit, un nouveau lit à l'Euphrate, les eaux de ce fleuve s'y jetèrent avec impétuosité et permirent à l'armée de Cyrus d'entrer à Babylone, dans le temps où le roi et tout le peuple étaient endormis. C'est ainsi que finit l'empire des Babyloniens, et que commença l'empire des Perses. Comme ce grand événement avait été prédit plusieurs siècles auparavant, par le prophète Isaïe qui avait même nommé Cyrus, je crois qu'il ne vous sera pas inutile de savoir comment ce prince, que Dieu avait choisi pour être l'instrument de ses vengeances envers Balthasar, et de sa miséricorde envers son peuple, avait été élevé par le roi son père.

PAULINE. — Un prince que Dieu avait choisi pour l'exécution de ses desseins devait assurément avoir reçu une bonne éducation.

JOSÉPHINE. — La conduite qu'il tint en Médie, pendant le séjour qu'il fit à la cour de son grand-père, prouve bien qu'il avait profité des excellens principes d'éducation qu'il avait reçus. Quand il eut douze ans, sa mère Mandane le retira des écoles publiques, où il avait été élevé comme les autres enfans, et le prit avec elle pour aller rendre visite à son grand père Astiage. C'était un voyage bien dangereux pour Cyrus; on vivait avec magnificence en Médie, et il était à craindre que le luxe et la bonne chère ne dégoûtassent un enfant de douze ans de la simplicité et de l'austérité des mœurs des Perses. La bonne éducation de Cyrus le sauva de ce danger, et lorsque son grand-père lui demanda ce qu'il pensait de ces grans festins, il lui répondit : Les Mèdes se fatignent et font beaucoup de chemin pour satisfaire aux besoins de la nature; les Perses prennent un chemin plus court et plus facile; un peu d'eau et de cresson leur suffit.

AMÉLIE. — Si vous vous souvenez du festin d'Astiage, je vous prie de nous en faire le récit.

JOSÉPHINE. — Astiage se mit dans l'esprit d'éblouir Cyrus par la magnificence de sa cour. Pour cela, il invita ses principaux courtisans à un grand festin, et leur commanda de lui faire donner une robe superbe. Sur la fin du repas, le roi dit à son petit-fils : Je vous donne tout ce qui est sur la table; vous pouvez en faire des pré-

sens à ceux que vous aimez le mieux. Cyrus donna un plat à un officier, parce qu'il remarquait qu'il obéissait de bon cœur à son grand-père; il donna un autre plat à un officier qui servait sa mère. Celui qui lui montrait à monter à cheval eut aussi un présent; enfin, il ne donna rien, qu'il n'eût une bonne raison à dire pour autoriser chaque présent qu'il faisait. L'échanson du roi, nommé Sacas, avait aussi la charge d'ouvrir la chambre de ce prince, et il avait empêché le jeune Cyrus d'y entrer, quand son grand-père était occupé. Cyrus avait cela sur le cœur; pour s'en venger, il ne donna rien à Sacas. Puisque vous récompensez le mérite, dit Astiage, vous auriez dû faire un présent à Sacas, qui verse si bien à boire. — Il ne faut pas être bien habile pour cela, dit Cyrus; je ne suis qu'un enfant, cependant je suis sûr de m'en acquitter aussi bien que lui. C'est ce qu'il faut voir, dit le roi. Aussitôt, Cyrus prit tout ce qu'il fallait pour cela, et versa à boire de fort bonne grâce. Comme il s'aperçut que son aïeul avait l'air satisfait, il s'écria en riant: Tu es perdu pauvre Sacas, j'aurai ta charge. — Pas encore, dit Astiage, car vous avez oublié de goûter le vin. C'est tout exprès que je l'ai oublié, dit Cyrus: je n'avais garde de vouloir goûter du poison. — Pourquoi dites-vous que le vin est du poison? demanda Astiage. Cyrus répondit: C'est qu'il fait perdre

l'esprit à ceux qui en boivent. Je remarquai l'autre jour, qu'après en avoir bu, vous oubliâtes que vous étiez roi, et les autres oublièrent qu'ils étaient vos sujets. Vous parliez tous ensemble, vous riiez sans sujet, et quand vous voulûtes danser, vous alliez tout de travers. — Mais, dit Astiage, la même chose n'arrive-t-elle pas à votre père Cambyse? — Non, répondit Cyrus; quand mon père a bu, il n'a plus soif: voilà tout ce qui arrive.

HORTENSE. — Il me semble, Mademoiselle, que Cyrus avait tort de se fâcher contre l'échanson; car enfin, cet officier n'avait fait que son devoir.

JOSÉPHINE. — Votre reflexion, Hortense, est très-juste. Le ressentiment de Cyrus était blâmable, et la vengeance qu'il en tira n'était qu'une petitesse. Une personne qui a de la générosité ne se venge pas d'une autre qui ne peut se défendre contre elle. Au reste, c'était peut-être plus la faute de Cyrus que de l'éducation qu'il avait reçue. N'avez-vous jamais manqué, Hortense, à observer les choses que madame Sophie vous a recommandées? Continuons l'histoire de Cyrus.

Mandane quitta bientôt la cour d'Astiage, pour revenir en Perse; mais Cyrus lui demanda la permission de rester en Médie. Ce n'était pas assurément pour se divertir et faire bonne chère; il ne se souciait guère de tout cela: voici quelle

était sa raison. La Perse est un pays rempli de montagnes ; or , dans les montagnes , une cavalerie ne peut pas combattre aisément ; ainsi , les Perses n'avaient que de l'infanterie dans leurs armées , et comptaient pour peu de choses de savoir combattre à cheval. Ce fut pour apprendre cette science , que Cyrus demanda la permission de rester en Médie. Ce fut là qu'il fit la guerre pour la première fois ; mais cette guerre ne fut pas longue , car le roi d'Arménie , qui était l'ennemi d'Astiage , ayant été battu , il promit de payer un tribut , et obtint la paix à cette condition.

Cyrus ayant appris à combattre à cheval , revint en Perse , et entra à l'école des jeunes gens de son âge. Ceux-ci pensaient qu'il aurait bien de la peine à vivre avec eux , dans l'obéissance et la pauvreté ; mais ils se trompèrent ; il fut le premier à leur donner l'exemple de toutes sortes de vertus.

ALEXANDRINE.—Je vous avoue, mademoiselle, qu'aucune histoire ne me plaît autant que celle de Cyrus ; rien n'élève l'âme comme de voir un jeune prince , fils et petit-fils de rois , empressé à s'instruire , et mener une vie pénible et austère à un âge où l'on ne pense ordinairement qu'à s'amuser et à perdre son temps.

JOSÉPHINE. — Comme Dieu en voulait faire l'instrument de ses grands desseins , c'était lui

qui guidait sa jeunesse , et lui inspirait l'amour de toutes les vertus.

Cependant , Astiage mourut , et laissa le royaume de Médie à son fils Darius Ciaxare, qui était frère de Mandane , mère de Cyrus. Comme Darius était fort jeune , les rois de Babylone et de Lydie crurent l'occasion favorable pour lui faire la guerre. Le jeune roi demanda du secours à Cambyse son beau frère , qui lui envoya une armée dont il donna le commandement à Cyrus. Avant de marcher contre le roi de Babylone , celui-ci porta la guerre en Lydie , dont Crésus , qui était un prince très-riche , était roi , mit en déroute les Lydiens , et s'empara de leur ville capitale , qu'il livra au pillage. Il arriva , dans cette circonstance , un événement bien extraordinaire , et qui prouve combien les affections du cœur ont de l'influence sur le corps. Un soldat poursuivait Crésus , dans l'intention de le tuer ; le fils de ce malheureux roi , voyant son père dans un danger si évident , éprouva une si forte sensation d'effroi que , quoiqu'il eût été muet jusqu'alors , il s'écria : *Soldat , ne tue pas Crésus !*

Après cette expédition , Cyrus revint pour attaquer le roi de Babylone , dont je vous ai raconté la triste destinée , ainsi que celle de son empire , qui fut réuni à celui des Perses , dans la personne de Ciaxare , et ensuite de Cyrus ,

qui devint aussi maître de la Lydie, de la Médie, de l'Assyrie et de la Perse. Ce que j'ai à vous dire de ce deuxième empire, qui, quelques siècles après, fut renversé par Alexandre-le-Grand, fera le sujet d'une autre conversation.



XII^e CONVERSATION.

MAD. SOPHIE, ÉMILIE, HORTENSE, ÉLIZA.

MAD. SOPHIE. — Où en êtes-vous, Hortense, de votre Histoire-Sainte ?

HORTENSE. — Nous en étions dernièrement à l'histoire de la tour de Babel ; mais je n'ai rien appris depuis.

MAD. SOPHIE. — Eh bien, Emilie, continuez de raconter ce qui se passa après la tour de Babel.

ÉMILIE. — C'est l'histoire d'Abraham que je vais commencer. Parmi les descendans de Sem, fils de Noé, il y eut, long-temps après le déluge, un homme qu'on appelait Abraham ; il vint de la Mésopotamie, où il demeurait, dans le pays de Chanaan, avec Sara sa femme, et Loth son neveu. Dieu qui l'aimait beaucoup, lui avait ordonné de venir dans ce pays, en lui promettant

de le rendre père d'un grand peuple. Quoiqu'Abraham fût très-vieux , ainsi que sa femme , il n'hésita point de croire à la promesse de Dieu. Quelque temps après , ses valets et ceux de son neveu ayant pris querelle ensemble , au sujet de leurs troupeaux , il proposa à Loth de se séparer de lui , parce qu'il voulait vivre en paix. Loth , au lieu de se réconcilier avec son oncle , accepta ce parti et se retira à Sodome , qui était une ville que Dieu voulait détruire , à cause des grands crimes qui s'y commettaient. Comme il était un jour sur sa porte , il vit venir deux jeunes étrangers qui lui demandèrent , et auxquels il donna l'hospitalité. C'étaient deux anges qui venaient l'avertir de sortir de la ville , parce qu'elle allait être détruite. Loth suivit le conseil des deux anges , et prit la fuite avec sa femme et ses deux filles. A peine était-il hors de la ville , qu'une pluie de feu et de soufre tomba sur elle , et la consuma entièrement , ainsi que quatre autres villes dont les habitans n'étaient pas moins criminels que ceux de Sodome.

HORTENSE. — Ah ! madame , quel châtiment épouvantable , d'être ainsi brûlé tout vif !

MAD. SOPHIE. — Cela est vrai , ma chère , et cela nous apprend que Dieu ne laisse aucun crime impuni. Voyez aussi combien il faut prendre garde à vivre avec d'honnêtes gens ! Si Loth n'eût pas quitté Abraham , il n'eût pas perdu sa femme

qui fut changée en une statue de sel. Il fut sauvé parce qu'il avait appris, en demeurant avec Abraham, à être charitable, et à exercer l'hospitalité. Allons, Emilie, continuez l'histoire d'Abraham.

ÉMILIE. — Un jour qu'Abraham était devant sa tente, il vit venir trois voyageurs, qu'il pria de manger un morceau en passant. Les voyageurs, qui étaient des anges, acceptèrent cette offre hospitalière. Aussitôt Abraham dit à sa femme de préparer des gâteaux pour ces étrangers, et il commanda à ses valets de leur laver les pieds. Après qu'ils eurent dîné, ils demandèrent à Abraham où était sa femme, et lui dirent qu'elle aurait bientôt un fils. Quand Sara, qui était dans la tente, entendit ces paroles, elle se mit à rire, parce qu'elle était vieille. Après lui avoir reproché d'avoir ri, les anges s'en allèrent, et quelque temps après, Sara eut un fils qu'elle nomma Isaac.

MAD. SOPHIE. — Fort bien, Emilie ! Mademoiselle Elisa voudrait-elle bien nous faire quelques réflexions sur cette histoire ?

ELIZA. — Volontiers, madame ; je répéterai à ces demoiselles les réflexions que je vous ai entendu faire un jour que vous parliez de l'histoire d'Abraham. Abraham était un homme bien charitable, puisqu'il ne laissait passer aucun voyageur sans le prier d'entrer chez lui pour se reposer ; et Sara était bien modeste, puisqu'elle se

tenait cachée sous la tente, sans se montrer aux hommes, et sans être curieuse de les voir.

HORTENSE. — Est-ce qu'Abraham n'avait point de maison, que Sara restait dans une tente ?

ELIZA. — Non, ma chère; Abraham n'avait point de maison, quoiqu'il fût très-riche, et qu'il eût un très-grand nombre de domestiques. Comme toute sa richesse consistait en troupeaux auxquels il fallait beaucoup d'herbe pour les nourrir, il fallait bien changer de demeure, quand ses troupeaux avaient mangé toute l'herbe d'un endroit; or, comment eût-il pu transporter une maison d'un pays dans un autre? Il lui était donc nécessaire d'avoir des tentes avec lesquelles il pouvait changer de place aussi souvent qu'il le jugeait à propos.

EMILIE. — Puisque Sara avait tant de domestiques, pourquoi son mari lui disait-il de faire du pain pour les étrangers, comme si elle eût été une servante ?

MAD. SOPHIE. — Les dames de ces temps éloignés n'étaient point paresseuses comme celles d'aujourd'hui. Sara était comme une princesse, et pourtant elle prenait soin du ménage de son mari, et faisait elle-même la cuisine; les jeunes demoiselles menaient boire les moutons; tout le monde travaillait.

HORTENSE. — Mais, madame, cela ne serait pas joli, si maman faisait elle-même la cuisine.

MAD. SOPHIE. — Vous avez raison, ma chère; mais si les dames ne doivent pas faire la cuisine, elles doivent du moins avoir soin de leur ménage, veiller sur les domestiques, et penser qu'une honnête femme doit être une bonne ménagère, et la première intendante de la maison de son mari. Emilie, vous en êtes à Isaac; continuez.

EMILIE. — Abraham aimait tendrement son fils Isaac; mais il avait encore plus d'amour pour Dieu. Un jour, Dieu lui dit : Abraham, prenez votre fils Isaac, et allez sur la montagne voisine, pour me faire un sacrifice de sa vie. Un autre qu'Abraham aurait dit en lui-même : Dieu m'a promis de me donner une nombreuse postérité dans la personne de mon fils Isaac; si je le tue, cela ne pourra pas arriver : mais Abraham était bien plus sage; il ne fit aucun raisonnement, prit du bois, et dit à Isaac de le porter. Pendant qu'ils étaient en chemin, Isaac dit à son père : Mon père, nous avons du bois et du feu pour l'allumer; mais où est la bête pour sacrifier? Dieu y pourvoira, lui répondit Abraham. Quand ils furent arrivés sur la montagne, celui-ci dit à son fils que c'était lui-même qu'il devait offrir à Dieu en sacrifice; et ce jeune homme répondit qu'il était tout prêt à faire la volonté de Dieu. En conséquence, Abraham le lia et l'étendit sur un bûcher qu'il avait dressé, prit un couteau, et leva le bras pour l'immoler. Mais Dieu satis-

fait de son obéissance , envoya un ange qui lui retint le bras , et lui montra un bélier dont les cornes étaient embarrassées par un buisson. Le père et le fils prirent le bélier , et en firent un sacrifice au Seigneur.

HORTENSE. — J'avais bien peur pour le pauvre Isaac ; je croyais qu'il allait être tué.

EMILIE. — Mais , madame , comment Dieu pouvait-il commander à Abraham une aussi mauvaise action que l'est celle de tuer un homme ?

Mad. SOPHIE. — Quand Dieu commande de faire une action , cette action n'est plus mauvaise. Comme il est le maître de toutes les créatures , il peut en disposer selon son bon plaisir ; il était le maître d'Isaac ; il pouvait donc ordonner à Abraham de le lui sacrifier. Ce que nous devons admirer principalement dans cette histoire , c'est l'obéissance d'Isaac , laquelle est une figure frappante de l'obéissance de Jésus-Christ à la volonté de son père , en s'immolant pour nous sauver , sur la montagne du Calvaire.

HORTENSE. — Je ne comprends pas , madame , ce que c'est qu'une figure ; voudriez-vous bien me l'expliquer ?

Mad. SOPHIE. — Quand je dis que l'obéissance d'Isaac était la figure de l'obéissance de Jésus-Christ , je veux dire qu'elle en était d'avance l'image ou la représentation , comme un portrait

est l'image du visage qui est représenté par ce portrait. A mesure que nous avancerons dans notre Histoire-Sainte, je vous ferai remarquer tous les personnages qui ont été des figures de Jésus-Christ, et tous les événemens qui ont été des figures de ce qui s'est passé sous le nouveau Testament. Emilie, continuez à nous parler d'Isaac.

EMILIE. — Abraham, voulant marier son fils Isaac, appela son intendant, et lui dit d'aller dans le pays de son frère, qui s'appelait *Nachor*, pour lui chercher une femme. Quand l'intendant fut arrivé dans le pays de *Nachor*, il pria Dieu de lui faire connaître la jeune fille qu'il destinait à être l'épouse de son jeune maître, et d'inspirer à cette personne de lui présenter à boire avec sa cruche, ainsi qu'à ses chameaux. Comme il faisait sa prière auprès d'un puits, les filles sortirent de la ville, pour venir puiser de l'eau. Il y en avait parmi elles une qui était d'une rare beauté; il lui demanda à boire pour lui et ses chameaux : Volontiers, lui dit cette belle fille; et elle lui présenta sa cruche. L'intendant, voyant que Dieu l'avait exaucé, demanda à sa bienfaitrice comment elle s'appelait : Je m'appelle *Rebecca*, répondit-elle, et je suis la petite-fille de *Nachor*. Alors l'intendant lui fit quelques présens, qu'elle s'empressa d'aller montrer à ses frères. L'un d'eux, nommé *Laban*,

les ayant vus, courut à la fontaine et pria l'intendant de venir loger chez lui; mais celui-ci ne voulut ni boire ni manger qu'il n'eût rempli sa commission, c'est-à-dire, obtenu *Rebecca* pour Isaac. Les frères de *Rebecca* y consentirent, et ayant demandé à leur sœur si elle voulait d'Isaac pour son époux, elle répondit: Je le veux bien; et elle partit avec l'intendant, qui lui fit de riches présens, ainsi qu'à ses frères. Quand ils eurent marché long-temps, *Rebecca* vit un homme qui se promenait dans les champs, et l'intendant lui ayant dit que c'était Isaac, elle mit son voile sur sa tête; et Isaac l'épousa bientôt.

HORTENSE. — Voilà une bien belle histoire, et dont je me souviendrai toujours.

ELISA. — Avez-vous remarqué, *Hortense*, que l'aimable *Rebecca* court, aussitôt qu'elle a reçu les présens de l'intendant, les montrer à ses frères? Son exemple avertit les jeunes personnes de prévenir leurs parens aussitôt qu'on leur a fait quelque cadeau.

HORTENSE. — J'ai remarqué qu'elle mit son voile sur sa tête, quand elle vit Isaac qui se promenait: est-ce que les femmes portaient des voiles dans ce temps-là?

ELISA. — L'usage, pour les femmes, de se couvrir la tête d'un voile, est de la plus haute antiquité. Cet usage est encore en vigueur dans

toute l'Asie. En Turquie, en Égypte, en Arabie, en Perse, etc., toutes les femmes sont voilées, et ne peuvent paraître autrement devant les hommes. Mais laissons continuer Émilie, que nous avons interrompue dans son récit.

ÉMILIE. — Isaac eut deux fils de Rebecca ; Ésaü fut l'aîné, et Jacob le cadet. Un jour, Ésaü fut à la chasse, et quand il revint, il avait une faim extrême. Il trouva son frère Jacob qui allait manger une soupe aux lentilles, et le pria de la lui donner ; mais Jacob lui répondit : Si vous voulez me céder votre droit d'aînesse, je vous donnerai mon plat de lentilles. Ésaü, qui se mourait de besoin, n'hésita pas à faire ce marché, et céda son droit d'aînesse à son frère Jacob. Depuis ce temps-là, Ésaü garda un profond ressentiment contre son frère, qui, en achetant son droit d'aînesse, lui avait ravi la bénédiction de son père Isaac. Rebecca, qui connaissait cette haine d'Ésaü pour Jacob, dit à celui-ci d'aller trouver son oncle Laban, et de demeurer avec lui jusqu'à ce que la colère de son frère fût passée. Laban avait deux filles ; Lia, l'aînée, était laide ; et Rachel, sa cadette, était belle. Jacob demanda celle-ci en mariage à Laban, qui lui promit de la lui donner, s'il voulait le servir pendant sept ans. Jacob y consentit, et, les sept ans écoulés, Laban lui dit que Rachel était sa femme ; mais il fut encore trompé dans son at-

tente , et ce fut Lia que Laban mit à la place de Rachel. Quand Jacob s'en fut aperçu , il se fâcha contre son oncle , qui , pour l'apaiser , lui promit encore Rachel , s'il voulait continuer de le servir pendant sept ans. Jacob y consentit encore , et les sept ans expirés , il épousa Rachel qu'il avait , pour ainsi dire , achetée par quatorze années d'esclavage. Comme il était riche , Laban voulut le retenir auprès de lui ; mais il trompa sa vigilance , et revint dans son pays , avec ses deux femmes , et beaucoup d'enfans qu'il en avait eus. Quant il fut proche de l'endroit où demeurait son père , il aperçut Esaü qui venait à lui avec une grande troupe de gens armés ; il eut peur , mais il se rassura bientôt , et fit à son frère des présens considérables , avec lesquels il acheta son amitié.

HORTENSE. — Y a-t-il aussi des figures , ma dame , dans l'Histoire de Jacob ?

Mad. SOPHIE. — Oui , ma chère Hortense ; il y en a entre autres une fort belle ; c'est celle d'Esaü qui perd son droit d'aînesse , et de Jacob à qui ce droit est cédé. Dans la personne d'Esaü est représenté le peuple juif , qui a perdu , par sa faute , toutes les prérogatives attachées au choix que Dieu avait fait de lui ; et dans la personne de Jacob est représenté le peuple chrétien , qui a hérité de toutes ces prérogatives. Les juifs étaient les aînés des chrétiens , comme Esaü

était l'aîné de Jacob ; mais il est arrivé , par la permission et la volonté de Dieu , que les premiers ont été déchus , à l'arrivée du Messie , de toutes les grâces auxquelles ils devaient prétendre comme les aînés des autres peuples , et que ceux-ci , au contraire , devenus chrétiens , ont seuls participé à toutes les bénédictions dont leurs aînés se sont rendus indignes.

HORTENSE. — Lia et Rachel sont-elles aussi des figures ?

MAD. SOPHIE. — Oui ma chère , Lia est la figure de l'ancienne loi qui a produit un grand nombre d'enfans de Dieu , et qui a fait place à la nouvelle loi figurée par cette Rachel , que Jacob épousa après Lia , et dont il eut Joseph , qui lui-même est une admirable figure de Jésus Christ. Comme Émilie doit être fatiguée , elle vous récitera un autre jour l'histoire de ce patriarche , que vous trouverez fort belle et fort touchante.



XIII^e CONVERSATION.

MAD. SOPHIE , EUGÈNE , CAROLINE , JULIE ,
PAULINE.

MAD. SOPHIE. — Je suis enchantée , Caroline , d'avoir aujourd'hui quelques éloges à vous don-

ner, au sujet de votre conduite envers les domestiques. Ceux qui avaient le plus à se plaindre de vos dédains sont maintenant les premiers à se louer de vos manières et de votre langage à leur égard ; mais il ne vous suffit pas de vous être corrigée sur ce chapitre , il faut encore changer votre façon d'agir envers plusieurs de vos compagnes , auxquelles vous ne parlez jamais , et que vous avez l'air de mépriser.

JULIE. — J'espère , madame , que vous ne me ferez pas le même reproche , car je parle à toutes mes compagnes ; je suis de toutes leurs conversations , et je les aime bien toutes sans exception , quoiqu'il y en ait qui ne sont pas aussi bien habillées que moi , et que mon papa soit très-riche , et maman toujours bien mise.

MAD. SOPHIE. — Non , ma chère Julie , je n'ai point de reproches à vous faire relativement à l'orgueil ; mais si vous n'avez pas ce défaut , vous en avez d'autres , dont je vous parlerai dans une conversation que nous aurons bientôt ensemble.

JULIE. — Ah ! vous m'obligerez beaucoup , madame , de me dire tous les torts que vous me connaissez. Comme je désire être une fille bien élevée , je vous écouterai comme si c'était maman qui me parlât , et je prendrai la ferme résolution de mettre à profit tous vos conseils.

MAD. SOPHIE. — Je connais bien , ma chère , votre docilité ; c'est pourquoi je ne vous veux rien

passer , et je veux faire en sorte que vous n'ayez aucun défaut , et que votre âme soit ornée de toutes les bonnes qualités qui conviennent à une jeune personne née de parens aussi distingués par leurs vertus , que le sont les vôtres.

CAROLINE. — J'espère, madame, que vous applaudirez aussi à ma docilité , quand vous m'aurez fait le tableau de ma conduite actuelle envers mes compagnes , et que vous m'aurez appris de quelle manière je dois agir avec elles.

Mad. SOPHIE. — Il paraît , Caroline, que vous avez une haute idée de votre naissance , et de la fortune de vos parens ; car vous ne parlez jamais d'autre chose que des châteaux qui leur appartiennent , de leurs hôtels et des meubles somptueux que renferment ces hôtels. Vous ne tarissez point sur les beaux chevaux de votre papa , ni sur les pierreries et bijoux qui servent à la parure de votre maman. Vous assourdissez continuellement vos bonnes amies du nom de votre grand-père le président, de votre oncle le général , et de votre tante la comtesse ; sans cesse aussi vous calculez combien votre papa retire d'argent de ses fermiers , et combien il en dépense pour soutenir son rang et sa maison. Qu'arrive-t-il de là ? C'est qu'à force de parler de l'opulence de vos parens , vous vous persuadez que vous êtes une créature d'une autre trempe que les autres , et que vos compagnes , qui n'ont

pas de parens aussi riches que les vôtres, ne méritent aucune attention de votre part. C'est-là ce qui vous rend hautaine, dédaigneuse, moqueuse à leur égard, et conséquemment un objet de haine et d'aversion pour elles.

CAROLINE. — C'est précisément, madame, parce qu'elles ne m'aiment point, que je les fuis et ne leur parle jamais. Si elles me montraient de l'amitié, je leur en montrerais aussi....

MAD. SOPHIE. — C'est bien ce qui s'appelle être exigeante. De bonne foi, devez-vous, Caroline, attendre que vos compagnes vous fassent les premières avances? Vous voyez donc bien maintenant combien l'orgueil est déraisonnable. Quoi! c'est à vos compagnes, dont la plupart sont plus instruites et plus âgées que vous, à vous faire leur cour comme à une grande dame, et à vous supplier de leur accorder vos bonnes grâces! En vérité, vous ne pensez pas ce que vous dites, ou vous n'avez pas voulu dire ce que vous pensiez.

EUGÉNIE. — Vous savez, madame, que mes compagnes ne m'aimaient point parce que je leur faisais des malices, et même des méchancetés: eh bien! c'est moi qui la première ai fait les premières démarches pour avoir leur amitié. Je ne leur ai point dit: Aimez-moi, si vous voulez que je vous aime; mais je me suis abstenue de les mécontenter, et de leur donner des sujets de plainte. Quand elles ont vu que je voulais me

corriger , elles se sont rapprochées de moi , et celles à qui j'avais fait le plus de malices , ont été les plus empressées à me rendre leur amitié.

Mad. SOPHIE. — Voilà , Caroline , un bon exemple à suivre ; cessez d'humilier vos compagnes par vos airs de mépris ; cessez de tenir ces discours orgueilleux , dont vous avez contracté la mauvaise habitude ; soyez , comme les autres , raisonnable , modeste et bonne , et vous verrez toutes ces prétendues ennemies que vous croyez avoir , s'attacher à vous , vous admettre à leurs jeux , et se féliciter de vous avoir pour amie.

PAULINE. — Je pense , madame , que vous n'avez pas à me faire les reproches que vous faites à mademoiselle Caroline ; car je suis bien douce , et mes compagnes ne me haïssent pas.

Mad. SOPHIE. — Il est vrai , vous ne lui ressemblez pas encore parfaitement , et votre grande jeunesse vous fait pardonner bien des airs que vous voudriez prendre , et bien des propos dédaigneux que vous vous permettez de temps en temps. Mais , prenez-y garde : la manière dont vous parlâtes hier à Louise , n'annonce ni une grande modestie , ni un bon caractère. Comment en effet , pouvez-vous parler d'un ton si méprisant à cette petite orpheline , qui est un agneau pour la douceur , et comment pûtes-vous la repousser si rudement , elle qui ne vous disait rien ? Est-ce sa faute , si elle n'a point de parens , et

si elle est pauvre ? N'est-ce pas plutôt une raison de la plaindre , et d'avoir de bons procédés pour elle ?

PAULINE. — Je ne me rappelle pas ce que je lui dis , et si je la poussai , c'est qu'elle ne voulut pas s'ôter de mon chemin quand j'allai à la salle de danse.

Mad. SOPHIE. — Vous l'appelâtes petite gueuse , petite pauvre , malheureuse orpheline. Si je rapportais ces injures à votre bonne maman , pensez-vous qu'elle en serait satisfaite , elle qui m'a dit la dernière fois qu'elle vînt ici , qu'elle voudrait bien que vous ressemblassiez à Louise , et que si vous veniez à mourir , elle l'adopterait bien volontiers pour sa fille ?

PAULINE. — Ah ! mon Dieu , madame , est-il bien vrai que maman vous ait parlé ainsi ?

Mad. SOPHIE. — Si cela est vrai ! en doutez-vous ? Et si je vous disais qu'elle prit , en votre absence , Louise sur ses genoux ; qu'elle lui fit beaucoup de caresses , et qu'elle ne pouvait revenir de sa surprise , de voir une petite fille si jolie , si douce et si spirituelle ! D'après cela , je ne voudrais pas promettre que Louise ne sera pas votre sœur , et que si vous ne changez pas , elle n'ait bientôt toute l'amitié de votre man.

PAULINE. — Il ne dépend que de vous , madame , de faire changer maman à l'égard de Louise. Je sais qu'elle m'aime beaucoup ; mais

si vous lui dites les sujets de plainte que je vous donne, elle ne m'aimera plus. Si elle s'avait, par exemple, ce que j'ai dit à Louise, il n'en faudrait pas davantage pour me faire perdre tout son attachement.

Mad. SOPHIE. — Je ne lui en ai pas parlé, ma chère, parce que je suis persuadée que vous changerez, et que vous êtes déjà bien fâchée et bien humiliée des reproches que je vous ai faits. Souvenez-vous donc bien de ne jamais mépriser personne; car les personnes que l'on méprise valent souvent beaucoup mieux que nous, et sont plus estimables devant Dieu, que tous ceux qui les dédaignent. Dieu ne fait aucune attention à la richesse, aux châteaux, aux équipages, aux diamans, aux belles robes; comme tout cela lui appartient, il n'en fait pas plus de cas que du fumier qui est dans la basse-cour; mais ce sont nos bonnes qualités, nos bons sentimens et nos vertus qui ont du prix à ses yeux, parce que toutes ces choses sont notre ouvrage, et que nous avons du mérite à les avoir. Votre maman pense en cela comme Dieu même, et d'après les discours qu'elle m'a tenus plusieurs fois, je suis convaincue qu'elle ne fait aucun cas de tous les avantages de la naissance et de la fortune, et que la vertu et la piété sont les seules qualités qu'elle estime dans les hommes et dans les femmes. Si nous sommes opulens, me dit-elle un

jour, et si mon mari est revêtu d'une haute dignité; si je fréquente le grand monde; si j'ai un équipage brillant, des robes magnifiques, ne pensez pas que je croie valoir mieux que les autres, et que tout cet attirail de luxe me tourne la tête, et me porte à mépriser mes semblables: au contraire, je gémis souvent de mon esclavage, et je n'ai nulle part de plus agréable jouissance qu'à la campagne, où, débarrassée de ces pompeuses vanités, je peux voir qui je veux; et m'entretenir avec des personnes sages et raisonnables, quels que soient leur état et leur habillement. Tels sont les sentimens que je désire que vous inspiriez à ma fille, qui de bonne heure doit s'accoutumer à la modestie, à la simplicité et à bien vivre avec tout le monde, en vivant bien avec toutes ses compagnes.

CAROLINE. — Cette leçon, qui s'adresse à Pauline, ne sera pas perdue pour moi. Comme je m'étais trompée au sujet de sa maman! En la voyant venir ici si richement parée, et dans un si beau carosse, je me disais: Que cette dame doit être fière et méprisante!

Mad. SOPHIE. — C'est que vous ne jugiez d'elle que par les apparences. Si vous l'aviez entretenue et entendue causer, vous auriez admiré sa douceur, sa raison, sa modestie. Aussi, ses aimables qualités la font-elle chérir de toutes les personnes qui ont le bonheur de l'approcher.

Puissiez-vous, mesdemoiselles, lui ressembler un jour ! Mais il faut, pour cela, profiter des leçons que je vous donne, ne pas vous en tenir à de simples promesses, et vous bien mettre dans l'esprit, que l'orgueil nous fait détester, et qu'au contraire la modestie nous fait chérir de tout le monde. Un autre jour, nous parlerons d'autre chose que de ce vilain orgueil. Julie, tenez-vous prête, examinez-vous bien ; c'est de vos défauts qu'il sera question.



XIV^e CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, ADÈLE, AMÉLIE, ÉMILIE,
HORTENSE.

MAD. ELISABETH. — Nous en sommes restées, je pense, dans notre dernière conversation, à la description de l'Europe. Comme c'est la partie du monde qui est la plus peuplée, en proportion de son étendue, que c'est la plus civilisée, c'est-à-dire, celle où les sciences, les arts et les lois ont fait le plus de progrès, et que c'est elle que nous habitons, il nous est très-important de la bien connaître ; et c'est bien penser de commencer par elle, avant de passer aux autres parties du Monde.

ADÈLE. — Je ne sais pas si je pourrai répondre à toutes les questions d'Amélie, car je vous avouerai, madame, que maman ne m'a point fait apprendre tout ce qui concerne les différens états de l'Europe, dans le même détail que ce qui concerne la France, qu'elle m'a fait parcourir dans tous les sens.

Mad. ELISABETH. — Je ne prétends pas non plus que vous sachiez votre Europe comme le plus savant géographe. L'essentiel est que vous en fassiez bien une description générale; que vous disiez quels sont les états qui sont au Nord, ceux qui sont au Midi, ceux qui sont au centre; quels sont ses limites, ses fleuves, ses montagnes, etc. Quand vous nous aurez dit tout cela, nous parlerons de la France, notre patrie, qui vaut bien la peine que nous nous en occupions avec quelques détails. Allons, Amélie, commencez vos questions, et vous, Émilie, Hortense, préparez-vous aussi à interroger et à répondre de temps en temps.

AMÉLIE. — Puisque la terre est divisée en quatre parties, il faut bien que chacune de ces parties ait ses limites. Voudriez-vous bien nous dire, Adèle, quelles sont les limites de l'Europe?

ADELE. — L'Europe est bornée, au Nord, par la mer Glaciale, que l'on nomme ainsi, parce qu'on y trouve des glaces qui sont aussi hautes que des montagnes, et qui empêchent les vais-

seaux d'y naviguer. Au Midi, l'Europe est bornée par la mer Méditerranée, qui n'est autre chose qu'un grand golfe de l'Océan; à l'Ouest, ou l'Occident, par l'Océan; et à l'Est, ou l'Orient, par le bras de mer qui communique de la Méditerranée à la mer Noire, et par la Turquie.

HORTENSE. — Je croyais qu'on pouvait aller à pied d'Europe en Afrique et en Asie. Quant à l'Amérique, je sais bien qu'il y a une grande mer à traverser.

ADÈLE. — Vous vous êtes trompée, Hortense, quant à ce qui concerne le passage d'Europe en Afrique, parce que, entre ces deux parties du Monde, il y a un détroit que l'on appelle le détroit de Gibraltar, qu'il faut traverser pour aller de l'une à l'autre. Mais on peut, en passant par le Nord-Est de l'Europe, arriver à pied en Asie, dont la Tartarie est le premier pays que l'on y rencontre.

AMÉLIE. — En jetant les yeux sur la carte de l'Europe, on y voit des lignes qui vont en zigzag, des monticules qui se tiennent les unes aux autres, et des endroits tout blancs, comme ceux qui représentent la mer. Hortense me demanda dernièrement ce que tout cela signifiait, et je vous avouerai, madame, que je ne sus pas trop que lui répondre.

Mad. ELISABETH. — C'est pourtant une chose bien aisée, et que vous avez assurément oubliée.

Émilie, dites-nous ce que signifient toutes ces choses ?

ÉMILIE. — Les zig-zags représentent les fleuves et les rivières avec leurs sinuosités, les monticules qui se tiennent les uns aux autres, les montagnes qui forment des espèces de chaînes, et ces endroits tout blancs, les lacs qui sont des amas d'eaux douces, qui n'ont point de cours comme les rivières, et restent toujours à la même place.

MAD. ELISABETH. — C'est bien, Émilie, fort bien. Puisque Amélie oublie si aisément ce qu'on lui a appris, je la dispense, pour aujourd'hui, de faire aucune question. Adèle, interrogez Émilie, qui a si bien répondu !

ADELÉ. — Vous savez, sans doute, Émilie, quels sont les principaux fleuves et les plus hautes montagnes de l'Europe ?

ÉMILIE. — Les principaux fleuves de l'Europe sont : *le Rhin*, qui prend sa source dans les montagnes de la Suisse, et qui sépare la France de l'Allemagne ; *le Rhône*, qui prend aussi sa source en Suisse, traverse le lac de Genève, passe à Lyon, sépare la Provence du Languedoc, et se jette, à Arles, dans la Méditerranée ; *le Danube*, qui prend sa source en Souabe, traverse l'Allemagne, la Hongrie, la Turquie d'Europe, et se jette dans la mer Noire : *le Pô*, qui traverse une partie de l'Italie, et se jette dans la

Méditerranée; *la Vistule*, qui traverse la Pologne, et se jette dans la mer Baltique, etc.

Les plus hautes montagnes de l'Europe sont les Alpes, dont une partie de la chaîne sépare la France de l'Italie; les Appennins qui traversent l'Italie, les Pyrénées qui forment les limites de la France et de l'Espagne; les monts Crapacs qui séparent la Hongrie de la Pologne, etc.

ADELE. — Il paraît ainsi que les plus hautes montagnes sont au midi de l'Europe.

EMILIE. — Oui, plus on approche de l'équateur, plus on trouve de montagnes, et plus ces montagnes sont élevées; au contraire, plus on avance vers le Nord, plus on trouve de plaines. Il y a même des pays où l'on fait plus de cinquante lieues sans trouver une montagne, comme en Prusse, en Pologne et en Russie,

ADELE. — Il me semble qu'il serait bien avantageux aux habitans de la terre que sa surface fût toute unie, et qu'il serait bien plus agréable aux voyageurs de n'y trouver que des plaines, que d'être obligés de gravir sur des montagnes élevées qui les fatiguent, et retardent leurs voyages. Il y avait chez nous, pendant les vacances, un jeune homme qui revenait de l'Italie; si vous aviez entendu le récit des peines qu'il avait éprouvées, et des dangers qu'il avait courus dans les Alpes, vous ne pourriez vous em-

pécher de détester ces maudites montagnes , où il fut vingt fois sur le point de perdre la vie.

EMILIE. — Je conviens que les voyageurs n'aient pas et ne doivent pas aimer les montagnes qui leur coûtent tant à traverser ; mais ces inconvéniens particuliers n'empêchent pas qu'elles ne soient nécessaires et infiniment utiles à nos besoins. Dites-moi, je vous prie, d'où sortiraient les fleuves et les rivières , s'il n'y avait point de montagnes ? Comment pourrions-nous nous mettre à l'abri des vents du Nord et du Midi , si tout était plaine ? Les pays situés à l'équateur ne seraient-ils pas consumés par les feux du soleil , si les ombres des montagnes n'existaient pas , pour empêcher par la fraîcheur les brûlantes chaleurs du jour ?

Mad. ELISABETH. — Votre réponse, ma chère, me surprend par sa justesse ; car la situation de cette maison prouve bien l'utilité de la colline sur le penchant de laquelle elle est bâtie. Quel froid en effet ne ressentirions-nous pas pendant l'hiver si cette colline ne nous garantissait des vents du Nord ; et à quelle chaleur étouffante nous serions exposées pendant l'été , si nous ne trouvions dans la vallée voisine de l'ombre et de la fraîcheur après nos heures d'occupation ? En voilà assez sur les montagnes ; dites-nous maintenant quels sont les plus grands laes de l'Europe.

EMILIE. — Il y en a un tout près de la France

qu'on appelle le lac de Genève , ou Léman , qui a dix-huit lieues de longueur , et quatre dans sa plus grande largeur ; il est très-profond , et est situé entre le Valais qui dépend de la Suisse et la Savoie. Il y a encore plusieurs lacs en Suisse ; mais le plus grand de tous , c'est le lac de Constance ; en Italie , on trouve le lac Majeur ; en Russie , les lacs de Ladoga et d'Onéga , qui sont les plus grands de l'Europe.

ADELE. — Continuons de jeter les yeux sur la carte de l'Europe , et voyons les pays qui se trouvent dans cette partie du monde , et quelle est leur situation par rapport aux quatre points cardinaux : mais avant d'en venir là , il me semble qu'il est bon de savoir les noms que portent ces pays , d'après la forme de leur gouvernement , ou d'après la dignité des princes à qui ils appartiennent.

EMILIE. — Tous les pays sont ou des empires , ou des royaumes , ou des principautés , ou des républiques. Un empire est plus vaste qu'un royaume , un royaume est plus étendu qu'une principauté ; une république est un pays plus ou moins grand , où il n'y a ni empereur , ni roi , ni prince , mais seulement des magistrats que les habitans ont nommés pour les gouverner.

Il y a en Europe trois empires ; l'empire de Russie , qui est le plus vaste ; l'empire d'Autriche , qui est le moins étendu ; et l'empire Otto-

man , dont une partie est en Asie. Les royaumes sont au nombre de treize. On trouve au Nord , l'Angleterre , qui comprend l'Écosse , l'Irlande , et le Hanovre ; le Danemarck , la Suède , qui comprend la Norwège ; au centre , la France , les Pays-Bas , la Prusse , la Bavière , le Wurtemberg , la Saxe ; au Midi , le Portugal , l'Espagne , la Sardaigne , qui comprend le Piémont et une partie de la Savoie ; Naples et les deux Siciles.

Il n'existe plus qu'une seule république , c'est la république helvétique ou la Suisse.

On trouve quatre principautés en Italie ; savoir : la principauté de Toscane , celles de Modène , de Lucques , de Parme et de Plaisance ; d'autres principautés , réunies sous le nom de confédération germanique , se partagent avec l'Autriche , la Prusse et la Saxe , le Hanovre , la Bavière et le Wurtemberg , ce qu'autrefois on appelait collectivement l'*Allemagne*. Ce sont : 1° cinq grands duchés , sous le nom de Mecklenbourg , Oldenbourg , Bas-Rhin , Hesse-Darmstadt et Bade , 2° la Hesse électorale ; 3° quatre principautés : celle de Lippe , Waldec , Nassau , Hohenzollern ; 4° neuf principautés et grands duchés de la maison de Saxe , savoir : Weymar , Gotha , Cobourg , Meinungen , Hildburghausen , Sonderhausen , Rudolstadt , le duché d'Anhalt , et la principauté de Reuss ; 5° le duché de Bruns-

wick ; 6° quatre villes libres ; Lubeck , Hambourg , Brême et Francfort sur le Mein.

Mad. ELISABETH. — Cette intéressante nomenclature fait honneur à votre mémoire , ma chère Emilie ; en vérité , je ne vous croyais pas si savante , et je suis portée à croire que vous étudiez les nouvelles géographies , ou que vous lisez les journaux après vos heures de travail ; car dans le nombre des royaumes que vous nous avez cités , il y en a plusieurs de nouvelle création , et dont il n'est pas dit un seul mot dans les géographies que l'on vous a fait apprendre.

EMILIE. — Il est vrai , madame , que les noms de ces nouveaux royaumes ne se trouvent pas dans les leçons que j'ai apprises ; mais , puisqu'ils existent aujourd'hui , comme j'en suis certaine , il me semble que j'aurais fait une grande faute , si je les avais passés sous silence.

Mad. ELISABETH. — Vous avez raison , ma chère ; puisque la géographie est une science qui change toujours , pourquoi n'en suivrions-nous pas les changemens et les vicissitudes ? Pourquoi nous obstinerions-nous à appeler *royaume* un pays qui est devenu un empire , ou république celui qui est devenu un royaume . Sans doute il viendra un temps où l'Europe sera partagée d'une manière invariable , et où les états qu'elle renferme , liés entre eux par une paix solide , conserveront pour toujours leurs dénominations et leurs limites ;

alors , la géographie ne changera plus , et ce que nous aurons appris , ceux qui viendront après nous l'apprendront de même ; sans craindre ces variations qui nous sont aujourd'hui si difficiles à retenir , et que demain peut-être il nous sera inutile d'avoir apprises. Que tous ces changemens nous avertissent , mesdemoiselles , du peu d'estime que nous devons faire de cette terre où nous vivons , et des vains projets des hommes , qui prétendent y jouer un rôle ! Dieu seul est immuable ; et le ciel , qui est cette terre promise après laquelle nous soupirons , est la seule demeure où tout restera éternellement dans le même ordre que Dieu y a établi. Il vous reste , Emilie , à nous dire quelle est la situation des divers pays de l'Europe , relativement aux quatre points cardinaux ; quand vous nous l'aurez apprise , vous vous reposerez pour aujourd'hui , car vous devez être un peu fatiguée de votre longue réponse.

EMILIE. — Au nord de l'Europe , on trouve le Danemark , la Suède , la Norvège et la Laponie , qui est près du Pôle et appartient , en grande partie à la Suède. En allant à l'est , c'est la Russie , dont la partie la plus septentrionale est la Sibérie. Du nord à l'ouest , on trouve la Hollande ; et en passant la mer encore plus à l'ouest , on trouve l'Angleterre. L'Espagne est au sud-ouest ; au sud est la Méditerranée ; au sud-est ,

est l'Italie ; à l'est sont la Hongrie et la Turquie d'Europe. Entre toutes ces limites, sont les pays que l'on appelle les pays du centre de l'Europe , qui sont, la France, la Suisse, l'Allemagne, la Prusse, la Bohême et la Pologne.

ADELE. — Comment vous y prendriez-vous, si vous vouliez connaître la distance qu'il y a de Paris à Saint-Pétersbourg, qui est la ville capitale de la Russie ? Si vous avez bien étudié votre carte, vous n'aurez pas de peine à répondre à cette question.

EMILIE. — C'est la première chose que j'ai étudiée, en apprenant ma carte.

MAD. ELISABETH. — Cette question, à laquelle il est très-aisé de répondre, convient plus à Hortense qu'à Emilie, qui est déjà avancée ; c'est ce que vous ne devez pas ignorer, Adèle, car il y a un an qu'elle a fort bien expliqué les élémens de la sphère. Allons, Hortense, répondez à Adèle.

HORTENSE. — Il faut voir sur la carte combien il y a de degrés de Paris à Saint-Pétersbourg.

MAD. ELISABETH. — De quels degrés voulez-vous parler ? Courage ! cherchez bien dans votre mémoire.

HORTENSE. — Je veux parler des degrés de longitude.

MAD. ÉLISABETH. — Vous vous trompez, ma

chère Hortense, quelles lignes avez-vous vues sur la carte?

HORTENSE. — J'y ai vu des lignes qui vont de l'Orient à l'Occident, et d'autres qui vont du Midi au Nord.

Mad. ELISABETH. — Quels degrés vous indiquent les lignes qui vont de l'Orient à l'Occident?

HORTENSE. — Ah! j'y suis, madame : ce sont des degrés de latitude, qui marquent la distance qu'il y a d'un endroit à l'équateur. Ces degrés sont chacun de vingt-cinq lieues.

Mad. ELISABETH. — Eh bien donc?

HORTENSE. — Pour bien connaître la distance de Paris à Saint-Pétersbourg, je cherche combien il y a de degrés de latitude entre ces deux villes, c'est-à-dire, combien il y a de fois vingt-cinq lieues.

Mad. ELISABETH. — C'est bien ; mais il y a encore quelque chose à dire sur les degrés de longitude dont nous parlerons en passant, dans la conversation suivante. Reposez-vous, mesdemoiselles, et retenez bien notre entretien d'aujourd'hui.



XV^e CONVERSATION.

MADAME SOPHIE, STÉPHANIE, ROSALIE,
FÉLICIE, JULIE, AGLAÉ.

FÉLICIE. — Hier, Pauline voulut me faire peur, en me disant qu'il y aurait bientôt une éclipse, pendant laquelle il y aurait une nuit si profonde, qu'à midi on n'y verrait pas plus clair qu'à minuit, parce que le soleil aurait disparu.

MAD. SOPHIE. — Pauline ne vous a pas trompée, quand elle vous a dit qu'il y aurait une éclipse; mais elle ne vous a pas dit la vérité, en voulant vous faire croire qu'il ferait nuit, et que le soleil disparaîtrait. Il y aura, il est vrai, une sorte d'obscurité, mais cette obscurité ne doit pas vous effrayer, car elle ne durera pas, et le soleil reparaitra aussi brillant qu'auparavant.

FÉLICIE. — Vous me rendez le courage, madame, en me disant que cette éclipse ne chassera pas le soleil. Voudriez-vous bien me dire ce que c'est qu'une éclipse, et comment il se peut faire que le soleil soit obscurci?

MAD. SOPHIE. — Mademoiselle Stéphanie va vous l'apprendre, ma chère. Stéphanie, dites à ces demoiselles ce que c'est qu'une éclipse.

AGLAE. — Je le sais bien aussi, madame, je le dirais à ces demoiselles, si vous le désiriez.

MAD. SOPHIE. — Non, ma chère; mais je voudrais bien que vous apprissiez à vaincre votre vanité, cela est plus important que de savoir ce que c'est qu'une éclipse. Si mademoiselle Stéphanie avait autant de vanité que vous, elle serait très-fâchée de votre empressement à vouloir briller à ses dépens. Quoiqu'elle en sache plus que vous n'en saurez en dix ans, elle est bien plus réservée que vous, et à moins qu'on ne l'interroge, elle se tait, comme il convient à une fille bien élevée. Revenons à votre éclipse : Stéphanie, instruisez-nous.

STEPHANIE. — On dit qu'il y a une éclipse, quand la lune se rencontre entre le soleil et la terre.

FELICIE. — Je ne comprends pas cela, mademoiselle.

STEPHANIE. — Je vais vous raconter une histoire qui vous le fera comprendre.

Autrefois, on ne savait pas quelle était la cause des éclipses; et les anciens croyaient qu'elles annonçaient quelque grand malheur, et n'osaient rien entreprendre pendant tout le temps qu'elles duraient. Il y avait donc, un jour, un capitaine grec, nommé Périelès, qui était prêt de s'embarquer pour aller faire la guerre : comme il mettait le pied dans son vaisseau, il survint une

éclipse de soleil, et son pilote ne voulut pas partir, parce qu'il croyait que le vaisseau serait submergé. Périclès, qui était fort instruit, dit à ce pilote que cette éclipse était une chose naturelle, et que la lune s'étant mise devant le soleil, empêchait de le voir. Le pilote ne comprenant rien à cette raison, Périclès lui jeta son manteau sur la tête, lui dit : « Me vois tu ? » Je n'ai garde de vous voir, répondit le pilote, puisque votre manteau, qui est entre vous et mes yeux, m'en empêche. Ignorant ! reprit Périclès, voilà la raison pour laquelle tu ne vois pas le soleil, c'est que la lune est entre cet astre et tes yeux, comme mon manteau est entre tes yeux et moi.

MAD. SOPHIE. — Entendez-vous cela maintenant, Félicie ?

FÉLICIE. — Non, madame ; car je ne conçois pas comment la lune peut se trouver devant le soleil, et comment on peut deviner tout juste le moment où elle s'y trouvera.

STÉPHANIE. — Le soleil étant plus haut que la lune, et la lune marchant, il n'est pas extraordinaire qu'ils se rencontrent : or, on sait précisément le chemin que fait la lune, et l'on sait encore qu'elle ne se dérange jamais de son cours ordinaire ; ainsi on peut prédire toutes les éclipses qui arriveront. Ce que je dis de la cause des éclipses de soleil, doit s'appliquer aux éclipses de lune, qui n'arrivent que la nuit, quand

la terre se trouve entre la lune et le soleil, dont la lune reçoit sa lumière.

ROSALIE. — Un jour que papa et maman allaient se promener du côté de l'Observatoire, papa lui dit, en lui montrant ce bâtiment : Voilà l'endroit où les astronomes mesurent le cours des astres, et calculent l'arrivée des éclipses. Maman lui répondit : C'est une belle science que l'astronomie, puisque c'est la science des astres. Je ne dis rien, parce que je ne pouvais rien dire.

JULIE. — Je voudrais bien savoir comment les hommes ont pu inventer cette science ?

MAD. SOPHIE. — La nécessité, qui est la mère de l'industrie, a produit toutes les sciences et tous les arts ; mais c'est l'oisiveté qui a produit l'astronomie. Vous devez vous souvenir, mesdemoiselles, que les premiers hommes étaient pasteurs de troupeaux. Comme ils vivaient dans des pays fort chauds, ils passaient les nuits dans les champs ; et comme alors ils n'avaient rien à faire, ils s'amusaient à regarder les étoiles. A force de les contempler toutes les nuits, ils remarquèrent qu'à telle heure, on voyait paraître certaines étoiles ; ils virent aussi que ces étoiles avançaient régulièrement, et ils parvinrent à pouvoir prédire le chemin qu'elles faisaient, et les places qu'elles devaient occuper. On se fit donc un plan de leurs observations, et d'habiles gens, qui

examinèrent ces observations, en firent une science certaine ; car elle était fondée sur l'expérience.

STÉPHANIE. — Permettez-moi, madame, de vous faire une question. Puisque les premiers hommes savaient l'astronomie, comment, du temps de Périclès, s'effrayaient-ils quand ils voyaient une éclipse ?

Mad. SOPHIE. — Cette science se conserva long-temps chez les Chaldéens, en Asie ; et chez les Egyptiens, en Afrique ; mais elle ne fut jamais perfectionnée, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Les savans n'ignoraient pas que le peuple s'effrayait à tort pour des prodiges naturels ; mais au lieu de dissiper son ignorance, ils la nonrrissaient, parce qu'elle leur servait à faire faire aux peuples ce qu'ils voulaient.

AGLAÉ. — Vous nous avez dit, madame, que la nécessité a inventé les autres arts et sciences, y en a-t-il beaucoup ?

Mad. SOPHIE. — Oui, ma chère ; chaque besoin a produit un art. Le plus pressé pour les hommes, après le péché d'Adam, fut de cultiver la terre pour se nourrir. Ce besoin produisit un art, qu'on nomme *l'Agriculture*. Il fallut ensuite s'occuper de se loger, pour se mettre à l'abri des injures de l'air ; on construisit des cabanes ; on voulut rendre ces cabanes plus commodes, ensuite plus magnifiques : et cela produisit un autre art, qu'on nomma *l'Architecture*. Ceux qui de-

meuraient en Egypte , où il ne pleut jamais , et où le Nil se déborde tous les ans , eurent besoin de calculer les inondations périodiques de ce fleuve , et ils inventèrent la *Géométrie* , qui est l'art de compter et de mesurer.

AGLAÉ. — Je sais donc la géométrie ? car je sais compter.

MAD. SOPHIE. — Vous savez une partie de la géométrie , puisque vous savez l'arithmétique ; mais cette science est bien plus étendue , puisqu'elle comprend aussi l'art de mesurer sûrement et promptement. Je vais vous dire ce qui engagea les Egyptiens à inventer cette science. Comme l'abondance ou la disette dépendent , chez eux , des débordemens du Nil , vous pouvez penser qu'ils furent fort attentifs à mesurer l'accroissement de ce fleuve : d'ailleurs , le Nil , en se débordant , dérangeait sans doute les limites qui marquaient les propriétés , ce qui les mettait dans la nécessité d'avoir toujours la mesure à la main.

La nécessité de se guérir des différentes maladies qui les affligent , engagea aussi les hommes à inventer un autre art , qu'on nomme la *Médecine*.

Le besoin de convaincre ou de persuader ceux dont on avait intérêt de captiver les suffrages ou l'opinion , donna naissance à la *Rhétorique* , qui est l'art de bien parler.

Comme, pour bien parler, il ne suffit pas d'arranger ses paroles, et qu'il faut encore mettre de l'ordre dans ses idées et dans ses jugemens, ou inventa *la Logique*, qui est *l'art de raisonner*.

Le désir de conserver les traits des personnes que l'on chérissait, comme d'un père, d'une mère, d'une épouse, d'un ami, fit naître la *Peinture*, et peut-être aussi la *Sculpture*. Les autres besoins des hommes firent naître la *Mécanique*.

STÉPHANIE. — Et la musique et la danse, madame, vous n'en parlez pas ?

Mad. SOPHIE. — C'est peut-être le besoin de se désennuyer qui a fait inventer *la Musique*, qui ne fut d'abord qu'un chant grossier et sans mesure. Pour la danse, je pense qu'elle a été inventée pour donner de l'exercice au corps.

AGLAE. — Vous nous parliez dernièrement de la physique, madame ? est-ce que ce n'est pas un art, pour n'en rien dire aujourd'hui ?

Mad. SOPHIE. — Vous avez plus de mémoire que moi, ma chère ; j'avais bien oublié *la Physique*, qui est la science des choses naturelles. Pour celle-là, elle doit sa naissance à la curiosité.

FÉLICIE. — Est-ce que la curiosité est un besoin ? Si cela est, je deviendrai une grande physicienne ; car je suis bien curieuse, et je ne vois

rien arriver, que je ne veuille en savoir la cause.

MAD. SOPHIE. — Sans doute, ma chère, la curiosité est un besoin, lorsqu'elle a pour objet les phénomènes de la nature, dont nous ne connaissons pas les causes, que nous pouvons néanmoins connaître, si nous nous appliquons à les chercher.

FÉLICIE. — Je ne comprends pas ces mots : *les phénomènes de la nature*.

MAD. SOPHIE. — On entend par *phénomènes*, des effets surprenans, extraordinaires, qui arrivent de temps en temps dans la nature, c'est-à-dire, sur la terre, sur la mer et dans l'air : comme les tremblemens de terre, les volcans, les trombes de mer, les tonnerres, l'aurore boréale et l'électricité, etc.

JULIE. — Est-ce que la terre tremble quelquefois ? Ah ! mon dieu, que j'aurais peur, si cela arrivait.

MAD. SOPHIE. — Oui, ma chère, la terre tremble de temps en temps ; mais ces tremblemens sont plus ou moins forts. Quand ils sont bien forts, et qu'ils durent long-temps, ils renversent les montagnes, les maisons, les villes, et détruisent des pays entiers. Des plaines croissent où il y avait des montagnes, des lacs profonds prennent la place des campagnes et des villages qui s'y trouvaient. En 1755, il en arriva

un à Lisbonne, capitale du royaume de Portugal, qui détruisit cette belle ville de fond en comble, et se fit ressentir dans toute l'Europe. Depuis ce temps-là, il en est arrivé un autre en Calabre, province du royaume de Naples, qui a renversé une grande partie de la ville de Messine. Avant ces grands tremblemens, il en était déjà arrivé un grand nombre sur la terre, qui y avaient fait plus ou moins de ravages. Il est certain que nous en éprouverons encore, car les mêmes causes subsistent toujours; et nous lisons dans l'Évangile, qu'il y aura des tremblemens de terre, quand le temps marqué pour la fin du monde sera venu.

AGLAE.— Je crois qu'il doit être bien difficile de connaître les causes qui produisent les tremblemens de terre: car ne voyant pas ce qui se passe dans l'intérieur du globe, nous ne pouvons pas savoir comment il se fait qu'il éprouve des tremblemens.

MAD. SOPHIE. — Les médecins voient ils ce qui se passe dans notre corps? cependant, ils savent bien pourquoi nous tremblons de la fièvre. Il en est de même des physiciens, qui savent parfaitement quelles sont les causes des tremblemens de terre. Stéphanie, voulez-vous bien expliquer à ces demoiselles les causes de ces phénomènes?

STÉPHANIE. — Il y a, dans les entrailles de la

terre, toutes sortes de matières combustibles, comme du bitume, du soufre, du salpêtre, etc.

Ces matières sont dans une continuelle fermentation, et plus la quantité en est considérable, plus grande est cette fermentation. S'il arrive qu'une partie de l'eau qui circule dans la terre s'approche de ces matières, elles s'enflamment, et la grande chaleur qui résulte de cette inflammation, cause, dans l'air souterrain, une extrême raréfaction qui en augmente prodigieusement le volume, et le force, par conséquent, à occuper une plus grande place. S'il trouve quelque ouverture pour s'échapper, il s'y précipite avec impétuosité, et cause bien quelques secousses à la terre; mais ces tremblemens sont légers, et ne durent que peu de temps; si, au contraire, l'air rencontre une grande résistance pour sortir, les violens efforts qu'il fait pour la vaincre occasionent à la terre ces violentes secousses qui produisent les terribles effets dont madame Sophie a parlé.

Mad. SOPHIE. — Je suis très-contente, Stéphanie, de votre explication. Je désire que ces demoiselles s'accoutument, comme vous, à se faire des idées nettes de ce qu'on leur apprend: c'est le moyen de bien savoir, et pour soi, et pour les autres. Dans quelques jours, nous parlerons des autres phénomènes, et ce sera vous qui nous en donnerez l'explication.

XVI^e CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, ALEXANDRINE, ÉMILIE,
HORTENSE, PAULINE.

Mad. ELISABETH. — J'ai, mesdemoiselles, une mauvaise nouvelle à vous annoncer, c'est que mademoiselle Joséphine vient de sortir pour huit jours, à cause de la mauvaise santé de sa maman, qui a besoin d'elle pour mettre en ordre beaucoup d'affaires, dont elle ne saurait s'occuper sans se faire beaucoup de mal. Joséphine a une grande intelligence, et sait parfaitement compter. Sa maman n'a pas cru pouvoir remettre ses affaires entre meilleures mains qu'entre les siennes, mais elle a promis à madame Sophie que l'absence de sa fille ne passerait pas huit jours.

ÉMILIE — Quelle peine vous nous faites, madame ! quoi ! nous serons huit jours sans voir mademoiselle Joséphine, que nous aimons tant, et qui nous instruit si bien ?

Mad. ELISABETH. — Huit jours seront bientôt passés, et vous ne perdrez rien du côté de l'instruction, car c'est moi qui la remplacerai pour les leçons d'histoire. Où en étiez-vous, Emilie ?

EMILIE. — Nous en étions à Cyrus , qui s'é-
tait emparé de la ville de Babylone.

Mad. ELISABETH. — Darius Ciaxare étant mort
quelques années après la prise de Babylone ,
Cyrus , son gendre et son neveu , régna à sa
place , et devint le chef d'une des plus grandes
monarchies qui aient existé. Au commencement
de son règne , la première pensée qui lui vint ,
fut de rendre la liberté aux Juifs , et de les ren-
voyer dans leur patrie , en leur fournissant tout
ce qui était nécessaire pour bâtir un nouveau
temple. Ce fut ainsi que s'accomplit la célèbre
prophétie d'Isaïe sur la personne de Cyrus , et la
délivrance du peuple juif. Le règne de ce prince
fut très-heureux , car Dieu se plaisait à le bénir
à cause de la liberté qu'il avait rendue à son peup-
le. Mais étant devenu vieux , il commit l'im-
prudence de déclarer la guerre aux Scythes , qui
sont les Tartares d'aujourd'hui. Il fut malheu-
reux dans cette expédition , où les historiens as-
surent qu'il perdit la vie. Cependant , Cambyse ,
son fils , qui n'avait aucune de ses bonnes qua-
lités , et qu'il avait nommé pour gouverner
l'empire pendant son absence , profita de cette
absence pour faire la conquête de l'Égypte. Au
lieu de se concilier l'amitié des Égyptiens , par
de bons procédés , ce prince extravagant tua le
bœuf Apis , qu'ils adoraient comme un dieu.

ALEXANDRINE. — Ils étaient bien sots, les Egyptiens, d'adorer un bœuf!

Mad. ELISABÉTH. — Assurément ce bœuf n'était pas le seul animal qui fut l'objet de leur culte. Les chats, les crocodilles, etc., recevaient aussi leurs hommages; ils reconnaissaient même les légumes de leurs jardins comme des divinités. C'est ce faux culte qu'on appelle l'idolatrie, à laquelle étaient soumis tous ces peuples, avant l'arrivée du Messie, excepté le peuple juif, qui conserva toujours la connaissance du vrai Dieu. Revenons à Cambyse, fils de Cyrus.

Après avoir conquis la Basse-Egypte, il voulut s'emparer de la Haute; mais un grand vent ayant soulevé les sables qui s'y trouvent, la plus grande partie de son armée fut ensevelie dans cette espèce de déluge, et il fut trop heureux d'en échapper avec un petit nombre des siens, et de revenir à Babylone, où il mourut peu de temps après son père. Son successeur fut Darius, fils d'Hystapes, qui, ayant déclaré la guerre aux Grecs, fut vaincu par Miltiade, grand capitaine athénien, à la bataille de Marathon.

PAULINE. — J'ai bien quelquefois entendu parler des Athéniens; mais je n'ai jamais su quel peuple c'était.

Mad. ELISABETH. — Les Athéniens étaient un peuple de la Grèce, pays d'Europe, sur la Mé-

diterranée , où les Egyptiens fondèrent plusieurs colonies , sous la conduite de Cécrops , qui est regardé comme le fondateur de la ville d'Athènes. Ces colonies eurent d'abord des rois ; mais les habitans d'Athènes se donnèrent un gouvernement républicain qui changea plusieurs fois , par l'ambition des principaux citoyens. Ce n'est pas par leur gouvernement que les Athéniens se sont rendus célèbres , c'est par leur courage et leur manière de faire la guerre ; par la sagesse de leurs philosophes , l'éloquence de leurs orateurs et les chefs-d'œuvre de leurs poètes et de leurs artistes , et surtout par cette politesse consommée qui les distinguait de tous les autres peuples de la terre.

Xerxès , fils de Darius et son successeur , voulut venger l'affront que son père avait reçu à Marathon ; c'est pourquoi il fit marcher une armée innombrable pour subjuguier toute la Grèce. Au lieu de se décourager , les Grecs résolurent de lui résister de toutes leurs forces. Ce furent les Lacédémoniens , autre peuple de la Grèce , extrêmement belliqueux , qui furent chargés de défendre les passages par où les Perses pouvaient pénétrer dans leur pays. Quant aux Athéniens , ils mirent en sûreté leurs femmes et leurs enfans , et se retirèrent sur leur flotte , dans le dessein de livrer bataille à celle de Xerxès , qui était infiniment plus nombreuse. Il y avait un passage très-

étroit par où l'armée de ce prince devait passer pour entrer dans la Grèce. Ce passage est fameux dans l'Histoire, sous le nom de *Passage des Thermopyles*. Léonidas, roi de Sparte, résolut de le défendre à la tête de trois cents hommes : sa défense fut opiniâtre ; mais enfin, accablé par le grand nombre des ennemis, il périt glorieusement avec les siens, après avoir tué plus de vingt mille Perses. L'armée de Xerxès se répandit ensuite comme un fleuve débordé, et vint à Athènes, dont elle détruisit les murailles, les maisons et les monumens.

EMILIE. — Ils étaient bien à plaindre, les Athéniens, de n'avoir plus d'asiles que sur la mer !

Mad. ELISABETH. — Sans doute, si Xerxès eût été victorieux sur mer, comme il l'était sur terre ; mais il en fut autrement au détroit de Salamine, où sa flotte fut entièrement défaite par celle des Grecs, qui était très-inférieure en nombre. Cette grande victoire porta le découragement dans l'armée de terre du monarque persan, dont le lieutenant, Mardonius, fut aussi vaincu à la bataille de Platée, et obligé de repasser en Asie. Xerxès avait déjà pris la fuite, et était retourné en Perse, où il fut mal reçu, et ensuite assassiné.

EMILIE. — Ce fut pour lui un grand sujet de honte d'être venu dans la Grèce, avec une si

grande armée , et de s'en être retourné chez lui comme un fugitif.

Mad. ELISABETH. — Xerxès était un extravagant qui n'avait point réfléchi aux obstacles que la valeur des Grecs et la sagesse de leurs généraux mettraient à son ambition ; et son orgueil , qui était excessif , lui avait persuadé que rien ne devait lui résister. Ce fut dans cette idée qu'ayant vu le pont qu'il avait fait jeter sur le bras de mer qui sépare l'Europe de l'Asie , emporté par une tempête , il fit battre la mer , et y fit jeter des chaînes , comme pour la punir de son indocilité,

EMILIE. — C'est bien le comble de la folie que de vouloir châtier un être insensible , et celui qui se conduisait ainsi , méritait bien d'être malheureux.

Mad. ELISABETH. — Votre réflexion est très-juste et très-sensée, Emilie. C'est ainsi que l'on doit apprendre l'Histoire ; car il ne suffit pas de retenir dans sa mémoire des noms et des événemens , il faut encore réfléchir sur ces événemens pour en tirer des leçons et des maximes de morale et de bonne conduite. Revenons aux Perses.

Le successeur de Xerxès fut Artaxerxès-Longuemain auprès de qui se réfugia le célèbre capitaine athénien Thémistocle , que ses concitoyens avait exilé. Après Artaxerxès , régna Darius-Nothus , avec qui les Lacédémoniens firent alliance contre les Athéniens , dans la guerre du

Péloponèse. Celui-ci eut deux fils , Artaxerxès-Mnémon et Cyrus. Le premier succéda à son père , et le second eut l'Ionie et la Lydie : mais peu satisfait de son sort , il déclara la guerre à son frère , contre lequel il marcha avec une armée dont les Grecs faisaient la principale force. L'événement ne répondit ni à ses talens , ni à la valeur de ses troupes ; car il fut tué dans une bataille qu'il livra à son frère , à peu de distance de Babylone. Triste destinée d'un prince que la jalousie et l'ambition perdirent , et qui ternit , par les plus grands défauts , l'éclat des plus belles qualités.

ALEXANDRINE. — Les Grecs qui l'avaient suivi , durent être bien embarrassés pour revenir dans leur pays , s'ils n'ont pas été faits prisonniers ? car en jetant les yeux sur la carte , on voit une bien grande distance de la Grèce à cet endroit de l'Asie où était la ville de Babylone , et où Cyrus perdit la vie en combattant.

Mad. ELISABETH. — Votre observation me surprend , Alexandrine , à quel propos avez-vous cherché la distance dont vous parlez ?

ALEXANDRINE. — Pendant que vous parliez , je jetai les yeux sur la carte de l'ancienne Asie ; et je suivais , pour ainsi dire , l'armée de Cyrus , depuis d'Ionie , d'où elle partit , jusqu'à Babylone.

Mad ELISABETH. — C'est bien ainsi que l'on

doit étudier l'Histoire ancienne : car rien n'est plus propre à en fixer, dans la mémoire, les principaux événemens, que d'examiner sur une carte les endroits où ils se sont passés. Quant à ce qui regarde les Grecs de l'armée de Cyrus, qui vous inspirent tant d'intérêt, je vous dirai qu'ils prirent le parti de se retirer, mais en si bon ordre, qu'ils ne se laissèrent point entamer par leurs ennemis, quoiqu'ils eussent à traverser plus de six cents lieues de pays pour retourner dans leur patrie. C'est un historien grec, nommé *Xénophon*, qui se trouvait dans l'armée de Cyrus, lequel nous a laissé les détails de cette belle retraite, qu'on appelle *la retraite des dix mille*. Tout ce que cet historien nous en raconte mérite toute croyance, car il était témoin oculaire, et il commandait les Grecs à leur retour,

ALEXANDRINE. — Les Grecs durent assurément bien récompenser Xénophon, car ils lui avaient de grandes obligations.

Mad. ELISABETH. — Sans doute ; mais comme ils étaient fort ingrats, ils ne se comportèrent pas envers lui autrement qu'ils n'avaient fait envers plusieurs de leurs généraux, dont les victoires les avaient sauvés ; ils exilèrent ce grand homme, pour plaire au frère de Cyrus, dont ils étaient devenus les amis.

PAULINE. — C'est un bien vilain défaut que l'ingratitude ! n'est-ce pas vrai , madame ?

ELISABETH. — Assurément, il n'en est point de plus injuste ni de plus vil, dans les nations et dans les particuliers. Oublier un bienfait qu'on a reçu, c'est comme si l'on refusait de payer une dette d'honneur ; mais persécuter son bienfaiteur, c'est abjurer tous les sentimens de religion, d'humanité, de bienséance, de délicatesse et de probité, et se dévouer au mépris de tous les honnêtes gens.

EMILIE. — Je me rapelle qu'il nous est ordonné dans l'Évangile d'aimer nos ennemis, et de leur rendre le bien pour le mal, à plus forte raison, devons-nous aimer ceux qui nous aiment, et leur rendre le bien pour le bien.

ELISABETH. — Il n'y a rien à répliquer contre un raisonnement si clair, et il est hors de doute que si nous devons bénir ceux qui nous persécutent, c'est pour nous une obligation sacrée de bénir ceux qui nous font du bien, et de tâcher de leur en faire à notre tour. Finissons ce que nous avons à dire aujourd'hui de l'histoire des Perses.

A Artaxerxès-Mnémon succéda Ochus, qui régna peu de temps, et suivi de Darius-Codoman, dans la personne duquel finit l'empire des Perses, comme celui des Assyriens avait fini dans la personne de Balthasar. Ce fut Alexandre-le-Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine,

dont la Providence , qui renverse les empires et les élève à son gré , se servit pour détruire cette grande monarchie , qui fut remplacée par une plus vaste encore ; laquelle , à son tour , fut engloutie par l'empire Romain , le plus grand qui ait jamais existé. Arrêtons-nous aujourd'hui à l'histoire d'Alexandre-le-Grand , dont les exploits feront le sujet d'une autre conversation.



XVII^e CONVERSATION.

ÉLIZA , STÉPHANIE , ÉMILIE , HORTENSE ,
JULIE , PAULINE.

ELISA. — Jusqu'où Émilie vous a-t-elle appris l'Histoire Sainte , ma chère Hortense ?

HORTENSE. — Elle s'est arrêtée à l'histoire de Joseph , que madame Sophie nous a dit être fort belle et fort touchante : c'est pourquoi je désirerais bien l'entendre aujourd'hui.

ELIZA. — Continuez , Émilie , comme vous avez commencé , et dites-nous cette intéressante histoire de Joseph ?

AMÉLIE. — Jacob avait douze fils , dont Joseph était celui qu'il aimait plus que tous les autres , et qui , entre autre raison , le faisait haïr de ses

frères. Mais voici un rêve qui les irrita contre lui, plus que n'aurait pu faire l'amitié que son père avait pour lui. « J'ai rêvé, leur dit-il un jour, que nous faisons des gerbes de blé, et que toutes vos gerbes se sont abaissées devant la mienne; une autre fois je rêvais que la lune et onze étoiles se prosternaient devant moi. » Ces propos avaient tellement irrité ses frères contre lui, qu'ils résolurent de s'en défaire. L'occasion s'en présenta bientôt à eux, dans un endroit éloigné, où ils avaient mené paître leurs troupeaux : mais Ruben les détourna d'un projet si barbare, et ils résolurent de le jeter dans une fosse, d'où Ruben avait dessein de venir le tirer. Cependant, des marchands qui allaient en Egypte, étant venus à passer, ils leur vendirent Joseph, et envoyèrent à Jacob sa robe teinte de sang, afin qu'il crût qu'une bête féroce l'avait dévoré. Quand ces marchands furent arrivés en Egypte, ils vendirent Joseph à Putiphar, qui était un grand seigneur de ce pays. Ce Putiphar avait une femme qui, pendant son absence, voulut que son esclave offensât Dieu avec elle; mais ce jeune homme, qui avait la crainte du Seigneur devant les yeux, résista aux sollicitations de cette femme infidèle, et s'enfuit, en lui laissant son manteau entre les mains. Quand Putiphar fut de retour dans sa maison, sa femme se plaignit à lui de ce que Joseph avait voulu lui faire ou-

trage, et pour preuve de ce qu'elle avançait, elle lui montra le manteau qu'il lui avait abandonné. Sans prendre plus d'informations, Putiphar fit arrêter Joseph, et l'envoya en prison. Il y avait dans cette prison deux officiers de la cour du roi d'Egypte, dont l'un était son échanson, et l'autre son pannetier. Un jour l'échanson dit à Joseph : J'ai rêvé que j'avais de beaux raisins que j'ai écrasés dans une coupe, et que le roi a bu le jus de ces raisins. Ce songe signifie que vous rentretrez en grâce, lui dit Joseph, et je vous prie de vous souvenir de moi, quand vous serez à la cour du roi, ce que l'échanson lui promit. Et moi, dit le pannetier, j'ai rêvé que je portais sur la tête une corbeille pleine de gâteaux, que les oiseaux venaient manger. Ce songe veut dire que vous serez pendu, lui dit Joseph, et que les oiseaux mangeront votre corps. Toutes ces choses arrivèrent comme Joseph les avait prédites; mais l'échanson oublia, quand il fut rentré dans l'exercice de sa charge, la promesse qu'il avait faite, et Joseph resta en prison.

PAULINE. — Cette histoire est fort belle; mais j'y découvre bien des méchancetés.

ELIZA. — Oui, ma chère Pauline, il y en a beaucoup : et c'est une chose fort triste que de voir l'innocence persécutée, sans que personne se charge de sa défense. Joseph est seul avec sa vertu; il est accusé par une méchante femme;

il est emprisonné, et oublié dans sa prison. Comment triomphera-t-il, et comment son innocence sera-t-elle reconnue? Sans doute, s'il n'attend son salut que des hommes, il est bien à craindre qu'il ne sorte jamais de sa triste situation; mais Dieu veille sur lui, et c'est la Providence qui se charge de le sauver, et de l'élever autant qu'il est humilié; vous en verrez la preuve dans la suite de son histoire.

EMILIE. — Le roi d'Égypte, qui se nommait Pharaon, rêva un jour qu'il voyait sept vaches fort grasses; aussitôt après, il en vit sept autres qui étaient fort maigres. Les sept vaches maigres mangèrent les sept vaches grasses. Le roi s'étant éveillé envoya chercher les hommes les plus sçavans de l'Égypte pour lui expliquer ce songe; mais ces hommes ne le purent faire. Alors l'échanson se souvint de Joseph, et dit au roi qu'il lui avait expliqué son songe et celui du pannetier. On fit donc venir Joseph, qui dit au roi que les sept vaches grasses signifiaient sept années d'abondance, qui seraient suivies de sept années de stérilité, lesquelles étaient désignées par les sept vaches maigres. Après cette explication, Pharaon ne voulut pas que Joseph retournât en prison, et même il l'établit son surintendant dans tout son royaume, en le chargeant de prendre toutes les précautions convenables pour empêcher la famine de ravager l'Égypte, pen-

dant les sept années de stérilité. Joseph répondit parfaitement à l'idée que le roi avait de sa sagesse ; il fit bâtir de grands magasins , où tous les Egyptiens furent obligés d'apporter , moyennant un prix convenu , le blé qui leur restait . après avoir prélevé , sur la récolte de chaque année d'abondance , le grain nécessaire à leur consommation. Quand ces sept années furent écoulées , arrivèrent les sept années de stérilité , pendant lesquelles les Egyptiens furent obligés de racheter des greniers du roi , le blé qu'ils avaient vendu à Joseph. Quand Pharaon vit cela , il admira davantage la sagesse de Joseph , et il le fit le plus grand seigneur de son royaume.

HORTENSE. — Ce qui me fait le plus de peine dans cette histoire , c'est que Joseph ne pense plus à son père Jacob ; assurément ce bon vieillard aurait été fort aise d'apprendre que son fils Joseph , loin d'avoir été dévoré par les bêtes , était au contraire fort riche , et le second personnage du royaume d'Egypte.

ÉLIZA. — Cette réflexion , ma chère amie , prouve votre excellent cœur ; mais attendez , vous verrez bientôt que Joseph n'avait pas oublié son père , et que Dieu même n'avait permis qu'il parvînt à cette élévation , qu'afin de le mettre en état de venir au secours de son père et de sa famille. Emilie , continuez.

EMILIE. — La disette qui était arrivée en

Egypte se fit ressentir jusque dans le pays de Chanaan, où demeurait Jacob. Ayant appris que les Egyptiens vendaient du blé, ce patriarche donna de l'argent à ses fils pour en aller acheter; mais il garda Benjamin auprès de lui. Quand les enfans de Jacob parurent devant Joseph, ils ne le reconnurent pas; mais il les reconnut fort bien, et faisant semblant de se fâcher, il leur dit : Vous êtes des espions, vous êtes venus dans ce pays pour trahir le roi. Ils lui répondirent : Seigneur, nous ne sommes point des espions, mais nous sommes frères et enfant du même père; nous avons un autre frère qui est resté à la maison, et nous en avons un autre qui est mort il y a long-temps. Vous mentez, reprit Joseph, et je ne vous croirai point, à moins que vous ne m'amenez ce jeune frère que vous dites que vous avez. Alors, les frères de Joseph, croyant qu'il n'entendait pas leur langage, se dirent entre eux : Dieu nous punit pour avoir vendu notre frère Joseph, qui nous pria d'avoir pitié de lui. Joseph qui n'avait pas oublié la langue de son pays, comprit bien ce qu'ils disaient, et leur dit : Retournez chez votre père, pour ramener votre frère Benjamin; je garderai un de vous pour ôtage, et si vous ne revenez pas, je le ferai mourir. Les neuf fils de Jacob retournèrent aussitôt auprès de leur père; mais ils furent bien étonnés de retrouver dans leurs sacs l'argent

qu'ils avaient donné pour payer le blé. Ils racontèrent à Jacob ce qui leur était arrivé ; mais celui-ci ne voulut point consentir au départ de Benjamin. Il fallut pourtant retourner en Egypte , quand le blé fut consommé ; et Jacob permit enfin à ses fils d'emmener avec eux leur frère Benjamin.

JULIE. — Il fallait que Joseph eût une grande douceur , pour ne pas profiter de l'occasion qu'il avait de se venger de ses frères.

ELIZA. — Tout autre que lui les aurait assurément fait arrêter , ou leur aurait du moins refusé le blé dont ils avaient besoin ; mais il a d'autres sentimens , et au lieu d'exercer une vengeance qui aurait été basse et indigne de lui , c'est en leur faisant du bien qu'il veut les punir du mal qu'il en a reçu. Bel exemple à suivre par les chrétiens.

EMILIE. — Quand Joseph vit Benjamin , il fit rendre la liberté à Siméon , qu'il avait retenu pour ôtage , et dit à son intendant de conduire ces étrangers dans son palais , et d'y préparer un grand repas. Ses frères eurent peur en entendant cet ordre , parce qu'ils craignaient qu'il ne leur fit des reproches au sujet de l'argent qu'ils avaient trouvé dans leurs sacs. Mais l'intendant , à qui ils firent part de leur crainte , leur dit d'être tranquilles , parce qu'il avait reçu leur argent. Quand Joseph fut venu , il leur demanda com ,

ment se portait Jacob , et regardant son frère Benjamen , les larmes lui vinrent aux yeux , et il se retira un moment pour pleurer. Ensuite ils se mirent à table , et Benjamen avait une portion cinq fois plus grosse que les autres. Le lendemain , Joseph leur fit donner du blé : mais il ordonna à son intendant de faire cacher sa coupe d'or dans le sac de Benjamen. Quand ils furent partis , l'intendant courut après eux , et leur reprocha le vol de cette coupe. La coupe ayant été trouvée dans le sac de Benjamen , Joseph voulut d'abord le retenir ; mais ses frères , Judas surtout , qui était leur aîné , lui firent des instances si touchantes et si vives , que ne pouvant plus résister à son émotion , et ayant fait sortir tout le monde , il se fit connaître à eux , en leur disant : Je suis votre frère Joseph , que vous avez vendu ; ne craignez rien ; c'est Dieu qui a permis cet événement , afin que je pusse venir à votre secours. Pharaon ayant appris que Joseph avait retrouvé ses frères , voulut que son père vint en Egypte avec toute sa famille , pour s'y établir dans le plus beau pays de son royaume.

HORTENSE. — Jamais histoire ne m'a tant fait pleurer que celle là ; mais je ne vous cacherai pas que je commençais à en vouloir à Joseph de ce qu'au lieu de se faire sur-le-champ connaître à ses frères , il cherchait à leur donner des inquiétudes , et à jouir , pour ainsi-dire , de leurs frayeurs.

ELIZA. — L'intention de Joseph était bien de se faire connaître de ses frères ; mais il voulait aussi leur prouver qu'il avait tous les moyens de leur nuire et de les perdre s'il l'eût voulu , sans avoir recours à l'accusation du crime qu'ils avaient commis en sa personne. Si , dès la première entrevue , il leur avait dit : *Je suis Joseph* , sans doute ils auraient été effrayés , dans le premier instant ; mais leur frayeur se serait dissipée bientôt , et le remords de leur crime ne leur aurait point fait dire : C'est Dieu qui nous punit pour avoir vendu notre frère. Le remords est toute la vengeance qu'il voulut tirer du mal qu'ils lui avaient fait. Emilie , achevez l'histoire de Joseph.

STÉPHANIE. — Comme Emilie doit être bien fatiguée , je vais dire en peu de mots , ce qu'il reste à savoir.

Quand les enfans de Jacob furent arrivés dans leur pays , ils dirent à leur père : Réjouissez-vous , Joseph n'est pas mort. C'est lui qui est le surintendant de Pharaon dans toute l'Égypte. Jacob eut bien de la peine à croire cette nouvelle ; mais quand il eut vu les présens de Joseph , il remercia Dieu , en pleurant de joie , et partit avec toute sa famille pour se rendre en Égypte. Quand il fut arrivé , Joseph l'embrassa avec de vifs transports de joie , et le présenta au roi qui lui demanda quel âge il avait. J'ai cent-trente ans , lui

répondit Jacob , et les jours de mon voyage sur la terre ont été courts et fâcheux. Pharaon lui donna un beau pays pour faire paître ses troupeaux , et où il vécut encore plusieurs années. Avant de mourir , il prédit à ses enfans , qui sont les chefs des douze tribus d'Israël , tout ce qui devait leur arriver , et il assura à Judas , son fils aîné , que le sceptre ou l'autorité souveraine viendrait dans sa maison , et n'en sortirait qu'au temps où le Messie serait sur le point d'arriver. Après sa mort , on transporta son corps au tombeau de ses pères , dans la terre de Chanaan. Joseph vécut un grand nombre d'années , et fit jurer en mourant , à ses enfans , que lorsqu'ils sortiraient de l'Égypte , ils emporteraient ses os , pour les mettre auprès de ceux de Jacob.

PAULINE. — Je me rappelle que madame Sophie nous dit dernièrement , que l'Histoire Sainte est remplie de figures , c'est-à-dire d'événemens qui sont la représentation de ce qui est arrivé depuis la venue de Jésus-Christ ; trouve-t-on de ces figures dans l'histoire de Joseph ?

STEPHANIE. — Elle en est remplie , ou plutôt ce n'en est qu'une seule , fort belle et fort claire , de la vie de Jésus-Christ notre Seigneur. Les frères de Joseph nous représentent le traître Judas qui vendit Jésus-Christ , dont Joseph est la figure. La prison de Joseph nous représente les souffrances du Messie pendant sa passion ; l'é-

chanson de Pharaon , auquel il avait prédit sa rentrée à la cour, est le bon larron , à qui Jésus-Christ annonce sa prochaine entrée dans le paradis, la délivrance de Joseph , c'est la résurrection de Jésus-Christ, qui sort du tombeau, trois jours après sa mort ; son exaltation à la cour du roi d'Egypte, et son autorité dans ce royaume , signifient le triomphe du fils de Dieu fait homme , et son empire sur toutes les créatures. Les enfans de Jacob , à qui leur frère se fait connaître , désignent le peuple juif, qui un jour reconnaîtra le Messie , qu'il a persécuté et crucifié ; et ce beau pays où s'établit Jacob , avec sa famille et ses troupeaux , nous figure le royaume des cieux , que Jésus nous a mérité par ses souffrances , et où il règne éternellement avec Dieu son père. Ressouvenez-vous bien , mesdemoiselles , de cette explication , qui vous apprend avec quelle attention et quel respect vous devez écouter l'histoire des événemens arrivés chez le peuple hébreu , avant l'avènement du Messie.



XVIII^e CONVERSATION.

MADAME SOPHIE, EUGÉNIE, CAROLINE ;
· JULIE, PAULINE.

JULIE. — Je ne sais que penser , madame , du silence de maman , et de l'abandon où elle me laisse. Est-ce qu'elle aurait à se plaindre de moi ? ou lui auriez-vous porté des plaintes sur ma conduite ? En vérité , je suis comme une folle , et rien au monde ne 'serait plus malheureux pour moi que de perdre l'amitié de maman , et de devenir pour elle un sujet d'indifférence.

Mad. SOPHIE. — Il faut que je vous le dise , Julie , votre maman n'est point contente de vous , et elle trouve que vous ne faites aucun progrès. Elle m'a écrit à votre sujet une lettre de reproches , qui tous sont bien fondés. Il est vrai que je suis un peu la cause de cette lettre ; car je n'eus aucun éloge à lui faire de vous la dernière fois qu'elle vint ici. Puisque vous êtes la première à me parler d'elle , et que vous voulez savoir pourquoi elle vous tient rigueur , je vais vous répondre en présence de ces demoiselles , qui vous connaissent aussi bien que moi , et dont les défauts , quoiqu'elles s'en corrigent , il est vrai , de jour en jour , doivent les empêcher de

s'enorgueillir en voyant les vôtres, et de vous mépriser.

PAULINE. — Dernièrement, madame, vous me dites tous les miens devant mes compagnes, qui ne m'ont pas méprisée pour cela, et m'ont même engagée à faire des amitiés à Louise. Aujourd'hui, si vous avez encore des reproches à me faire, je suis toute prête à les écouter, et à en profiter; parce que je sens que vous avez raison, et que c'est votre attachement pour nous qui vous porte à nous dire tous nos défauts.

JULIE. — Au moins, je n'ai pas celui d'être fière et dédaigneuse, ni de rien dire à qui que ce soit des choses qui fassent de la peine.

Mad. SOPHIE. — Il est vrai, ma chère; et c'est une justice à vous rendre, qu'aucune de vos compagnes ne se plaint de vos propos ni de vos procédés: mais qu'est-ce que cela prouve, si ce n'est que vous n'avez pas tous les défauts réunis? C'est bien assez que vous en ayez quelques-uns; et quand vous n'en auriez qu'un seul, ce serait encore trop; car une demoiselle bien née et bien élevée n'en doit avoir aucun.

CAROLINE. — Est-ce qu'il est possible, madame, de n'avoir aucun défaut? est-ce qu'une demoiselle doit être une sainte, comme celles dont nous lisons la vie tous les jours?

Mad. SOPHIE. — Oui, ma chère, une demoiselle ne doit avoir que de bonnes qualités,

et aucun défaut. C'est une chose qui paraît d'abord bien difficile, parce que nous sommes toutes plus portées au mal qu'au bien, et que nous nous imaginons que nos défauts nous resteront toujours, si nous ne les faisons disparaître tout d'un coup. C'est une erreur bien dangereuse, et qui serait cause que nous ne nous corrigerions jamais. Non, les plus légers défauts ne s'en vont pas même aussitôt qu'on le veut; et comme on ne les contracte que peu à peu, ce n'est aussi que peu à peu que l'on s'en corrige. Avec du courage et de la bonne volonté, on en vient à bout. Julie, par exemple, qui ne se lève et ne va jamais aux exercices qu'après les autres, si elle veut bien s'en donner la peine, et prendre là dessus une bonne résolution, verra sa paresse diminuer peu à peu, et finira un jour par être aussi diligente que ses compagnes.

JULIE. — Dès demain, madame, je me leverai, et je me rendrai aux exercices avant toutes les autres.

MAD. SOPHIE. — Ce n'est point ce que j'exige encore de vous, parce que vous demander trop, ce serait ne vous demander rien : ce sera bien assez si vous ne vous faites pas dire deux fois de vous lever, quand la cloche aura annoncé le réveil et le lever, et si vous n'arrivez pas à la prière après tout le monde. Ordinairement, quand on veut se corriger, on va toujours au-delà de ce

qu'on doit faire, ou de ce qu'on doit éviter; mais cet empressement n'est qu'une ferveur passagère, et qui s'éteint bientôt, parce que ce n'est qu'un mouvement auquel la réflexion n'a point de part. Il faut donc que vous vous mettiez bien avant dans l'esprit, que votre devoir consiste actuellement à n'être point paresseuse, et non à être un modèle de diligence. Pour cela, songez souvent à tous les inconvéniens qui résultent de la paresse.

JULIE. — Plus je tarde à me lever, et moins j'en ai le désir; il me semble que je suis retenue au lit par une chaîne que je ne saurais briser; et quand, après avoir raisonné avec moi-même, je prends la résolution de le quitter, j'y retombe presque aussitôt, en me disant à moi-même, encore un moment. Cependant, je fais un effort, et après quelques instans d'un sommeil agité et interrompu je me lève, triste, ennuyée, et je m'habille avec humeur.

Mad. SOPHIE. — Votre tête est-elle bien saine, et votre esprit bien tranquille?

JULIE. — J'ai la tête pesante et l'esprit tourmenté; j'ai honte de moi-même, et je ne saurais lever les yeux en voyant mes compagnes prêtes à partir, quand à peine j'ai commencé à mettre mes vêtemens. Je suis bien plus honteuse, quand j'entre après elles pour assister à la prière, car elles me regardent toutes, et ma-

dame Elisabeth prend un air si sévère, que je perds toute contenance, et que je rougis comme si j'avais commis une indécence.

Mad. SOPHIE. — C'en est une assurément d'être cause, par votre paresse, des distractions de vos compagnes. Voilà pour le commencement de la journée, il n'est pas difficile de juger qu'elle continuera et finira d'une manière non moins désagréable pour vous et pour les autres.

JULIE. — Je ne me sens de goût pour rien; je n'ai aucun courage, et je voudrais toujours dormir.

Mad. SOPHIE. — C'est la raison pour laquelle, non seulement vous ne travaillez pas, mais encore vous empêchez les autres de travailler ou d'étudier, en leur parlant sans cesse, ou en leur faisant de petites malices qui les obligent de vous répondre. Aussi, êtes-vous, Julie, la moins instruite de vos compagnes, et depuis deux ans, n'avez-vous fait aucun progrès ni dans l'écriture, ni dans le dessin, ni dans la broderie, ni dans la musique, ni dans la géographie, ni dans la grammaire, ni dans l'histoire. La danse est le seul art dans lequel vous ayez un peu avancé. Mais en cela, vous n'avez aucun avantage sur les autres; et même, danseriez-vous mieux qu'une danseuse de profession, la danse n'étant qu'un exercice du corps, vous n'auriez certainement aucun motif de vous en prévaloir pour faire excuser votre paresse.

EUGÉNIE. — Julie , pourtant , ne manque pas de dispositions , et je suis persuadée que si elle voulait se donner la peine d'apprendre , elle réussirait comme une autre.

Mad. SOPHIE. — Ce n'est pas l'esprit que je lui refuse , je sais qu'elle en a ; elle n'est que plus coupable de ne vouloir pas le cultiver ; c'est un talent que Dieu lui a donné pour le faire valoir , et qu'elle enfouit par la paresse. Pensez - vous , Julie , que la danse suffise pour faire une bonne éducation ? Quand vous serez une grande fille , et que vous vivrez au milieu du monde , n'aurez-vous autre chose à faire que de danser ? Dans les compagnies où vous vous trouverez , ma chère , on ne dansera pas toujours ; on fera la conversation , on vous adressera la parole ; or , si vous n'avez rien appris , que pourrez-vous dire ? Si vous n'avez pas étudié votre grammaire , comment pourrez-vous vous exprimer ? Vous ferez sans doute en parlant beaucoup de fautes qui feront rire les hommes et les femmes qui vous entendront , et qui ne pourront s'empêcher de dire entr'eux : voilà une demoiselle bien ignorante et bien mal élevée ! Quelle honte pour vous et pour vos parens !

PAULINE. — J'ai une cousine qui se trouve dans ce cas-là. Comme on parlait un jour , dans une compagnie , d'un roi grec , nommé Alexandre le-Grand , elle demanda à une dame qui

était près d'elle, s'il y avait eu un roi de France de ce nom, et à quelle race il appartenait. Un autre jour, voyant un livre bien relié, elle dit : *voilà une belle ouvrage* ; et une autre fois, elle parlait de Madrid, comme de la capitale du Portugal, et elle disait que si elle était bien riche, elle prendrait une chaise de poste, et s'en irait en Amérique.

MAD. SOPHIE. — Votre cousine, ma chère Pauline, n'a donc reçu aucune éducation ?

PAULINE. — Elle a eu pourtant bien des maîtres et des maîtresses ; mais elle n'a pas voulu profiter de leurs leçons, parce qu'elle était fort paresseuse, et qu'elle se levait toujours fort tard, ce qui lui causait de grands maux de tête, et lui ôtait l'attention nécessaire pour apprendre. En revanche, elle sait bien chanter et danse avec beaucoup de grâce ; mais elle a beau faire, avec sa voix, et avec ses jambes, elle ne se marie point, parce qu'aucun homme ne se soucie de la demander à son papa et à sa maman.

JULIE. — Oh ! que je serais honteuse d'être ignorante comme cette demoiselle ! A sa place, je ne voudrais aller nulle part.

MAD. SOPHIE. — Eh ! bien, ma chère, je vous prédis que vous ne vaudrez guère mieux, si vous ne faites aucun effort pour vaincre votre paresse, et que vous finirez par n'être dans le monde

qu'un objet de risée pour les femmes , et de mépris pour les hommes.

JULIE. — Comment faut il donc que je fasse , madame , pour n'être point paresseuse ?

Mad. SOPHIE. — Il faut , aussitôt que vous entendez le premier coup de la cloche , vous lever promptement , et sans réflexion ; car si vous raisonnez avec vous-même , la paresse est là qui répondra , *encore un instant* , et qui finira par vous attirer dans le piège. Il en sera de même de tous les autres exercices auxquels vous devez vous rendre au moment que le signal en est donné. C'est à cette exactitude que je connaîtrai si vous êtes bien dans la résolution de vous corriger.

EUGÉNIE. — Je lisais dernièrement , dans un livre de piété , qu'un solitaire était si attentif à se rendre à ses exercices , au premier son de la cloche , qu'il lui arriva un jour qu'il écrivait , de laisser une lettre a demi-formée , pour aller où son devoir l'appelait ; et qu'à son retour dans sa cellule , il trouva cette lettre achevée. Je pense que Julie voudrait bien être diligente , à condition qu'en revenant au travail , elle trouvât sa tâche toute faite.

Mad. SOPHIE. — Pourquoi , Eugénie , après avoir cité un trait édifiant et instructif , dites-vous une malice à Julie ? Ceci est encore un reste de votre vieux levain , c'est-à-dire , de votre pen-

chant à la méchanceté. Voilà , comme en voulant blâmer un défaut dans les autres , on tombe soi-même dans un défaut plus grand , qui est de manquer de charité. Au reste , vous ne devez pas croire , ma chère , que vous soyez une fille parfaite , pour vous être un peu corrigée de votre caractère malicieux qui vous rendait insupportable dans votre famille et à vos compagnes. Vous avez encore quelques défauts dont je me propose de vous parler bientôt.

EUGÉNIE. — Je prendrai toujours en bonne part ce qu'il vous plaira , madame , de me dire sur mes défauts, au sujet desquels je ne me fais point illusion.

Mad. SOPHIE. — J'aime en vous , ma chère , cette franchise et cette sincérité , qui vous portent à reconnaître les torts que vous avez. Ce sont des qualités précieuses avec lesquelles on perd beaucoup de défauts et l'on acquiert bien des vertus. Il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps ; si un malade cache son mal, ou n'en veut pas convenir , comment le médecin pourra-t-il travailler à sa guérison ? Si , au contraire , il dit franchement dans quelle partie du corps il est malade , il est aisé de lui administrer le remède qui doit lui rendre la santé. Puisque vous convenez que vous avez des défauts , je pense qu'il suffit de vous les indiquer une fois , pour n'être plus dans le cas de vous en parler.

EUGÈNE. — Je prévois , Madame , les reproches que vous m'allez faire , parce que je me les fais chaque jour , et même à chaque instant ; mais comme je pourrais encore me flatter , et en trop accorder à mon amour-propre , voudriez-vous me dire ce qui me manque , pour n'avoir plus que des éloges à recevoir.

MAD. SOPHIE. — Vous aimez beaucoup trop les friandises , Eugénie , car vous en mangez toujours , même pendant l'étude et le travail , et il paraît que vous y employez tout l'argent que votre maman vous donne pour vos menus plaisirs. Si vous n'étiez qu'un enfant , je vous pardonnerais ; mais en voyant une demoiselle de douze ans , ne respirer que pour les bonbons , ne dois-je pas penser que la gourmandise , ce défaut si méprisable , a fait chez elle des progrès , qui tôt ou tard seront funestes à sa santé ? En effet , ma chère , d'où viennent ces maux d'estomac , ces dégoûts , ces maux de tête , dont vous êtes continuellement tourmentée ? Pourquoi la nourriture ordinaire n'a-t-elle aucun attrait pour vous , et sortez-vous de table sans presque avoir touché aux mets que l'on vous a servis ? si ce n'est que votre estomac , rempli d'humeurs , a perdu tout appétit , et que votre goût affadi ne peut plus être excité que par ces funestes douceurs.

PAULINE. — Eugénie a souvent voulu me donner de ces friandises , dont ses poches sont tou-

jours pleines ; mais je les ai toujours refusées , depuis qu'en ayant mangé un jour en assez grande quantité , je me trouvai si malade , si malade , que le cœur me manquait , et que je fus sur le point de mourir.

EUGÉNIE. — Je voudrais bien ne plus manger de bonbons ; mais je m'y suis tellement habituée qu'ils sont , pour ainsi-dire , devenus un besoin pour moi.

Mad. SOPHIE. — Vous voyez donc bien clairement que rien n'est plus dangereux que de contracter une mauvaise habitude , parce que cette habitude se change en un besoin , auquel il est ensuite très-difficile de renoncer ? Ecoutez-moi , je vais vous donner un conseil qui vous corrigera , si vous le suivez. Quand votre maman vous aura donné de l'argent , vous m'en ferez la dépositaire , sans en retenir la moindre pièce de monnaie , et quand vous vous sentirez le besoin de manger des friandises , vous me prierez de vous en faire acheter , car je ne prétends pas vous en priver entièrement et tout d'un coup , de peur que vous ne fassiez une maladie.

EUGÉNIE. — Je n'oserai jamais , Madame , vous demander de l'argent pour un si mauvais usage , ni vous prier de me faire acheter des choses que vous savez être nuisibles à ma santé.

Mad. SOPHIE. — Si je vous en donne la permission , vous n'avez pas de raison pour crain-

dre de me demander. En attendant, je vous ferai donner, sur votre bourse, quelques douceurs de supplément à vos déjeunés et à vos goûtes. En voilà assez pour aujourd'hui, mesdemoiselles; un autre jour nous passerons en revue beaucoup d'autres défauts, dont nous n'avons pas encore parlé, et nous aurons de plus, en notre compagnie, Alexandrine et Rosalie.

~~~~~

## XIX<sup>e</sup>. CONVERSATION.

MAD. ELISABETH, ADELE, AMÉLIE, ÉMILIE,  
HORTENSE.

HORTENSE. — Nous avons fait, madame, Adèle et moi, un bien long voyage, depuis le jour de la dernière conversation sur la géographie!

MAD. ELISABETH. — Nous espérons, ma chère, que vous voudrez bien nous apprendre les particularités de ce voyage. Comme vous ne nous avez pas entretenues souvent, nous vous entendrons aujourd'hui avec plaisir.

HORTENSE. — C'est le tour de l'Europe que nous avons fait sur mer, excepté du côté où elle tient à l'Asie, et nous nous sommes arrêtées, ne pouvant aller plus loin. C'est par la mer Glaciale que nous avons commencé; de cette mer, nous

soinmes entrées dans la mer du Nord, où nous avons trouvé l'Islande, qui est une île où il y a une montagne très-élevée qui jette souvent des matières enflammées. Ensuite, nous avons côtoyé la Norwège et la Suède, qui est séparée de la Norwège par de hautes montagnes. En revenant sur nos pas, nous avons traversé le détroit du Sund, entre le Dannemarek et la Suède, et nous avons pénétré, par la mer Baltique, jusqu'au golfe de Finlande, à l'extrémité duquel est bâtie la ville de Saint-Pétersbourg. Nous avons fait le tour de ce golfe, et à notre retour, nous avons vu la ville de Riga, ville qui appartient à la Russie : Mémel qui appartient à la Prusse, Copenhague, la capitale du Dannemarek, et beaucoup d'autres villes dépendantes des souverains d'Allemagne. En allant du Nord à l'Ouest, nous avons aperçu les côtes de la Hollande, après lesquelles nous avons aperçu les côtes de France, qui sont séparées de celles de l'Angleterre par un détroit qu'on nomme la Manche, parce qu'il a la forme d'une manche qui est longue et étroite.

**MAD. ELISABETH.** — Il me semble que vous devriez savoir ce que c'est que l'Angleterre, l'ayant vue de si près ?

**HORTENSE.** — L'Angleterre, qui comprend aussi l'Écosse et l'Irlande, est une grande île ; car nous savons qu'elle est environnée, de tous côtés, des eaux de la mer. En sortant du détroit

de la Manche, nous nous sommes trouvées dans l'Océan, que nous avons quitté, après avoir considéré les côtes de France et d'Espagne, pour entrer dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar, qui est situé entre l'Afrique et l'Espagne.

MAD. ELISABETH. — Qu'avez-vous observé sur la Méditerranée ?

HORTENSE. — Nous avons observé les îles de Corse et de Sardaigne, et la Sicile, qui est une île très-grande, qui n'est séparée de l'Italie que par un détroit qu'on nomme le détroit de Messine; en continuant notre route, nous avons vu le golfe de Tarente, en Italie, et celui de Venise, entre l'Italie et les côtes de la Dalmatie; lequel prend aussi le nom de *Mer Adriatique*, à cause de sa longueur et de sa largeur. Après avoir dépassé le golfe de Venise, nous avons rencontré beaucoup d'îles, dont plusieurs sont petites, et qu'Adèle m'a dit être des îles grecques, parce qu'elles sont voisines des côtes de la Grèce, qu'on appelle aujourd'hui la *Morée*, province qui appartient au Grand-Seigneur. Plus nous avons avancé, et plus nous avons rencontré de ces petites îles, dont Adèle m'a dit que la réunion s'appelait *Archipel*. Comme en suivant toujours la droite, nous aurions quitté les côtes de l'Europe, et que nous nous serions trouvées entre l'Asie et l'Afrique, nous nous sommes dirigées sur la gauche, et nous sommes entrées dans le détroit

des Dardanelles, qui sépare l'Europe de l'Asie, et nous a conduites dans la mer Marmara, laquelle communique à la mer Noire, par un canal sur lequel est située la ville de Constantinople. Nous pensions que notre voyage se terminerait à la mer Noire; mais ayant aperçu le détroit de Zabache, nous avons eu la curiosité d'aller jusqu'au bout, où nous avons trouvé la mer d'Azof, qui est entre l'Europe et l'Asie.

Mad. ELISABETH.—Voilà ce qu'on appelle un voyage de long cours, et que l'on a bientôt fait sur la carte. Mais ce qui n'était pas très-aisé pour vous, ma chère Hortense, c'est le récit que vous venez de nous en faire. Je vous félicite, Adèle, d'avoir un élève qui profite si bien de vos leçons.

HORTENSE.—Je ne dois pas vous cacher, madame, que nous avons mis toute une journée à faire notre voyage, et que le désir que j'avais de vous prouver mon zèle, m'a prodigieusement tourmentée, car, au lieu de faire une fois le tour de l'Europe, nous l'avons recommencé au moins dix fois.

Mad. ELISABETH.—N'avez-vous pas été tentée, en revenant, de débarquer en France?

HORTENSE.—Si notre voyage eût été réel, nous aurions été, je crois, fort embarrassées pour trouver un endroit où mettre pied à terre, dans l'ignorance où nous sommes de la carte de France.

Mad. ELISABETH.—Il est pourtant bien plus

essentiel de connaître la géographie de son pays que celle de beaucoup d'endroits où on n'ira jamais. Eh! quelle description est plus intéressante que celle de la France, le pays de l'Europe le mieux situé, le plus peuplé et le plus beau? Amélie, dites-nous ce que vous savez de la France, et commencez par sa situation?

AMÉLIE.— La France, qui s'appelait autrefois *les Gaules*, est située sous la zone tempérée, qui est entre l'équateur et le pôle Arctique, bornée au Nord par les Pays-Bas, à l'Ouest, par l'Océan; au Sud, par les Pyrénées; à l'Est, par le Rhin, la Suisse et la Savoie.

ÉMILIE. — Voilà un bien grand pays; il doit y avoir dans ce royaume bien des montagnes et bien des rivières.

AMÉLIE. — Aussi mon papa, qui a parcouru toute la France, m'a-t-il dit qu'il avait traversé beaucoup de montagnes, de fleuves et de rivières, dont il sait les noms, comme s'il les avait appris par cœur. J'ai retenu quelques-uns de ces noms, et je vais vous les réciter, ainsi que les détails dont je me souviens. Les principales montagnes de la France sont : les *Vosges* qui séparent l'Alsace de la Lorraine et de la Champagne;  
Le *Mont Jura*, qui la sépare de la Suisse;  
Le *Puits-de-Dôme*, en Auvergne;  
Les *Cévennes*, dans le Languedoc;  
Le *Mont-Pila*, près de Lyon;

Les montagnes du Dauphiné, qui sont une partie de la chaîne des Alpes.

Les fleuves de la France sont : la Seine, qui prend sa source à six lieues de Dijon, traverse la Bourgogne et se jette dans l'Océan, au Hâvre-de-Grâce ; après avoir reçu plusieurs rivières, dont les principales sont : l'Yonne, la Marne qui s'y jette auprès de Charenton, et l'Oise, qu'elle reçoit à quelques lieues au-dessous de Paris.

La *Loire*, qui prend sa source dans les montagnes du Forez, passe à Orléans, à Nantes, se jette dans l'Océan, auprès de cette dernière ville.

Le *Rhône*, qui prend sa source en Suisse, passe à Lyon où il reçoit la Saône, sépare le Vélay du Dauphiné, la Provence du Languedoc, et se jette, à Arles, dans la Méditerranée.

La *Garonne*, qui prend sa source dans les Pyrénées, reçoit la Dordogne, etc., et se jette dans l'Océan près de Bordeaux, après avoir changé son nom en celui de *Gironde*.

MAD. ELISABETH. — J'ai bien de la peine à croire, Amélie, que quelques conversations passagères de votre papa aient suffi pour vous rendre si savante, quelque heureuse que soit votre mémoire.

AMÉLIE. — Il est vrai, madame, que ces entretiens ne m'ont pas fourni tout ce que je viens de dire; mais ils m'ont inspiré le désir d'en savoir

davantage. Je me suis donc mise à lire la nouvelle géographie de la France, pour être en état de soutenir nos conversations.

MAD. ELISABETH. — J'applaudis à votre zèle, ma chère, et j'espère en conséquence que vous direz aujourd'hui une bonne partie de ce que vous savez de notre patrie.

HORTENSE. — Pourquoi, madame, appelez-vous *la France* notre patrie ?

MAD. ELISABETH. — Le mot *patrie* vient d'un mot latin, qui signifie *mère nourrice*. C'est le nom qu'on donne au pays où nous sommes nés, où nous sommes nourris et élevés. N'est-ce pas en France que nous sommes venues au monde, et que nous avons été nourries ? La France est donc notre mère, notre nourrice, notre patrie.

HORTENSE. — Ainsi, nous devons l'aimer et la chérir.

MAD. ELISABETH. — Sans doute, et avec d'autant plus de raison que la France est le plus beau et le meilleur pays de l'Europe. On y trouve toutes les choses dont on a besoin pour se vêtir et se nourrir ; elle peut se passer, à la rigueur, de tous les autres pays, et aucun ne saurait se passer d'elle. Amélie, faites-nous l'énumération des avantages de la France et des richesses qu'elle produit.

AMÉLIE. — La France est comme une vaste et fertile campagne, où nous trouvons à satisfaire

tous nos besoins. Plusieurs de ses provinces fournissent du blé et d'autres grains en telle abondance, que ses habitans peuvent nourrir les peuples voisins qui en manquent, de ce qui excède leur consommation. Nulle part, la vigne ne produit d'aussi bon vin, et en aussi grande quantité. La bière, le cidre et l'eau-de-vie forment aussi une branche très-étendue de son commerce : de nombreux troupeaux alimentent ses manufactures de leurs laines ; avec son chanvre et son lin, on fabrique toutes sortes de toiles ; et les vers à soie qu'on élève dans la Provence et le Languedoc, nous donnent de la soie pour faire de belles étoffes. De ses mines, on tire du fer pour forger tous les instrumens qui servent à nos besoins, du cuivre, du vif-argent, du plomb et autres métaux que l'on emploie avec succès dans les arts de première nécessité et de luxe.

**HORTENSE.** — Vous avez oublié, Amélie, de parler des fruits, qui valent pourtant la peine de s'en occuper.

**AMÉLIE.** — Vous avez raison d'en parler, car leur infinie variété fait que la France ressemble au Paradis Terrestre, où Adam et Eve trouvaient toutes sortes d'excellens fruits, et que nos desserts offrent souvent un spectacle dont on ne saurait jouir dans aucun autre pays de l'Europe.

**EMILIE.** — Une chose m'embarrasse dans ce moment, c'est le moyen de se procurer les pro-



ductions des différentes contrées de la France. Comment se fait-il que nous recevions à Paris les oranges de la Provence, les vins de Bordeaux et ceux de la Bourgogne, en aussi grande quantité ?

AMÉLIE. — Tout ce que la France produit peut aisément circuler d'une province dans une autre, par le moyen de belles routes ouvertes sur toute l'étendue de son territoire, et des canaux qui communiquent d'une mer ou d'une rivière à une autre mer ou à une autre rivière.

ADELE. — Je connais bien un de ces canaux, parce que nous avons une terre dans son voisinage, c'est le canal de Briare, qui joint la Loire à la Seine.

AMÉLIE. — Il en est un autre qui joint la Saône à la Loire; mais le plus beau et le plus utile de tous, c'est le canal de Languedoc, qui traverse cette province, et joint l'Océan à la Méditerranée. Ainsi les routes, les rivières et les canaux, dont le nombre sera encore augmenté, sont les moyens par lesquels toutes les richesses de la France passent du Midi au Nord, et de l'Orient à l'Occident, pour satisfaire à tous les besoins de ses habitans.

Mad. ELISABETH. — Voilà bien les vrais moyens de circulation pour les productions intérieures de la France. Diriez-vous aussi bien, Amélie,

comment elle peut recevoir les marchandises des autres pays ?

AMÉLIE. — Par son heureuse situation entre l'Océan et la Méditerranée , la France peut se procurer tout ce que les autres parties du monde produisent d'utile et de précieux ; et ses ports de mer , qui sont nombreux et fort commodes , peuvent entretenir avec tous les peuples le commerce le plus avantageux et le plus brillant de l'univers.

ADELE. — Il me semble que tous les ports de France ne doivent pas être propres au commerce.

AMÉLIE. — J'allais prévenir cette observation en disant qu'il y a des ports destinés à recevoir des vaisseaux de guerre , et d'autres destinés aux vaisseaux marchands. Sur la Méditerranée , la France possède un beau port pour la marine militaire , c'est celui de Toulon ; et un grand port marchand , celui de Marseille. Sur l'Océan , Brest , Rochefort et Cherbourg , sont des ports militaires ; Bordeaux , Lorient et Saint-Malo , sont des ports uniquement consacrés au commerce , qui y est très-animé , quand la France est en paix avec l'Angleterre.

MAD. ELISABETH. — Tous ces détails sont très-instructifs , mesdemoiselles ; je vous invite à les retenir. Reposez-vous , Amélie , et vous , Adèle , il faut vous préparer pour la conversation pro-

chaîne. Ce sera vous qui nous entretiendrez du gouvernement de la France, et de la division de son territoire.



## XX. CONVERSATION.

MADAME SOPHIE, STÉPHANIE, FÉLICIE,  
ALEXANDRINE, EMILIE, AGLAË,  
PAULINE.

AGLAË. — Vous avez, madame, une estampe qui représente une montagne qui jette du feu, et un grand nombre d'hommes et de femmes qui s'enfuient de leurs maisons, avec leurs enfans et ce qu'ils ont pu emporter de leurs effets; ne serais-je pas trop curieuse, si je vous demandais quel est le sujet de cette estampe?

Mad. SOPHIE. — C'est de quoi, ma chère, je me disposais à vous entretenir aujourd'hui, et qui vient parfaitement à la suite des tremblemens de terre dont nous parlâmes dernièrement. On appelle cette montagne un *volcan*. C'est le Mont-Vésuve, situé en Italie, à peu de distance de la ville de Naples.

AGLAË. — Je ne comprends pas comment une montagne peut jeter du feu.

MAD. SOPHIE. — Si vous vous rappelez ce que nous avons dit des tremblemens de terre, il ne vous sera pas difficile de comprendre comment une montagne peut jeter du feu. FÉLICIE pouvez-vous nous donner cette explication ?

FÉLICIE. — Quand l'air souterrain a été raréfié et dilaté par la chaleur des matières qui se sont enflammées dans le sein de la terre, il cherche à s'échapper, ainsi que le feu qui s'était allumé par la fermentation de ces matières. Si la terre qui les couvre n'offre pas une trop grande résistance à leurs efforts, ils la soulèvent, et poussent avec impétuosité devant eux, tous les obstacles qui se présentent à leur sortie. Il se forme alors, au sommet de la montagne qui les recélait, une ouverture plus ou moins large, d'où s'élèvent avec une violence inouïe des tourbillons de flamme et de fumée, des pierres calcinées et des torrens de métaux fondus qui s'écoulent sur les flancs de la montagne, consomment tout ce qu'ils rencontrent, et forment quelquefois dans les champs une croûte de plusieurs pieds d'épaisseur.

MAD. SOPHIE. — Vous avez assurément bien distingué, dans mon estampe, le trou par où sortent les flammes et les ruisseaux de feu qui descendent le long de la montagne ? Ce trou ou cette ouverture du volcan, qui a la forme d'un entonnoir, se nomme *cratère*, et l'on appelle *la-*

des les métaux fondus qui en découlent. Quand ils se sont refroidis, comme ces laves sont fort dures, on s'en sert pour construire des murailles et paver les chemins.

PAULINE. — Les villes et les villages qui sont situés dans le voisinage d'un volcan doivent bien souffrir quand il fait son explosion. Pour moi, j'aurais grand peur si j'habitais une ville qui aurait un si méchant voisin.

Mad. SOPHIE. — Quand l'explosion est forte, le volcan pousse des matières enflammées et des cendres, à de grandes distances; alors les villes des environs courent le danger d'être ensevelies sous ce déluge de feu. C'est le malheur qui arriva, il y a près de deux mille ans, à deux villes que l'on découvrit, il y a quelques années, en creusant la terre, *Herculanum et Pompeïa*.

FÉLICIE. — Je pense que nous n'avons pas le même malheur à craindre en France; car il n'y a pas de Mont-Vésuve.

Mad. SOPHIE. — Il est vrai qu'aujourd'hui, il n'y a point en France de volcans, mais il y en a eu qui sont éteints depuis long-temps; et nos physiciens prétendent que plusieurs montagnes de l'Auvergne ont vomî du feu. Ils s'en sont convaincus en observant leurs sommets, et par l'inspection des routes que la lave s'est tracées. Rien ne peut donc nous rassurer contre les volcans, et puisqu'un grand nombre de nos mon-

tagnes l'ont été, qui peut nous dire que les autres ne le seront jamais.

ALEXANDRINE. — En vérité, je suis saisie de peur, quand je pense aux tremblemens de terre et aux volcans; et ce que vous venez de dire, madame, ne fait pas sur moi une impression moins vive que le tonnerre.

STÉPHANIE. — C'est beaucoup dire, Alexandrine, car je ne connais personne qui soit plus timide que vous, et qui éprouve une plus vive impression du tonnerre. Dernièrement encore, vous ne saviez où vous cacher, parce que vous aviez entendu tonner dans le lointain.

ALEXANDRINE. — Peut-être ne serais-je pas si craintive, si je savais ce qui fait tonner.

Mad. SOPHIE. — A quoi servent donc les paratonnerres qui sont placés sur cette maison, si vous craignez toujours d'être frappée de la foudre? Stéphanie, calmez un peu les craintes d'Alexandrine, en nous disant quelle est la cause du tonnerre, et l'usage du paratonnerre.

STÉPHANIE. — Ce n'est pas le bruit qui est à craindre quand il tonne, c'est le feu subtil et rapide qui le précède: or, ce feu n'est autre chose qu'une matière qui s'enflamme dans un nuage à l'approche d'un autre nuage, et qu'on nomme *matière électrique*. Cette matière prend toujours sa direction vers le côté où elle trouve le moins de résistance, et où elle est attirée par

une autre matière électrique. Comme le fer est un métal très-capable de l'attirer, un célèbre physicien, nommé *Franklin*, imagina, il y a quelques années, qu'un excellent moyen d'empêcher la foudre de tomber sur nos maisons, et de les brûler, serait d'y placer de longues barres de fer terminées en pointes, qui conduiraient la matière du tonnerre dans des endroits où elle ne pourrait faire aucun mal; c'est pourquoi on appelle cette barre de fer *un conducteur*.

Mad. SOPHIE. — Afin que ces demoiselles comprennent bien cette explication, il me paraît nécessaire de leur donner une idée de l'électricité, qui est une de ces choses naturelles qui passeront toujours pour miraculeuses dans l'esprit des ignorans.

Imaginez-vous, mesdemoiselles, qu'il y a sur cette table un grand vase de verre qu'on appelle un *tube*; frottez ce vase avec la main, si elle est bien sèche; approchez ensuite ce tube de quelques feuilles d'or, vous verrez ces feuilles voler et s'y attacher. Si vous frottez le tube un peu davantage, les feuilles d'or s'en approcheront avec vivacité, le toucheront, seront repoussées avec violence, et se soutiendront en l'air toutes seules. Si vous frottez le tube avec la main dans un lieu obscur, vous apercevrez des étincelles entre votre main et le tube; la même chose arrivera si

vous en approchez une barre de fer ou une corde mouillée.

Si on fait tourner ce tube avec une roue, et que l'on pose légèrement les doigts dessus, on verra sortir de dessous les doigts des étincelles qui feront le même bruit que quand on brûle des cheveux, et qui auront de l'odeur.

Si on suspend un morceau de fer avec des cordons de soie, à une certaine distance du tube, il sortira de l'un des bouts de la barre, deux lumières continuelles, et de l'autre bout des aigrettes de feu; si vous en approchez le doigt à un pouce de distance, l'aigrette de feu vient le trouver, et le pique avec force. Si on jette des gouttes d'eau tout le long de cette barre, et qu'ensuite on passe la main tout auprès, chaque goutte d'eau produira une aigrette.

Tout cela est déjà bien surprenant; cependant ce n'est rien, au prix de ce qui suit.

Montez sur un gâteau de résine, et empoignez un bout de cette barre, alors votre corps aura les mêmes qualités que la barre de fer; on tirera des étincelles de toutes les parties de votre corps, en le touchant avec le doigt, ce qui vous piquera bien fort, ainsi que ceux qui vous toucheront: si de l'autre main qui ne tient point la barre, vous approchez d'une cuiller pleine d'esprit-de-vin, vous y mettez le feu avec le doigt; ou si vous présentez la cuiller à une autre per-



sonne, pourvu que vous la teniez, le doigt de cette personne y mettra le feu; si trente personnes montées sur des gâteaux de résine, se tiennent par la main, une d'elles tenant la main de celui qui empoigne la barre de fer, tous les corps de ces trente personnes jetteront du feu, quand on les touchera.

ALEXANDRINE. — En vérité, madame, tout cela est bien surprenant. Avez-vous éprouvé tout ce que vous nous racontez?

MAD. SOPHIE. — J'ai vu et senti tout cela, et bien d'autres choses qui me restent à vous dire. Si on place un homme de manière que ses talons soient proche, du tube, et que plusieurs personnes mettent la main au-dessus de sa tête, ses cheveux se hérissent; il sortira de sa tête des aigrettes de feu et cela sera comme une couronne de rayons.

FÉLICIE. — Ce ne serait pas moi qui préterais ma tête pour faire cette épreuve; je n'aimerais pas à porter une couronne de feu.

MAD. SOPHIE. — Cela ne fait pas de mal; mais il y a autre chose qui en fait beaucoup, et que j'ai eu le courage d'éprouver. J'ai reçu l'étincelle foudroyante.

AGLAE. — Qu'est-ce que cela veut dire, madame? Est-ce comme le tonnerre?

MAD. SOPHIE. — Ce qu'on appelle l'étincelle foudroyante a beaucoup de rappott avec le ton-

nerre, puisqu'elle serait capable de nous ôter la vie. Ce n'est pas absolument celle-là que j'ai éprouvée, mais quelque chose qui y avait du rapport.

C'était à la campagne, pendant les vacances, chez madame de V\*\*\*; comme on cherchait à se divertir, on fit monter toute la compagnie, et on nous fit tous prendre par la main, comme si nous avions voulu faire une danse ronde. Le hasard me plaça auprès d'une grosse dame qui riait de tout son cœur de cette cérémonie, et ne savait à quoi cela devait aboutir. Quand nous fûmes tous rangés, une dame qui menait la bande; toucha la boule de verre du bout du doigt; au même instant, nous ressentîmes tous comme deux bons coups de bâton que l'on nous aurait donnés sur les coudes. La grosse dame, qui était à côté de moi, se retourna brusquement, et ayant aperçu la maîtresse de la maison qui n'était pas fort éloignée, elle lui dit: En vérité, madame, cela est bien indécent de me faire monter pour recevoir des coups. On eut beau lui jurer que personne ne l'avait touchée, elle n'en voulut rien croire; et, s'étant mis le dos contre la muraille, les deux coudes bien appuyés, elle demanda à recommencer. Elle reçut les mêmes coups, aux mêmes endroits; et comme elle était bien assurée que personne ne l'avait pu toucher, elle se persuada fortement qu'il y avait là de la sorcellerie, et quoi qu'on

pût lui dire, il ne fut pas possible de lui ôter cette idée de l'esprit.

ALEXANDRINE. — En vérité, j'aurais en la même pensée, si j'avais été à la place de cette dame.

Mad. SOPHIE. — J'ai de la peine à croire, ma chère, que vous vous fussiez obstinée à attribuer à une cause surnaturelle, un effet produit par la nature, et qui n'a pas d'autre principe qu'un fluide répandu dans certains corps, que l'on nomme *fluide électrique*. Je vais maintenant vous dire un petit mot de l'étincelle foudroyante.

Un savant s'amusaît un jour à faire des expériences sur l'électricité. Il s'avisa de suspendre, à la place de la barre de fer, un canon de fusil, au bout duquel il fit tenir un fil de laiton, qu'il fit ensuite plonger dans un vase de verre de Bohême, rempli d'eau. Il soutenait ce vase d'une main, et de l'autre il essaya de tirer une étincelle du canon. Le coup qu'il reçut fut si violent, qu'il manqua de tomber à la renverse, et crut être frappé du tonnerre. Un autre savant, qui répéta la même épreuve, protesta qu'il ne voudrait pas la recommencer, quand on lui donnerait toute la France en propriété. M. Lecat ne fut point effrayé, il se mit en état de recevoir l'étincelle foudroyante, et prit la ferme résolution de ne pas remuer, quelque douleur qu'il ressentît. Il ne lui fut pas possible de résister à la se-

cousse qu'elle lui donna , ni de retenir un cri , et il fit un saut qui dérangerait toutes les machines. La douleur se fit sentir dans les deux bras , à la poitrine , et des personnes plus fortes que lui , ont été secouées jusqu'à la plante des pieds. On a observé que cette étincelle est plus courte , plus écrasée , et d'un rouge plus foncé que les autres.

FÉLICIE. — Peut on voir , madame , le fluide qui est la cause des phénomènes de l'électricité ?

Mad. SOPHIE. — Non , ma chère , on ne peut pas plus le voir que l'air que nous respirons , quoiqu'il soit répandu dans toute la nature , et notamment dans le corps humain , dont plusieurs physiciens de nos jours soutiennent qu'il est un principe vital distingué de notre âme.

STÉPHANIE. — J'ai ouï dire que le fluide , ou principe vital du corps humain , ainsi que celui de plusieurs autres animaux , venait d'être nommé *Galvanisme*.

Mad. SOPHIE. — Oui , ma chère , du nom d'un célèbre physicien d'Italie , nommé *Galvani* , qui le premier s'est servi de l'électricité pour mettre en jeu ce fluide , répandu dans le corps de différens animaux. Mais ce n'est pas notre affaire d'entrer dans cette matière , qui est surtout du ressort des physiciens et des médecins de la plus haute volée. Arrêtons-nous là aujourd'hui ; un autre jour , je vous parlerai de

l'air, de ses phénomènes et des expériences que l'on a faites sur ce fluide.



## XXI. CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, JOSÉPHINE, HORTENSE,  
ALEXANDRINE, ÉMILIE, PAULINE.

MAD. ELISABETH. — C'est avec un vif plaisir, ma chère Joséphine, que vos compagnes vous revoient au milieu d'elles.

JOSÉPHINE. — Je puis vous assurer aussi que cette semaine, que j'ai passée loin de vous, madame, et de ces demoiselles, m'a duré autant qu'un mois entier, tant je suis peu habituée à vivre dans le monde, même avec maman, que je chéris de toute mon âme. Je vous l'avouerai, je trouve que l'air de cette maison n'est point celui que l'on respire ailleurs, et que la vie qu'on mène dans sa famille ne ressemble en aucune manière à celle que nous menons ici, où tout ce que nous voyons et entendons nous porte à la vertu, et embellit notre esprit de mille connaissances utiles et variées.

HORTENSE. — Je pense tout comme mademoiselle Joséphine, et c'est pour moi une véritable peine; quand la bonne vient me chercher pour me conduire chez maman, les larmes m'en viennent aux yeux de chagrin, et je voudrais rester, si

cela dépendait de moi ; ce n'est pas que je n'aime beaucoup à voir maman , mais comme elle me mène chez les dames de sa connaissance , je suis d'un embarras et d'un malaise qui me rendent toute gauche et toute ennuyée. Que j'aime bien mieux la société de mes compagnes et la vôtre , madame , ainsi que les histoires que vous m'apprenez de temps en temps.

MAD. ELISABETH. — Ces sentimens vous font honneur , ma chère , et l'empressement que vous avez à vous instruire m'est un sûr garant de vos succès et de la bonne conduite que vous tiendrez un jour dans le monde. Puisque vous parlez d'histoire , vous me faites ressouvenir de celle d'Alexandre-le-Grand , qui renversa l'empire des Perses , et fonda celui des Grecs , sur les ruiucs de ce dernier empire. Joséphine , racontez-nous ce grand événement , et dites-nous auparavant quelque chose de la jeunesse d'Alexandre.

JOSÉPHINE. — Alexandre-le-Grand , qui vainquit Darius et étendit ses conquêtes jusque dans les Indes , était fils de Philippe , roi de Macédoine , et d'Olympias. Son père lui donna pour précepteur le plus grand philosophe de la Grèce , Aristote , qui lui enseigna toutes les sciences , qui dans ce temps-là entraient dans l'éducation des princes , et prit le plus grand soin de lui inspirer des sentimens dignes de sa naissance et du trône

qui lui était destiné. Sa jeunesse et la suite de sa vie, jusqu'à l'époque où ses victoires l'enivrèrent d'orgueil, montrèrent combien il avait profité des leçons de cet excellent instituteur. Je ne citerai que quelques-uns des traits les plus intéressans de son histoire ; car elle serait trop longue à rapporter : d'ailleurs ma mémoire n'est point assez bonne pour conserver le souvenir de tout ce que j'ai lu. Quand je lis une histoire, ce n'est point aux détails que je m'attache, je ne cherche qu'à retenir les faits les plus frappans, et qui font naître le plus de réflexions.

MAD. ELISABETH. — Votre méthode est fort bonne, Joséphine ; c'est le vrai moyen de profiter des lectures que l'on fait, et d'être en état d'en rendre compte dans l'occasion. Continuez ce que vous avez à nous dire d'Alexandre.

JOSÉPHINE. — Alexandre n'était encore qu'un adolescent qu'il s'attirait déjà l'admiration et le respect de tous les jeunes gens de son âge, des grands seigneurs de la cour de son père, et même des étrangers. Mon père, disait-il à ses amis, un jour qu'il avait appris la nouvelle d'une victoire que Philippe avait remportée, mon père ne nous laissera rien à faire. Des ambassadeurs du roi de Perse étant venus à la cour de Philippe, il se mit à leur faire une infinité de questions, qui toutes décélaient un jugement et une raison bien au-dessus de son âge ; car au lieu de les interro-

ger sur des bagatelles, comme sans doute ils s'y attendaient, il leur demandait quel était le chemin qu'ils avaient pris pour venir de Perse en Macédoine; de quelle manière leur souverain gouvernait ses états; quelles étaient les forces de son empire, et si ses troupes avaient de bons généraux pour les commander. Mais ce qui mit le comble à la haute idée qu'on avait de ses grandes qualités, et principalement de son courage, ce fut d'avoir dompté un superbe cheval, nommé Bucéphale, dont on avait fait présent au roi son père. Voyant que personne ne pouvait monter ce cheval, de quelque manière que l'on s'y prît, et que pour cette raison Philippe allait s'en défaire; il résolut, en présence de toute la cour, de faire ce que personne n'avait pu faire avant lui. Comme il avait remarqué que ce cheval était effrayé de son ombre, il lui tourna la tête du côté du soleil, et s'élança aussitôt dessus avec une extrême légèreté. Le cheval, au lieu de se cabrer, prit aussitôt sa course, et parcourut avec son cavalier un espace considérable. Depuis ce moment, Bucéphale se laissa monter tous les jours par Alexandre, qui ne se servit jamais d'un autre cheval pendant la guerre contre les Perses.

Philippe étant mort assassiné, son fils lui succéda. Ce jeune monarque se voyant maître d'une belle armée, et en état de disposer de toutes les



forces des Grecs , résolut de déclarer la guerre au roi de Perse , contre les prédécesseurs duquel les Grecs conservaient de vieux ressentimens. L'ambition de rendre son nom célèbre eut aussi beaucoup de part dans cette expédition , que l'on pourrait juger téméraire , si l'on ne savait que les Macédoniens et les Grecs étaient les meilleurs soldats de l'univers , et que les rois de Perse n'avaient que des troupes efféminées et sans discipline.

ALEXANDRINE. — L'armée d'Alexandre n'était donc pas aussi nombreuse que celle des Perses ?

JOSEPHINE. — Alexandre n'avait que trente mille hommes , et le roi de Perse en avait plus de cinq cent mille ; mais que peut le grand nombre contre le plus petit , quand le courage se trouve dans celui-ci , et surtout quand c'est Dieu qui le protège.

ÉMILIE. — Est-ce que Dieu protégeait Alexandre contre Darius ?

ELISABETH. — Oui , ma chère ; car Alexandre avait été annoncé par les prophètes , comme devant renverser l'empire des Perses , et fonder la troisième grande monarchie dont il est parlé dans la prophétie de Daniel. Aussi , les historiens racontent-ils qu'Alexandre , s'approchant de Jérusalem , le grand-prêtre Jaddus vint à sa rencontre , à la tête des prêtres et des lévites du

temple, et lui montra une prophétie qui le concernait. Jaddus avait été bien inspiré; car Alexandre, qui venait dans l'intention de se venger des Juifs, fut si satisfait de l'action de ce grand-prêtre et de l'oracle divin qui lui annonçait ses victoires, qu'il voulut offrir lui-même un sacrifice au vrai Dieu, et assura les Juifs de sa protection. Joséphine, continuez.

JOSEPHINE. — Il est bien visible que c'était Dieu lui-même qui conduisait l'armée d'Alexandre, car tous les obstacles disparaissaient devant elle; et quoiqu'elle ne fût rien en comparaison du nombre prodigieux des soldats de Darius, elle remporta sur eux trois éclatantes victoires, par l'une desquelles Alexandre vit tomber en son pouvoir la mère, la femme, et les filles de Darius. Dans la dernière bataille, qui fut celle d'Arbelle, Darius prit la fuite, pendant laquelle il eut une soif si ardente, qu'il fut obligé de boire de l'eau croupie, et qu'après l'avoir bue, il avoua qu'il n'avait jamais bu avec tant de plaisir. Mais il cherchait en vain à conserver sa vie, un de ses satrapes, ou gouverneurs, dont je tairai l'infâme nom, n'ayant aucune pitié de la malheureuse situation de son souverain, le tua dans un endroit où il était descendu pour se reposer. Telle fut la fin de l'empire des Perses, qui avait subsisté un peu plus de deux cents ans.

EMILIE. — Je suis bien empressée de savoir

quelle fut la conduite que tint Alexandre envers la famille de Darius.

JOSEPHINE. — La conduite de ce conquérant envers ses prisonnières fut pleine de grandeur, de respect et de toutes sortes d'égards ; et les princesses, traitées avec toute la distinction due à leur rang , ne savaient si e'elles étaient prisonnières d'Alexandre, ou si Alexandre était leur esclave.

ÉMILIE. — Cette conduite d'Alexandre me pénètre d'admiration pour lui, et je commence à être moins affligée de la défaite et des malheurs de Darius , quand je pense aux procédés nobles et généreux de son vainqueur.

Mad. ELISABETH. — Si nous ne lisions que des traits semblables dans la vie d'Alexandre-le-Grand , nous devrions le regarder comme le plus grand des hommes. Malheureusement ses victoires lui enflèrent le cœur, et ce prince, dont les commencemens avaient été si beaux , ne fut plus , après la prise de Babylone et la conquête de l'Asie , qu'un triste exemple de la faiblesse humaine et des dangers de la prospérité.

ALEXANDRINE. — Quels sont donc les reproches qu'on lui fait , madame ?

Mad. ELISABETH. — On lui reproche d'avoir voulu se faire passer pour fils de Jupiter ; d'avoir tué de sa main, dans un repas où il s'était enivré, Clytus , un de ses vieux capitaines , ami de son

père, et qui lui avait sauvé la vie ; d'avoir, à la suite d'une débauche de table, fait mettre le feu à la ville de Persépolis, une des plus belles villes de l'Asie ; d'avoir adopté les mœurs efféminées des Perses ; de s'être livré aux plus vils flatteurs, et d'avoir donné à ses troupes l'exemple de la plus crapuleuse dissolution, à son retour des Indes, dans la ville de Babylone ; dissolution qui lui coûta la vie à l'âge de trente-trois ans.

ALEXANDRINE. — Quel dommage qu'un si grand roi soit devenu si vicieux, et soit mort si jeune !

JOSÉPHINE. — Peut-être que s'il eût vécu plus long-temps, il eût été fort méchant prince, et qu'il eût fait oublier toutes les grandes qualités de sa jeunesse, et n'eût laissé que le souvenir de ses dévastations et de ses cruautés ; car son dessein, disent les historiens de sa vie, était de subjuguier l'Europe, après avoir conquis l'Asie.

PAULINE. — Je voudrais bien savoir comment il s'y serait pris pour conquérir l'Europe : est-ce qu'il n'y aurait eu personne pour la défendre ?

JOSÉPHINE. — Cette question, ma bonne amie, est de pure curiosité. Occupons-nous de connaître ce qui est arrivé, sans chercher à deviner ce qui serait arrivé dans telle ou telle supposition. Instruisons-nous des faits, et laissons des conjectures qui n'ont aucune utilité. Cependant je vous dirai ce que je pense du succès de ce des-

sein que l'on attribue à Alexandre , de porter la guerre en Europe. Comme il était maître de toute la Grèce , il est probable qu'il aurait commencé par attaquer l'Italie; mais il y aurait trouvé d'autres hommes que les soldats de Darius , je veux dire les Romains , qui ne le cédaient à aucun peuple , ni pour la valeur , ni pour les connaissances militaires.

PAULINE. — J'ai souvent entendu parler des Romains , par des amis de mon papa , et d'autres personnes qui viennent le voir de temps en temps. Je serais bien contente , si je savais quel peuple c'était.

Mad. ELISABETH. — Quand Joséphine aura achevé l'Histoire d'Alexandre et de son empire , elle voudra bien commencer l'Histoire romaine , qui est celle de la quatrième et dernière des quatre grandes monarchies , laquelle a englouti toutes les autres.

JOSÉPHINE. — Après avoir subjugué une partie des Indes , Alexandre se rendit au vœu de son armée , qui le conjurait de ne la pas conduire plus loin , et revint à Babylone , où il fit une entrée triomphante , et donna à ses soldats une grande fête , qui dura plusieurs jours , et pendant laquelle il se livra , avec ses principaux officiers , à une telle intempérance , qu'il tomba dans une maladie à laquelle il succomba peu de temps après. Ce vaste empire , qu'il venait de fonder ,

fut partagé , après sa mort , entre ses lieutenans. Séleucus , chef de la race des Séleucides , eut la Syrie ; Ptolémée , l'Égypte ; Antigone , l'Asie mineure ; Eumène , le royaume de Pergamme ; et Cassandre , la Grèce et le royaume de Macédoine , après avoir fait mourir tous les parens d'Alexandre. Le plus illustre de tous les successeurs de ce monarque fut Ptolémée, roi d'Égypte, surnommé Philadelphie, qui gouverna son royaume avec beaucoup de sagesse, y entretint la paix, y fit fleurir les sciences et les beaux-arts, et forma, à Alexandrie, ville qu'Alexandre avait fait bâtir sur la Méditerranée, une nombreuse bibliothèque à l'usage des savans, dans laquelle il plaça les livres de Moïse et des Prophètes, qu'il avait fait traduire de la langue hébraïque en langue grecque, par soixante-dix vieillards, que le grand-prêtre des Juifs lui avait envoyés.

HORTENSE. — Ainsi l'empire d'Alexandre ne dura pas long-temps ?

Mad. ELISABETH. — Non, ma chère; mais celui de ses successeurs, que nous appelons l'empire des Grecs, parce qu'ils étaient tous Grecs d'origine, subsista encore plusieurs siècles en états séparés, jusqu'an temps où les Romains les envahirent les uns après les autres, et en formèrent, avec toutes leurs autres conquêtes, le plus vaste empire de la terre, et celui dont nous commencerons l'histoire dans quelques jours.

XXII<sup>e</sup> CONVERSATION.

MAD. SOPHIE, ÉLIZA, ÉMILIE, JULIE,  
HORTENSE, PAULINE.

MAD. SOPHIE. — J'ai un reproche à vous faire , Pauline : savez-vous que vous êtes une fille bien méchante ? Que vous faisait ce petit chien , que vous vous plaisiez , il n'y a qu'un instant , à tourmenter et à faire crier ?

PAULINE. — Je ne croyais pas , madame , que ce fût un si grand mal de tourmenter un chien ?

MAD. SOPHIE. — Quand on a de la douceur et de la bonté , on craint de faire souffrir toute espèce de créature vivante ; à plus forte raison celles qui , comme les chiens , nous rendent des services , et sont souvent les modèles d'une rare fidélité. Je veux , à ce propos , vous citer une histoire arrivée à Paris à une dame que je connais. Cette dame a une demoiselle qu'on appelle Julie , et qui est bien la meilleure fille du monde ; elle n'a jamais fait de mal à personne , pas même aux bêtes , et elle est fâchée quand elle voit tuer une mouche. Un jour qu'elle se promenait , elle vit un pauvre chien , que des petits garçons traînaient avec une corde pour le jeter dans la rivière. Ce chien était fort laid et

tout crotté. Julie en eut pitié, et dit à ces petits garçons : Je vous donnerai de l'argent, si vous voulez me donner ce chien. Sa femme de chambre lui dit : Que voulez-vous faire de ce chien ? il est si laid et si mal propre ! Cela est vrai, dit Julie, mais il est malheureux : si je l'abandonne, personne n'en aura pitié. Elle fit laver ce chien, et le mit dans son carosse. Tout le monde se moqua d'elle, quand elle revint à la maison. Mais cela ne l'a pas empêchée de garder cette pauvre bête depuis trois ans. Il y a huit jours qu'elle était couchée, et qu'elle commençait à s'endormir, lorsque son chien sauta sur son lit, la tira par sa manche, et se mit à aboyer si fort qu'il l'éveilla ; et comme elle avait une veillense dans sa chambre, elle vit son chien qui aboyait en regardant sous le lit. Toute saisie de peur, elle courut ouvrir sa porte, et appela ses domestiques qui, heureusement, n'étaient pas encore couchés. Ils vinrent dans sa chambre, et virent un voleur caché sous le lit.

ELIZA. — Il est certain, madame, que la pitié, même pour les animaux, est la marque d'un cœur généreux ; et j'aime beaucoup cette pensée de mademoiselle Julie : *ce chien n'est pas beau, mais il est malheureux*. Tout ce qui est malheureux devient respectable à une personne d'un bon caractère : c'est pour cette raison que les honnêtes gens traitent bien tous



ceux qui sont obligés , pour vivre , de s'adonner à des travaux rebutans et pénibles.

J'ai lu quelque part une autre histoire, qui vient bien à l'appui de ce que vous disiez tout-à-l'heure, et qui prouve même qu'il est plus sage de faire du bien aux animaux les plus féroces , que de leur faire du mal.

Un esclave, nommé Androclès, s'étant enfui de chez son maître , alla se cacher dans une forêt, et entra dans une caverne que le hasard lui présenta : mais , un moment après, il y vit entrer un énorme lion qui lui causa une extrême frayeur. Ce lion marchait sur trois pattes, et tenait la quatrième levée : il s'approcha du voyageur , et lui montra cette patte qui était percée d'une grande épine. L'esclave ôta cette épine en tremblant , enveloppa , comme il put, la patte du lion. Ce terrible animal ne sentant plus de douleur , se mit à caresser son bienfaiteur , et le nourrit pendant quelque temps de ce qu'il prenait à la chasse. L'esclave étant sorti un jour de sa cabane, fut arrêté par ceux qui le cherchaient, et conduit à Rome , pour y être livré aux bêtes féroces , comme c'était l'usage. Quand il parut dans l'endroit destiné aux combats des bêtes , on lâcha sur lui un lion qui , aussitôt qu'il l'eut aperçu , s'approcha de lui , et se mit à le caresser en remuant la tête et la queue : ce lion était le même que l'esclave avait guéri. L'empereur fit

fort surpris de cet événement , et ayant fait venir cet homme , il lui demanda s'il connaissait ce lion. L'esclave lui raconta son histoire , et l'empereur lui donna sa grâce , et lui fit présent du lion.

MAD. SOPHIE. — Je connaissais déjà cette histoire , mais je suis fort aise que vous ayez trouvé l'occasion de l'apprendre à ces demoiselles , à qui elle prouve que les animaux sont susceptibles de reconnaissance , et conséquemment avec quelle douceur nous devons les traiter. En voilà assez au sujet d'un petit chien chagriné par Pauline ; et nous devons nous souvenir que c'est aujourd'hui le jour de notre conversation sur l'Histoire-Sainte. Emilie , parlez-nous de Moïse , le législateur du peuple juif.

EMILIE. — Les enfans de Jacob s'étant considérablement multipliés en Egypte , formèrent dans la suite un grand peuple qui fit ombrage à un roi nommé *Pharaon* , comme celui qui vivait du temps de Joseph. Le roi , qui avait oublié les services de Joseph , se mit à persécuter les Israélites , pour en diminuer le nombre , et ordonna même que tous leurs enfans mâles fussent précipités dans le Nil. Un homme de la tribu de Lévi eut un enfant qui était fort beau , et que sa mère cacha pendant trois mois. Mais craignant qu'enfin on ne découvrit son enfant , cette femme fit un petit panier , où ayant placé

son fils, elle le porta sur le Nil, et laissa sur le rivage sa fille Marie, pour voir ce que ce panier deviendrait. La fille de Pharaon vint dans ce moment pour se baigner, et ayant vu cette corbeille, elle commanda à une de ses femmes de la prendre. Quand elle vit ce bel enfant dans la corbeille, elle en eut pitié, et dit : je veux le sauver. Marie, qui entendit ces paroles, s'approcha de la princesse, et lui dit que, si elle le voulait, elle irait chercher une nourrice qu'elle connaissait. La princesse y consentit, et ayant nommé cet enfant *Moïse*, qui signifie en langue égyptienne, *sauvé des eaux*, elle le donna à nourrir à sa propre mère, qu'elle ne connaissait pas, et le fit instruire, dans la suite, dans toutes les sciences des Egyptiens.

Quand Moïse fut grand, il vit un jour un Egyptien qui maltraitait un Israélite, et il tua l'Egyptien. Le lendemain, voulant séparer deux Israélites qui se querellaient, l'un d'eux lui reprocha le meurtre qu'il avait commis la veille, ce qui le détermina à s'enfuir dans un autre pays, où il épousa la fille d'un prêtre nommé Jéthro. Un jour qu'il gardait les troupeaux de son beau-père, il vint jusqu'à la montagne d'Horeb, où il vit un buisson qui brûlait sans se consumer; et il entendit un voix qui lui dit : Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; j'ai entendu le cri de mon peuple qui est en Egypte; c'est pour-

quoi je te commande d'aller vers lui et de le délivrer ; et tu lui diras que tu viens de ma part. Seigneur, dit Moïse, je ne sais pas votre nom, comment faudra-t-il que je vous nomme ? *Je suis celui qui suis*, répondit la voix ; va-t-en trouver Pharaon, et tu lui demanderas la permission de mener mon peuple dans le désert, pour y sacrifier pendant trois jours. Si l'on ne veut pas te croire, tu feras devant lui des miracles dont je te donnerai le pouvoir. Moïse quitta donc cette montagne pour retourner en Egypte, et y accomplir les ordres du Seigneur.

JULIE. — Je vous prie, dites-moi, madame, ce que signifient ces mots : *Je suis celui qui suis* ?

MAD. SOPHIE. — Cela veut dire : J'existe par moi-même, et sans le secours de personne. J'ai toujours été, je serai toujours ; rien n'est sans moi, et rien ne subsiste que par ma volonté. Je suis tout ; je suis tout ce qu'il y a de bon, de grand, de sage, de puissant, d'aimable, de juste.

PAULINE. — Mais, madame, vous dites qu'il n'y a que Dieu qui est ; il me semble pourtant que je suis aussi quelque chose : le ciel, la terre, les hommes, sont quelque chose aussi ; on ne peut donc pas dire qu'il n'y a que Dieu qui *soit*.

MAD. SOPHIE. — Vous êtes quelque chose, ma chère, cela est vrai ; vous avez l'être, mais cet être que vous avez, Dieu vous l'a prêté : il lui appartient, il peut vous l'ôter dans un instant. Il

n'y a que Dieu à qui on n'a jamais rien donné ni prêté, parce que rien n'était avant lui, et que tout ce qui existe dans le monde vient de lui. Il est donc le maître de tout ce qu'il y a, de tout ce qu'il donne; c'est-à-dire de tout ce qui existe. Voyez, mesdemoiselles, combien il mérite de reconnaissance et d'amour. Nous aimons ceux qui nous font du bien; or, c'est Dieu qui nous a donné tout ce que nous avons; il est notre père, notre maître, notre bienfaiteur; il nous aime comme ses enfans: nous serions donc des créatures bien méchantes si nous refusions de l'aimer et de lui obéir. Emilie, continuez.

EMILIE. — Moïse et Aaron, son frère, se présentèrent devant le roi Pharaon, pour lui demander, au nom du Seigneur, la permission d'emmener les Israélites dans le désert, pour y offrir des sacrifices; mais ce monarque ne voulut pas y consentir: au contraire, il donna ordre que l'on augmentât le travail des Israélites et qu'ils fussent punis s'ils ne faisaient pas leur ouvrage. Alors Moïse et Aaron se présentèrent de nouveau devant lui et firent de grands miracles, pour l'engager à les laisser partir; mais Pharaon fut inflexible, et leur refusa constamment ce qu'ils lui demandaient; il ne se rendit à leurs prières, que lorsqu'il apprit qu'un ange du Seigneur avait frappé son fils de mort, ainsi que tous les premiers nés des Egyptiens. Mais, pour se rendre dans le désert,

où Dieu les appelait, les Hébreux avaient à traverser une mer qu'on appelle la Mer-Rouge ; quand ils furent arrivés sur ses bords, Moïse, qui était à leur tête, étendit sa baguette sur les eaux, qui à l'instant se partagèrent, et s'élevèrent de chaque côté comme deux montagnes. Les Israélites passèrent à pied sec entre ces deux montagnes ; mais Pharaon, qui s'était mis à leur poursuite, croyant pouvoir profiter de ce passage miraculeux, fut englouti dans les flots, avec toute son armée.

Lorsque Moïse et les Israélites entrèrent dans le désert, une nuée les conduisait pendant le jour, et une colonne de feu les éclairait pendant la nuit : mais la soif et la faim vinrent bientôt les tourmenter, et ils se mirent à regretter l'Égypte et à murmurer contre Moïse qui, pour faire cesser leurs plaintes, conjura le Seigneur de venir à leur secours. Le Seigneur exauça la prière de ce saint personnage, qui ayant frappé un rocher de sa baguette, en fit sortir une source d'eau vive, où tous les Israélites purent se désaltérer. Quelque temps après, il tomba dans leur camp comme une rosée de petits grains blancs, que le peuple appela *manne*. Cette manne nourrissante tomba tous les jours pendant quarante ans, avant le lever du soleil, et ceux-là seuls qui étaient paresseux n'en trouvaient plus à recueillir.

HORTENSE. — Il me semble, madame, que

Moïse aurait aussi bien fait de laisser les Israélites en Egypte , où ils étaient nourris , que de les conduire dans un désert où ils manquèrent de tout.

MAD. SOPHIE. — Si les Israélites n'eussent pas murmuré contre Moïse , dont ils avaient vu les miracles , le Seigneur les aurait fait entrer aussitôt dans la terre promise , qui était le pays de Chanaan ; d'ailleurs il avait ses desseins sur ce peuple , à qui il voulait faire mériter , par de longues épreuves , la possession de cette terre de bénédiction , où il devait le combler de prospérités , et l'élever au plus haut degré de puissance. Ne découvrez-vous rien , mesdemoiselles , sous l'emblème de cette solitude , dans laquelle les Israélites vécurent quarante ans , avant d'entrer dans la terre que Dieu leur avait promise ?

PAULINE. — Je ne vois rien là , madame , qu'un désert , et un peuple campé dans ce désert.

MAD. SOPHIE. — Eh bien , ma chère , élevons nos pensées plus haut. Ce désert nous représente la terre où nous vivons , et que les livres saints appellent une vallée de larmes et de misères , et une terre d'exil. Cette terre promise est la figure du ciel , où un bonheur infini nous attend , si nous savons supporter nos maux avec patience , et sans murmurer jamais contre la Providence qui nous les envoie. Emilie , continuez.

EMILIE. — Auprès de l'endroit où les Israé-

lites étaient campés, il y avait une montagne appelée le Mont Synai, où le seigneur ordonna à Moïse de monter et de passer quarante jours et quarante nuits, après lesquels il devait lui manifester ses volontés, et lui donner sa loi. Cette loi, qui est le Décalogue, ou les dix commandemens que nous récitons encore aujourd'hui tous les jours, fut donnée à Moïse sur des tables de pierres, au milieu des éclairs et du tonnerre. Dieu voulut bien en même temps apprendre à cet homme la manière dont il voulait être servi, et régler tout ce qui était nécessaire pour la majesté du culte que les Israélites devaient lui rendre. Ainsi, ce fut par son ordre qu'Aaron fut choisi pour grand-prêtre; qu'une arche fut construite pour recevoir les tables de la loi, et que la tribu de Lévi fut chargée de tout ce qui avait rapport aux sacrifices et autres cérémonies de la religion. Quand Moïse eut accompli toutes les volontés du Seigneur, et gouverné le peuple juif pendant quarante années dans le désert, il monta sur une montagne, où il disparut; car personne ne put jamais découvrir son corps après sa mort.

Mad. SOPHIE. — Vous avez omis, Emilie, bien des circonstances du séjour des Israélites dans le désert. Vous n'avez parlé ni du veau d'or qu'ils adorèrent, pendant que Moïse recevait sur la montagne les tables de la loi, ni de leurs



murmures après le rapport des espions qui furent envoyés dans la terre de Chanaan ; ni de la révolte et de la persécution de Coré, d'Atlian et Abiron, qui avaient mis dans leurs encensoirs un feu étranger, ni du serpent d'airain élevé par l'ordre de Moïse, et dont l'espèce guérissait tous ceux qui s'étaient révoltés, et qui avaient été mordus par les serpens que Dieu leur avait envoyés pour les punir.

EMILIE. — Je vous avouerai, madame, que ces murmures et ces révoltes continuelles des Israélites contre le Seigneur, qui les avait comblés de tant de bienfaits, m'a toujours fait une si grande peine, que je n'ai pu me déterminer à en faire le récit à ces demoiselles.

Mad. SOPHIE. — Ce serpent d'airain, élevé dans le désert, à la face de tout Israël, et qui guérit tous les coupables qui le regardent, mérite pourtant quelques réflexions, à cause du mystère qu'il renferme.

JULIE. — Ne serait-il pas aussi une figure ?

Mad. SOPHIE. — Oui, ma chère, le serpent d'airain est une figure admirable de la croix sur laquelle Notre Seigneur est mort ; car de même qu'il était un principe de guérison pour ceux qui avaient été piqués par les véritables serpens que Dieu avait envoyés dans le camp d'Israël, et qui jetaient les yeux dessus, de même, la croix de Jésus-Christ, plantée sur le Calvaire, est le

salut de tous les hommes qui ont été piqués par l'ancien serpent, et qui la contemplent avec les yeux de la foi et des dispositions de repentir et de reconnaissance. Reposons-nous aujourd'hui, en attendant qu'Emilie nous apprenne ce qui se passa chez les Hébreux, après la mort de Moïse.



### XXIII<sup>e</sup> CONVERSATION.

MADAME SOPHIE, EUGÉNIE, CAROLINE,  
JULIE, PAULINE, ALEXANDRINE,  
ROSALIE, FÉLICIE.

Mad. SOPHIE. — Qu'est-ce que vous avez donc, depuis quelques jours, Caroline, pour être si triste, je dirai même si maussade?

CAROLINE. — Je n'ai rien, madame.

Mad. SOPHIE. — Il faut bien que vous ayez quelque chose qui vous fasse de la peine, car vous n'êtes point comme vos compagnes, et comme je vous ai vue souvent.

CAROLINE. — Je vous dirai, madame, que je suis très ennuyée, parce que je ne suis point heureuse.

Mad. SOPHIE. — Vous n'êtes point heureuse, ma chère? Eh! dites-moi, je vous prie, ce qui manque à votre bonheur?

CAROLINE. — Je m'ennuie si fort , que je voudrais être morte !

MAD. SOPHIE. — Eh ! d'où vient cette étrange disposition ? Quelqu'une de vos compagnes vous a-t-elle fait du chagrin , ou vous manque-t-il quelque chose ?

CAROLINE. — Non , madame , je n'ai à me plaindre de personne ; mais je ne sais ce qui me manque , et qui me rendrait heureuse si je l'avais.

MAD. SOPHIE. — Comment ! vous ne savez pas ce qui vous manque , ma chère , et vous vous affligez de ne l'avoir pas ? En vérité , il y a là un peu de folie ; car , ou ce qui vous manque est quelque chose , ou ce n'est rien : si c'est quelque chose , vous devez en avoir l'idée ; si ce n'est rien , pourquoi vous tourmenter pour rien ?

CAROLINE. — Ce qui me manque , madame , c'est d'être heureuse.

MAD. SOPHIE. — Ah ! je vous entends , c'est le bonheur qui vous manque , selon vos idées. Mais savez-vous bien ce que c'est que le bonheur ? Je suis sûre que si vous le saviez , vous ne vous plaindriez pas ; car il est à présumer que vous le possédez sans le connaître. Eprouvez-vous quelque besoin ? Etes-vous mal avec vos compagnes , avec votre maman , avec vous-même , avec moi ?

CAROLINE. — Non , madame , je n'ai aucun besoin ; je suis bien avec toutes ces demoiselles ; maman m'aime beaucoup et je l'aime aussi ; je n'ai depuis quelque temps aucun reproche à me faire , et vous , madame , vous daignez avoir pour moi des bontés qui me pénètrent de reconnaissance.

ROSALIE. — Je peux en dire autant : c'est pourquoi je suis très-contente , et je n'éprouve jamais aucun sentiment de tristesse.

Mad. SOPHIE. — C'est bien là le vrai bonheur , ma chère Caroline , dont vous faites la description. Que voulez-vous de plus pour être heureuse , que de n'avoir aucun besoin , et d'être bien avec les autres et avec vous-même ? Hélas ! combien de personnes n'en peuvent pas dire autant , et se plaignent moins que vous ! Connaissez donc le bonheur de votre situation , et pensez souvent que vous n'y pouvez rien ajouter ; et qu'au contraire , plus vous avancerez en âge , et plus vous approcherez du moment où vous devez sortir de cette maison , plus ce bonheur diminuera.

PAULINE. — Je suis persuadée que Caroline voudrait ressembler à ces demoiselles qui , élevées chez leur maman , sont , pour ainsi dire , maîtresses de leurs actions ; travaillent et se reposent quand bon leur semble ; vont dans les compagnies , et fréquentent les spectacles.

Mad. SOPHIE. — Comment vous permettez-

vous , Pauline , de porter un jugement si téméraire ? Quelles preuves avez-vous que Caroline pense ce que vous dites ?

PAULINE. — Elle me disait dernièrement qu'elle avait une cousine fort heureuse , parce qu'elle faisait toutes ses volontés , et qu'elle ne passait pas une semaine sans aller trois ou quatre fois au spectacle.

MAD. SOPHIE. — Si vous pensez , Caroline , que le bonheur consiste , pour une jeune personne , à ne rien faire , et à mener une vie dissipée , je plains bien sincèrement l'erreur grossière dans laquelle vous êtes aujourd'hui. Quoi ! c'est l'oisiveté de votre cousine qui vous dégoûte de votre situation actuelle , et ce sont les divertissemens dangereux auxquels sa faible maman permet qu'elle se livre , qui vous inspirent de la tristesse ! Un jour viendra , ma chère enfant , où votre cousine regrettera amèrement ce temps précieux qu'elle perd dans la paresse et dans les frivolités du monde , et où vous vous rappellerez avec attendrissement les paisibles années que vous partagez entre des amusemens utiles et des occupations agréables.

CAROLINE. — Je goûte parfaitement toutes vos raisons , madame , et l'ignorance complète de ma cousine , ainsi que les chagrins journaliers qu'elle cause à sa maman , par son impertinence et ses sottises , me prouvent qu'il y a une grande différence

entre son éducation et celle que je reçois. Cependant, une chose me fait une peine bien vive, parce que j'en suis humiliée; c'est que ma cousine a, partout où elle va, des manières et un ton si aisés, que tout le monde fait son éloge, et que lorsque je me suis trouvée avec elle, j'avais un air si embarrassé et des manières si gênées, que personne ne faisait attention à moi.

**MAD. SOPHIE.** — Il n'est pas étonnant, ma chère, que vous éprouviez de l'embarras au milieu d'un monde avec lequel vous n'avez pas l'habitude de vivre; et ne pensez pas que l'on vous en sache mauvais gré. Si vous pouviez entendre les propos qui se tiennent sur votre cousine et sur vous, vous seriez convaincue sans doute de la différence que l'on met entre vous deux, différence qui ne peut que vous être avantageuse.

**FELICIE.** — Vous avez dit, madame, que le bonheur consistait à n'avoir aucun besoin, et à bien être avec soi-même et avec les autres; comme je ne comprends pas bien le sens de ces paroles, seriez-vous assez bonne pour me l'expliquer?

**MAD. SOPHIE.** — J'entends, 1<sup>o</sup>, par n'avoir aucun besoin, être logée, vêtue et nourrie; or, si une de ces choses nous manque, humainement et raisonnablement parlant, nous ne sommes point heureuses, parce qu'alors nous souffrons dans notre existence, ce qui est incompatible

avec le bonheur ; 2° être bien avec soi-même , c'est n'avoir aucun reproche à se faire , aucun remords de conscience ; ce qui n'arrive que lorsqu'on accomplit ses devoirs , et que l'on pratique la vertu. Vous comprenez bien , mesdemoiselles , quelle douceur on éprouve au fond du cœur , quand on n'a point à se repentir d'avoir fait le mal , et que l'on ne peut que se féliciter d'avoir fait le bien.

FÉLICIE. — Ce que vous dites est bien vrai , madame , car je ne suis jamais plus inquiète qu'après avoir fait quelque faute , et que je ne suis jamais plus satisfaite de moi-même qu'après avoir fait une bonne action. Dans le premier cas , j'entends en moi-même une voix qui me reproche ma faute avec sévérité ; et dans le second cas , cette même voix m'applaudit et me loue.

Mad. SOPHIE. — Cette voix intérieure est celle de la conscience , que Dieu a placée dans le cœur humain pour être un juge inflexible du bien et du mal que nous commettons. Si c'est le bien , le juge nous approuve ; si c'est le mal , ce juge nous condamne. Ainsi , c'est lui qui nous rend heureuses ou malheureuses , par anticipation de la récompense que Dieu nous accordera , ou du châtement qu'il nous infligera dans l'autre vie.

Je reviens à mon explication : 3° être bien avec les autres , c'est les aimer , leur rendre tous les services qui dépendent de nous , les prévenir

par des égards et des manières honnêtes et polies, et tâcher, en un mot, de gagner leur estime et leur amitié, en supportant leurs défauts, et en ne les faisant point souffrir des nôtres. Voilà, mesdemoiselles, le vrai moyen d'être heureuses, non seulement aujourd'hui, demain, mais encore toute votre vie.

EUGÉNIE. — Ce n'était point là l'idée que j'avais du bonheur; car j'ai dit bien souvent : Combien je suis heureuse que mon papa soit riche, et d'avoir de jolies robes pour m'habiller quand je sors ! Combien de fois aussi j'ai dit aux approches des vacances : Que je vais être heureuse, je n'aurai rien à faire, rien à apprendre pendant plusieurs semaines. J'irai à la campagne, où je me promènerai et je me divertirai pendant toute la journée.

Mad. SOPHIE. — C'est bien là le bonheur d'un enfant, ma chère; mais ce ne doit point être le vôtre. Quoi! c'est à l'âge de treize ans que vous vous occupez de ces frivolités, et que vous confondez avec le bonheur, des avantages qui dépendent de l'inconstance de la fortune, comme les richesses, et du temps qu'il fera, comme les vacances et le séjour à la campagne? Vous vous dites que vous êtes heureuse d'avoir de jolies robes? Vos compagnes qui ne sont point aussi bien vêtues que vous, sont donc malheureuses? c'est donc à une étoffe plus ou moins fine, plus ou



moins chère, qu'est attaché le bonheur de l'existence? Si cela était, il n'y aurait d'heureux sur la terre que les personnes bien habillées; c'est-à-dire, la très-petite partie du genre humain, ce qui est contraire à l'idée que nous devons avoir d'une Providence qui veille sur les pauvres comme sur les riches, et qui dédommage toujours les premiers des jouissances des seconds, par un bonheur analogue à leur état, lequel est souvent et plus pur et plus réel. Je veux vous convaincre de cette vérité par une histoire qui ne sera pas longue.

ALEXANDRINE. — Oh! madame, faites-la, je vous prie; plus longue que vous le pourrez; car je n'aime rien autant que les histoires.

Mad. SOPHIE. — Madame de Florville ayant quitté Paris pour aller passer la belle saison dans l'une de ses terres, vit, chez un pauvre fermier de ses domaines, une jeune personne fort douce et fort jolie, qu'elle prit tout-à-coup en amitié. Ne pouvant se passer de la voir, elle l'envoyait souvent chercher, pour la caresser comme sa propre fille. Augustine, c'est le nom de la jeune fille, répondait de son mieux aux bontés de la dame, qui l'aimait chaque jour davantage. Quand l'hiver fit sentir ses approches, madame de Florville songea à retourner à la ville, mais elle ne voulut point se séparer de sa chère Augustine. Elle demanda, en conséquence, au fermier, la

permission d'emmenager sa fille avec elle. Le bon villageois, tout émerveillé de la proposition de cette dame, y consentit volontiers, et la remercia, avec de grandes démonstrations de respect et de reconnaissance, de l'honneur qu'elle lui faisait. Revenue à Paris, madame de Florville fit quitter à Augustine son costume de paysanne, et l'habilla comme une demoiselle de qualité. Comme celle-ci, pour être présentée dans le beau monde, avait besoin de manières et d'une tournure différentes de celles qu'elle avait prises à la campagne, sa protectrice lui donna un maître de danse et un maître de musique. Quand elle eut fait quelques progrès, madame de Florville la mena d'abord chez quelques-unes de ses amies, qui la trouvèrent à leur gré, et quelque temps après, elle la produisit, comme sa parente, dans le grand monde, où son ton, sa modestie et sa beauté lui attirèrent beaucoup d'éloges. Qui ne croirait qu'Augustine était et se trouvait fort heureuse, et avait oublié et le village, et sa robe de bure, et son père? Cependant, elle était souvent si triste, et paraissait si affligée, que madame de Florville ne savait plus qu'imaginer pour l'égayer et la distraire. Le matin, elle restait dans sa chambre, et n'en sortait que lorsque cette dame l'envoyait chercher, et le soir elle s'y retirait bien vite, pour s'affliger et pleurer tout à son aise. Il y avait trois ans que ma-

dame de Florville n'était retournée à sa terre , lorsqu'elle forma le projet d'y aller passer l'été et une partie de l'automne. Augustine était devenue une grande et belle fille , qui paraissait n'avoir jamais quitté la capitale , et qui sans doute , ne semblait pas disposée à embrasser un autre genre de vie que celui qu'elle menait depuis si long-temps ; car depuis un an ses pleurs avaient cessé , et une douce mélancolie avait remplacé sur son visage cet air de tristesse qu'elle avait auparavant.

Quand madame de Florville arriva au village où demeurait le bon fermier , père d'Augustine , sa première idée fut d'aller lui présenter sa jeune élève , qui était , pour ainsi dire , sa fille d'adoption. Aussitôt qu'Augustine aperçut son père , qui était à la porte de sa chaumière , elle se précipita hors de la voiture , et courut l'embrasser avec des transports de joie difficiles à décrire. Mais venant bientôt à se rappeler les années paisibles qu'elle avait passées sous le chaume paternel , et à comparer le costume modeste et simple qu'elle avait quitté avec ses vêtements de laine , elle fondit en larmes , et , se retournant vers madame de Florville , témoin de cette scène touchante , elle la remercia des bontés qu'elle avait eues pour elle , et lui dit , avec beaucoup de fermeté , que sa résolution était prise de rester avec son père , et de reprendre ses habits de villa-

geoise. En vain madame de Florville et son père voulurent la détourner de ce dessein, tantôt par des prières, tantôt par des menaces; elle fut inflexible, ne répondit que par son silence et par ses larmes, à tout ce qu'on put lui dire de raisonnable et de touchant.

ROSALIE. — Combien madame de Florville dut être affligée de cet événement! Je me mets à sa place, et je vous assure que je serais morte de chagrin: cependant, je crois que j'en aurais fait autant à celle d'Augustine.

EUGÉNIE. — Et moi, j'aurais bien vite quitté mes habits pour rester avec mon papa.

MAD. SOPHIE — Vous sentez donc, Eugénie, que ce ne sont pas les habits ni les divertissemens qui nous rendent heureuses, mais le sentiment; et que le bonheur n'est point dans ce qui est hors de nous, mais qu'il fait sa résidence dans notre cœur.



## XXIV<sup>e</sup> CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, STÉPHANIE, ADELE,  
AMÉLIE, ÉMILIE, HORTENSE, ALEXAN-  
DRINE.

Mad. ÉLISABETH. — Quelle belle journée, mesdemoiselles! quelle douce température!

Combien la terre se dispose à étaler à nos yeux de magnificence et de richesses ! et combien nous devons nous estimer heureuses d'être nées sous un climat et dans un pays où le charme de l'existence se fait sentir avec tant de vivacité et de douceur ! Ah ! quand on a voyagé , quelle différence on trouve entre les autres pays et la France , et quel plaisir on éprouve à s'entretenir de cette aimable patrie ! Amélie , reprenez notre conversation sur cet intéressant sujet ; et , comme vous n'avez encore rien dit de l'histoire et du gouvernement de la France , apprenez-nous , en peu de mots , ce que vous en savez.

AMÉLIE. — La France s'appelait autrefois *les Gaules* ; elle était habitée par des peuples idolâtres qui n'avaient presque aucune communication entre eux. César, qui était un général romain , en fit la conquête , il y a près de deux mille ans ; et depuis ce temps , elle fut gouvernée comme une province romaine , jusqu'à l'époque où les Franes , peuple d'Allemagne , ayant à leur tête Pharamond et ses successeurs , chassèrent les Romains , et fondèrent une monarchie qui dure encore.

EMILIE. — *Monarchie* ? voilà un mot que je ne comprends pas.

MAD. ELISABETH. — On appelle *monarchie* , un grand pays qui est gouverné par un seul homme , qui est roi ou empereur. Ainsi , on

dit, la *monarchie française*, la *monarchie autrichienne*, etc., pour dire, la *France*, l'*Autriche*, etc.; mais seulement quand on parle autrement que sous le rapport géographique.

AMÉLIE. — Le premier roi de France qui se fit chrétien s'appelait Clovis. Ce fut sainte Clotilde, sa femme, qui le détermina à se faire instruire; et ce fut après une grande victoire, qu'il remporta comme par miracle sur les Allemands, auprès de Cologne, qu'il reçut le baptême. C'est depuis cette époque que la religion chrétienne est celle des Français. Tous les successeurs de Clovis ont été chrétiens et catholiques comme lui, et ce sont eux qui ont fait bâtir toutes ces cathédrales et autres belles églises que l'on voit en France.

HORTENSE. — Est-ce à la même famille qu'appartiennent tous les rois qui ont gouverné la France?

AMÉLIE. — Il y a eu trois races ou familles, qui ont produit tous les rois de France jusqu'à Louis XVI inclusivement. La première race est celle des Mérovingiens, qui a commencé à Mérovée; la seconde est celle des Carlovingiens, qui a commencé à Pépin, père de l'empereur Charlemagne; et la troisième est celle qui a commencé à Hugues Capet. C'est à cette troisième race qu'appartient le roi régnant, Louis XVIII.

ADÈLE. — Y pensez-vous, Amélie? Au lieu

de nous parler de la géographie , voilà que vous nous entretenez de l'Histoire de France.

AMÉLIE. — Cela était nécessaire pour ce que j'ai à dire sur le gouvernement actuel de la France , et sur la division de son territoire.

ADÈLE. — Je ne vois pas le rapport qu'il y a entre l'Histoire de France et la géographie de la France.

Mad. ELISABETH. — Comme la France est aujourd'hui divisée en départemens , ne faut-il pas savoir comment cela est arrivé , puisqu'il y a environ vingt ans qu'elle était divisée en provinces ?

AMÉLIE. — Une révolution , qui a duré à peu près trente années , avait amené en France différentes espèces de gouvernement. La race légitime avait été privée de la couronne , et ce fut sous l'un de ces gouvernemens que ce changement eut lieu ; l'ancienne race , en reprenant la couronne a conservé cette division.

EMILIE. — Dans quelle année , s'il vous plaît , a-t-on divisée la France en départemens , et a-t-on cessé de parler des provinces , comme l'Île-de-France , de la Normandie , de la Picardie , de la Champagne , de la Bourgogne , etc.

AMÉLIE. — C'est en 1790 et 91 , que cette division a été faite.

Mad. ELISABETH. — Autrefois la France était divisée en trente-deux grandes provinces , qui forment aujourd'hui 86 départemens , dont la

population est de près de trente millions d'habitans. Dans chaque département, il y a un préfet qui est chargé de surveiller et d'administrer tout ce qui a rapport au civil; c'est à-dire, ce qui n'est ni affaire ecclésiastique, ni militaire, ni judiciaire.

ADELE. — Si vous n'avez pas, madame, la bonté de nous expliquer le sens de tous ces mots, nous aurons bien de la peine à les comprendre.

MAD. ELISABETH. — Les affaires ecclésiastiques sont celles qui ont rapport à la religion; les affaires militaires concernent l'armée, et tout ce qui appartient à la défense du royaume; les affaires judiciaires sont tout ce qui est du ressort des tribunaux; et toute affaire qui n'est ni ecclésiastique, ni militaire, ni judiciaire, est civile, et n'est autre chose qu'un rapport des sujets avec le gouvernement. Ainsi, le droit que j'ai de vous instruire est purement civil, comme le devoir de payer mes contributions, quand on me les demande. Mais en voilà trop à propos du nombre des départemens: Amélie, reprenez le fil de votre entretien.

AMELIE. — Comme il serait trop long de faire la description de chaque département, ne conviendrait-il pas plutôt, madame, que je ne parlasse que des principaux?

MAD. ELISABETH. — Je pense comme vous, ma chère, qu'il suffit d'en décrire quelques-uns,



comme ceux sur lesquels il y a à dire quelque chose de remarquable, et qui, par leur étendue, leur population, et l'industrie de leurs habitans, méritent d'être mieux connus.

AMELIE. — Au nord de la France, se trouvent les départemens du Nord, du Pas-de-Calais et de la Somme; leurs principales villes sont, pour celui du Nord, Lille, Douai et Dunkerque; pour celui du Pas-de-Calais, Arras, Boulogne, Saint-Omer et Calais; pour celui de la Somme, Amiens, Beauvais et Cambrai.

HORTENSE. — Je vous prie de me dire ce que vous entendez par la Somme.

AMELIE. — C'est une petite rivière qui coule dans ce département. En général, tous les départemens de la France tirent leur nom ou des rivières, ou des montagnes, ou de quelque forêt d'une grande étendue, qui séparait autrefois une province d'une autre province.

Ainsi la Seine donne son nom au département de Paris, parce qu'elle passe dans cette capitale; les Alpes ont aussi donné leur nom, ainsi que les Pyrénées, à plusieurs départemens qui les avoisinent; il en est de même de la forêt des Ardennes, dont on a ainsi appelé un département.

HORTENSE. — Souffrez que je demande encore ce que vous entendez par le mot de capitale, dont vous vous êtes servie, en parlant de la ville de Paris.

AMELIE. — Une capitale est la principale ville d'un empire, d'un royaume, ou d'une province; c'est-à-dire, celle où il y a le plus de monde, et où le gouvernement fait sa résidence.

A l'ouest de la France, sont les départemens qui ont été formés des anciennes provinces de Normandie et de Bretagne, de Poitou de Guienne; ils sont au nombre de vingt. Leurs principales villes sont *Rouen*, dans le département de la Seine-Inférieure, *Nantes*, dans celui de la Loire-Inférieure, et *Bordeaux*, dans celui de la Gironde.

La ville de Rouen est une ville très-peuplée et très-commerçante, à vingt-sept lieues de Paris, et Nantes ne lui cède ni en richesses, ni en commerce, ainsi que Bordeaux, qui a un très-beau port sur l'Océan.

Au Midi, sont situés tous les départemens formés des anciennes provinces de Languedoc, Provence et Roussillon.

Leurs villes les plus remarquables sont : *Toulouse*, dans le département de la Haute-Garonne, et *Marseille*, dans celui des Bouches-du-Rhône, dont le port, sur la Méditerranée, est très-vaste et très-commerçant; *Digne*, dans celui des Basses-Alpes, et *Toulon* dans celui du Var.

A l'Orient ou à l'Est, sont situés tous les départemens formés de l'Alsace et de la Franche-Comté. Leurs plus belles villes sont : *Strasbourg*

ville très-peuplée et bien fortifiée, dans le département du Bas-Rhin ; *Besançon*, dans celui du Doubs ; *Colmar* dans celui du Haut-Rhin, et *Dôle* dans celui du Jura.

MAD. ELISABETH. — Vous avez oublié, Amélie, des départemens qu'il est pourtant bien intéressant de connaître. Vous n'avez parlé ni de celui de la Seine, dont Paris est la capitale, ainsi que de toute la France ; ni de celui du Rhône, où l'on trouve Lyon, la ville de l'empire la plus grande et la plus peuplée, après Paris.

AMÉLIE. — Je n'ai point encore parlé, madame, de ces départemens, parce qu'ils sont au centre de la France, ainsi qu'un grand nombre d'autres ; mais ne pensez pas, je vous prie, que je les aie oubliés, car ils valent bien la peine que l'on en parle.

Tous ces départemens, qui sont au centre de la France, parce qu'ils sont situés au milieu de ceux qui forment ses limites, sont au nombre de trente-deux. Les principaux sont ceux de la Seine, dont Paris est la capitale ; de Seine-et-Oise, dont Versailles, où l'on voit un très-beau château, séjour des derniers rois de France, est le chef-lieu ; le département de la Moselle, dont la capitale est Metz, belle et forte ville ; le département d'Indre-et-Loire, où est située la ville de Tours, très-peuplée, très-agréable et très-marchande ; le département de la Côte-d'Or,

dont la capitale est Dijon. Ce département est célèbre par ses bons vins, qui forment une des branches les plus étendues du commerce de France ; le département du Rhône, dont la capitale est Lyon, ville admirable par sa situation, et depuis long-temps célèbre par l'industrie de ses habitans, ses riches étoffes de soie, la beauté de ses quais, et la somptuosité de ses édifices, soit publics, soit particuliers. Lyon est à cent lieues au sud-est de Paris ; mais de toutes les villes de France, et même du monde entier, la plus belle est la ville de Paris, et celle dont la description est la plus longue à faire, la plus agréable et la plus utile.

MAD. ELISABETH. — Reposez-vous, Amélie, car vous devez être fatiguée, et laissez parler Adèle, qui, comme Parisienne, doit bien connaître la ville où elle est née.

Faites-nous, Adèle, l'éloge et la description de Paris !

ADÈLE. — Je vous assure, madame, que ne m'étant pas attendue à parler aujourd'hui de Paris, je ne me suis point préparée sur cette matière. Cependant je vais faire mes efforts pour vous plaire, en comptant beaucoup sur votre indulgence et sur celle de mes compagnes.

MAD. ELISABETH. — Comme ce n'est point un long discours que je vous demande, vous n'aurez

qu'à vous rappeler ce qu'il y a d'essentiel à dire sur la capitale du royaume français.

ADELE. — Aucune ville dans le monde n'est comparable à la ville de Paris, qui peut être regardée comme le centre de la politesse et de la civilisation européenne. Nulle part on ne trouve de plus beaux monumens des arts, et la seule colonnade du Louvre surpasse tout ce que l'architecture a produit de plus parfait. Qu'y a-t-il de comparable au Musée royal, où l'on peut voir une grande partie des chefs-d'œuvre des artistes anciens et modernes ? Ce n'est qu'à Paris où l'on peut se procurer en abondance toutes les productions des autres contrées de l'univers, et les objets du luxe le plus somptueux y abondent, comme ceux du besoin le plus urgent, et de la plus stricte nécessité. D'autres capitales peuvent être plus vastes et plus peuplées, mais aucune n'est plus propre, plus saine et n'offre plus d'avantages à la circulation des personnes et des choses. Quelle autre peut vanter à plus juste titre ses boulevards, ses promenades et ses quais, et se regarder comme le centre du plus beau royaume de la terre, lorsque toutes les capitales des autres états sont situées ou à l'extrémité de ces états, et près des frontières de l'étranger, où elles sont voisines de provinces qui ne suffisent point à leur consommation ? La nôtre, au contraire, est entourée de départemens riches et fertiles. Mais ce

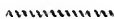
qui assure à la ville de Paris la prééminence sur toutes les autres , ce sont les arts , les sciences et la littérature , qui s'y cultivent avec plus de succès qu'en aucun pays du monde , et la rendent le séjour enchanteur du bon goût , et de tous les plaisirs de l'imagination et de l'esprit.

MAD. ELISABETH. — Pourquoi ne parlez-vous pas , Adèle , des différens théâtres de Paris ?

ADELE. — Je sais fort bien que les théâtres de la capitale , comme l'Opéra , le théâtre Français et l'Opéra-Comique , l'emportent sur tous les autres théâtres de l'Europe , et en sont les ornemens , qui attirent dans ses murs le plus d'étrangers , et sont le plus capables d'exciter l'orgueil de ses habitans ; mais , à mon âge , il ne m'est point permis de faire l'éloge du théâtre , et j'aurais craint , madame , de m'exposer à vos justes reproches , si j'avais entretenu mes compagnes des spectacles de Paris.

MAD. ELISABETH. — J'approuve , ma chère , votre prudence et votre discrétion , et je vous sais gré de votre façon de penser au sujet de l'opinion que j'ai des spectacles , que je regarde comme dangereux pour tout le monde , et encore plus pour les jeunes personnes. Comme nous savons à peu près tout ce qu'il y a d'essentiel à apprendre au sujet de la France , nous en resterons là aujourd'hui , et dans quelques jours nous continuerons notre voyage dans les autres pays de

l'Europe. Emilie, faites vos préparatifs, c'est vous qui nous en ferez la relation.



## XXV<sup>e</sup> CONVERSATION.

MADAME SOPHIE, STÉPHANIE, ÉLIZA,  
ALEXANDRINE, EMILIE, AGLAË,  
PAULINE, ROSALIE.

ROSALIE. — Je crains bien, madame, que l'après-dinée ne soit orageuse, et que nous ne puissions pas aller à la promenade.

Mad. SOPHIE. — Eh ! comment le savez-vous ma chère ?

ROSALIE. — C'est qu'en jetant les yeux sur le baromètre de votre salon, j'ai vu l'aiguille arrêtée à l'endroit où il y a écrit, *tempête*.

AGLAË. — D'où vient, madame, qu'en voyant un baromètre, on peut prédire le temps qu'il fera ?

Mad. SOPHIE. — Comme le baromètre est un instrument qui sert à mesurer la pesanteur de l'air, et à en indiquer les variations, par le moyen du vif-argent qui est renfermé dans un tube de verre, il est clair qu'il doit nous apprendre si nous aurons un beau ou un vilain temps.

PAULINE. — Vous m'excuserez, madame, si je vous dis que je ne comprends pas votre explication.

Mad. SOPHIE. — Il faut savoir que la colonne de vif-argent, qui est renfermé dans le tube du baromètre, est toujours en équilibre avec la colonne d'air qui correspond jusqu'à l'extrémité de cette colonne, et qu'elle s'élève ou s'abaisse selon que l'air la presse moins ou qu'il est plus pesant. Plus l'air est sec et dégagé de vapeurs, plus il est léger; alors le mercure s'élève et annonce le beau temps; plus l'air est humide, épais ou chargé de vapeurs, plus il est lourd; alors le mercure descend et annonce la pluie.

STEPHANIE. — Il faut convenir que le baromètre est un instrument d'une grande utilité.

Mad. SOPHIE. — Oui, sans doute; car il sert à mesurer toutes les hauteurs, et par conséquent à connaître les endroits où l'on peut vivre, et ceux où l'on peut parvenir sans perdre la respiration.

STEPHANIE. — Conséquemment, les personnes qui s'élèvent dans les ballons, doivent nécessairement se munir d'un baromètre.

Mad. SOPHIE. — Oui, certes; sans cet instrument, elles seraient fort embarrassées de connaître, d'une manière précise, la hauteur où elles sont, et s'exposeraient à mourir, faute d'air pour respirer.



AGLAÉ. — Est-ce que l'air est nécessaire à la vie ?

Mad. SOPHIE. — Oui , ma chère , comme l'eau aux poissons ; et on a fait , à ce sujet , un grand nombre d'expériences , qui prouvent toutes que l'air est la cause principale de notre existence , et de celle de tous les animaux.

AGLAÉ. — Comment est-il possible qu'on fasse des expériences sur l'air , qu'on ne touche ni ne voit ?

Mad. SOPHIE. — Il existe une machine que l'on nomme *la machine pneumatique*. Cette machine est composée d'un plateau , auquel est ajusté une espèce de pompe , que l'on nomme piston ou récipient , sous lequel on a mis l'animal qui doit servir à l'expérience , comme une grenouille , un oiseau , et même un chat. Quand tout est prêt , on tourne le piston pour pomper l'air qui est renfermé dans la machine ; à chaque coup de piston , on voit l'animal se débattre ; et quand l'air est presque tout pompé , il tombe comme évanoui , et meurt , si on ne le lui rend aussitôt , dans la même proportion qu'on le lui a ôté.

ROSALIE. — C'est à peu près de même que si on ôtait un poisson de l'eau pour le mettre sur la terre.

Mad. SOPHIE. — C'est précisément la même chose.

ALEXANDRINE. — En parlant du baromètre ,

vous avez dit, madame, qu'il servait à mesurer la pesanteur de l'air : je croyais pourtant que l'air était ce qu'il y a de plus léger.

Mad. SOPHIE. — L'air est assurément un fluide très-léger ; mais il y a des corps qui le surpassent en légèreté, comme le feu et les vapeurs qui s'exhalent de la terre ; et de belles expériences nous prouvent que la colonne d'air qui répond à une surface un peu large, qui lui sert de base, jusqu'à son extrémité de l'atmosphère, équivaut à une pesanteur de plusieurs millions. Pour s'en convaincre, on joint l'une à l'autre deux calottes de métal, que l'on nomme hémisphères, et auxquelles on adapte une pompe avec son piston, comme à la machine pneumatique : ensuite on pompe l'air qui est entre les deux hémisphères, et les spectateurs sont bien étonnés, quand, après plusieurs coups de piston, il n'est plus possible de séparer les deux calottes, qu'on levait auparavant sans faire aucun effort.

ALEXANDRINE. — Si Je voyais faire cette expérience, je croirais que la magie y a beaucoup de part.

Mad. SOPHIE. — La magie n'est rien, ma chère, et ne produit rien. La cause de l'adhésion des deux calottes est fort naturelle, et est fondée tout entière sur la pesanteur de l'air. Quand la pompe a joué, tout l'air qui était renfermé entre ces deux calottes en est sorti, et il en est résulté

un vide parfait; alors, l'air extérieur n'étant plus balancé par l'air intérieur des hémisphères, pèse sur eux de tout son poids, et il faut, pour les séparer, une force égale à celle des deux colonnes qui agissent contre, dessus et dessous.

EMILIE. — Comment donc est-il possible, madame, que nous vivions, ayant sur la tête un poids aussi considérable que celui de la colonne d'air dont vous parlez ?

Mad. SOPHIE. — Ceci est très-aisé à expliquer, ma chère; comme notre corps est rempli d'air, et que nos poumons en renferment beaucoup, cet air est en équilibre avec celui qui nous environne, et avec celui qui est au-dessus de nous; c'est ce qui fait que nous ne nous apercevons pas de sa pesanteur. Ceci pourtant n'est vrai qu'autant que nos poumons remplissent bien leurs fonctions, car ceux qui les ont malades ou trop faibles, se plaignent continuellement de la pesanteur de l'air, qu'ils ont beaucoup de peine à respirer. Cette raison vous explique aussi pourquoi les corps morts sont plus lourds que ceux des vivans, et pourquoi un livre qui a été mis sous la presse d'un relieur, pèse beaucoup plus que lorsqu'il n'était qu'une simple brochure.

ELIZA. — Ainsi, madame, tous les corps sont plus ou moins pesans, selon qu'ils contiennent plus ou moins d'air.

Mad. SOPHIE. — Vous avez raison, ma chère,

Elisa ; mais savez-vous comment l'air s'insinue dans les corps , et comment il en peut sortir ?

ELISA. — J'imagine que tous les corps , soit animaux , soit métaux , soit végétaux , sont percés en une infinité d'endroits , et que l'air y entre et en sort par ces petits trous.

Mad. SOPHIE. — Rien n'est plus vrai ; on appelle *pores*, ces petits trous , et *poreux*, les corps qui en ont beaucoup. Notre peau en est remplie , et c'est par où s'échappe notre sueur , ou pour mieux dire , que nous transpirons.

ROSALIE. — Ainsi , une éponge est un corps poreux , et c'est pour cela qu'elle est très-légère , quand elle n'est pas mouillée.

ALEXANDRINE. — Ceci m'explique pourquoi un morceau de plomb est plus lourd qu'un écu de six francs de même volume , ce que j'avais peine à comprendre auparavant.

ROSALIE. — Dans le salon où est le baromètre , il y a aussi un thermomètre que j'ai examiné plusieurs fois , et dont je ne comprends pas l'usage.

STÉPHANIE. — Je vais , pendant l'absence de madame Sophie , vous en donner l'explication , aussi bien que je le pourrai. Un thermomètre est un instrument qui sert à mesurer les degrés du froid et de la chaleur , par le moyen de l'esprit-de-vin , renfermé dans un petit tube de verre. Quand il fait chaud , l'esprit-de-vin se dilate et

s'élève dans le tube ; et quand il fait froid , il se resserre et s'abaisse.

ALEXANDRINE. — Je voudrais bien savoir pourquoi l'esprit-de-vin occupe plus de place quand il fait chaud que quand il fait froid ?

STÉPHANIE. — C'est par la même raison que l'eau s'élève dans un vase placé sur un réchaud. Le feu , ma chère , est composé de parties extrêmement subtiles et déliées , qui s'insinuent dans tous les corps ; mais avec beaucoup de facilité dans les liquides , dont elles raréfient l'air qui s'y trouve en plus grande abondance que dans tous les autres corps. Comme l'air raréfié par la chaleur du feu , occupe un plus grand espace , il faut donc que la liqueur où il est renfermé augmente de volume en proportion du sien. L'esprit-de-vin étant la liqueur qui contient le plus de feu , et qui , conséquemment est la plus susceptible de monter ou de descendre au moindre degré de chaleur ou de froid , c'est la raison qui l'a fait choisir pour en composer le thermomètre ; j'ajouterai que n'étant point sujet à geler dans nos climats , il est , sans contredit , préférable , pour cet usage , à tout autre liquide qui ne résiste point à la rigueur du froid.

ELIZA. — Cette explication nous conduit naturellement , ma chère Stéphanie , à parler des avantages du thermomètre.

STÉPHANIE. — De tous les instrumens que les

physiciens ont inventés , sans doute il n'en est aucun qui nous soit d'une plus grande utilité. C'est par ce moyen que nous pouvons donner à nos serres-chaudes le degré de chaleur nécessaire aux plantes que nous y conservons ; car il en est des plantes comme des animaux ; elles redoutent également l'excès du froid et celui de la chaleur ; et c'est en leur procurant une moyenne et douce température , que nous pouvons les défendre des rigueurs de l'hiver , et nous en former , dans cette saison meurtrière pour elles , des parterres presque aussi agréables que ceux dont le printemps nous offre l'intéressant spectacle. Le thermomètre n'est pas moins indispensable pour les chambres des malades , dans lesquelles il est de la dernière importance de maintenir le même degré de chaleur , ou de le varier selon les divers changemens qu'éprouvent les malades. Ceux qui se portent bien n'ont pas moins d'intérêt à ce que leurs appartemens soient , dans l'hiver , échauffés de manière à ce qu'ils ne soient pas exposés , en sortant , aux impressions subites du froid , et aux rhumes dangereux que ces impressions produisent.

ROSALIE. — Je connais maintenant la cause du rhume qui m'a tourmentée pendant tout l'hiver.

STÉPHANIE. — Comment n'auriez - vous pas été enrhumée ? vous étiez sans cesse auprès du poêle , à vous griller , et quand vous vous en re-

tiriez , vous étiez toute tremblante , comme si vous aviez la fièvre. Ceci est une leçon dont j'espère que vous profiterez l'hiver prochain.

ELISA. — Il serait à souhaiter que plusieurs dames que je connais, assistassent à cette conversation ; elles apprendraient que rien n'est plus funeste à la santé, que de se tenir enfermées pendant l'hiver dans des appartemens trop chauds, et d'en sortir ensuite pour aller au grand air, la poitrine découverte, et vêtues comme si elles étaient au printemps.

STÉPHANIE. — Il faut avouer que la plupart des jeunes personnes et des jeunes dames font aujourd'hui une bien cruelle expérience de la folie et des dangers de la mode, et que s'il en est beaucoup qui mènent une vie languissante, ou périssent d'une mort prématurée, elles ne doivent en accuser que ce passage fréquent et subtil du chaud au froid, auquel les expose la vie dissipée qu'elles prétendent mener impunément. Gardons-nous bien de les imiter jamais quand nous vivrons dans le monde, et ayons soin de consulter souvent notre thermomètre, et de nous vêtir en conséquence des avertissemens qu'il nous donnera.

## XXVI. CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, JOSÉPHINE, HORTENSE,  
ALEXANDRINE, ÉMILIE, PAULINE.

MAD. ELISABETH. — Vous rappelez - vous bien, Hortense, ce que Joséphine vous a appris des trois grandes monarchies ?

HORTENSE. — Oui, madame, et je ne crois pas en avoir perdu un seul mot.

MAD. ELISABETH. — Quel est le fondateur de l'empire des Assyriens ?

HORTENSE. — Je pense que c'est Nembrod, auquel succéda Bélus.

MAD. ELISABETH. — Ce n'est pas ce que vous a dit Joséphine ; il me semble que c'est à Bélus qu'elle a attribué la fondation de l'empire des Assyriens et de la ville de Babylone : qui vous a parlé de Nembrod ?

HORTENSE. — C'est Joséphine elle-même, en me disant qu'elle avait oublié ce nom, qu'elle aurait dû nommer le premier.

MAD. ELISABETH. — Joséphine a eu raison de vous parler ainsi. Où en sommes-nous pour aujourd'hui de nos conversations sur l'histoire.

HORTENSE. — Nous en sommes à l'empire romain, qui a englouti toutes les autres monarchies.



MAD. ELISABETH. — Apprenez-nous donc, Joséphine, ce que vous savez de cet empire, et parlez-nous d'abord de la fondation de Rome, sa capitale.

JOSÉPHINE. — L'Histoire rapporte qu'Énée, prince troyen, fuyant sa patrie, dont les Grecs s'étaient emparés, aborda en Italie, dans le pays des Latins, et qu'il épousa Lavinie, fille de leur roi. Il avait un fils, nommé Ascagne, qui lui succéda, et il y eut plusieurs rois de la même race. Un d'eux laissa deux fils, Amulius et Numitor. Le premier, ayant détrôné son frère, en enferma la fille Rhéa Sylvia parmi les Vestales; c'étaient des filles qui ne pouvaient se marier qu'à un certain âge. Rhéa Sylvia n'attendit pas cet âge; elle eut deux fils, qui furent exposés sur le Tibre par leur oncle Amulius. Un berger les ayant trouvés, les éleva; quand ils furent grands, ils tuèrent leur oncle Amulius, et rétablirent leur aïeul Numitor sur le trône. Ensuite ils voulurent bâtir une ville dans le lieu où le berger les avait trouvés; mais ayant pris querelle à l'occasion de cette ville. Romulus tua son frère Rémus, et nomma la ville qu'il bâtissait *Rome*, de son nom.

ALEXANDRINE. — Voudriez-vous bien me dire, mademoiselle, quels ouvriers aidèrent Romulus à bâtir cette ville?

JOSÉPHINE. — Environ trois cents bergers en furent les premiers habitans.

ÉMILIE. — C'était donc plutôt un village qu'une ville? Je m'étais fait une autre idée de Rome, et je la croyais extrêmement grande, par ce que j'en ai entendu dire plusieurs fois.

JOSÉPHINE. — Rome ne fut, dans son origine, ni extrêmement grande, ni peuplée; mais elle ne resta pas long-temps dans cet état, et Romulus trouva un moyen d'y attirer des habitans. Il fit planter un petit bois qu'on appela *Bocage*, et fit publier que tous ceux qui avaient de mauvaises affaires seraient en sûreté dans cet endroit, et que lui et ses compagnons les défendraient. Aussitôt les voleurs, les meurtriers, les hommes sans ressource accoururent en cet endroit, de tous les environs, et Romulus se trouva à la tête d'une population de trois mille trois cents hommes.

ÉMILIE. — Avouez, madame, que Romulus aurait tout aussi bien fait de se faire chef de voleurs. Comment pouvait-on vivre en sûreté dans Rome? c'était pire qu'un bois.

Mad. ELISABETH. — C'est en cela, ma chère, qu'il faut admirer l'esprit de Romulus et ses grands talens, puisqu'il trouva le moyen d'assujétir ce peuple de brigands à de bonnes lois, qu'ils observèrent avec exactitude.

PAULINE. — Je remarque, madame, qu'il

n'est point question de femmes, dans le nombre des habitans de la ville de Rome.

MAD. ELISABETH. — Il est vrai que les femmes manquaient à cette singulière population ; mais Romulus trouva, dans son adresse et dans son audace, le moyen de leur en procurer. Joséphine, racontez à ces demoiselles, l'enlèvement des Sabines.

JOSÉPHINE. — Romulus ayant appris des ambassadeurs qu'il avait envoyés aux peuples voisins pour leur demander leurs filles, qu'au lieu d'obtenir leur demande, ils n'avaient essuyé que des refus humilians, résolut d'obtenir par adresse ce qu'il n'avait pu obtenir par des voies légitimes. En conséquence, il fit publier dans le Latium une fête et des jeux qui devaient durer trois jours. Tous les habitans des villes voisines de Rome accoururent en foule à cette fête, avec leurs femmes et leurs filles, et surtout les Sabins. A la fin de la première journée, les Romains prièrent les étrangers d'entrer dans leur ville, les régalerent et les logèrent dans leurs maisons. Le lendemain, comme tout le monde était occupé de la fête, Romulus fit un signal, alors chaque Romain s'étant saisi d'une fille, l'emporta dans sa maison ; les portes furent entièrement fermées, et, le même jour, Romulus fit marier toutes ces filles selon les cérémonies de leur pays.

**ALEXANDRINE.** — Les parens de ces filles durent être bien irrités contre les Romains ; car vous conviendrez qu'il était affreux d'abuser ainsi de la confiance et de la bonne foi de ces étrangers ; et sans doute les filles ne purent qu'avoir en horreur des hommes qui les avaient enlevées à leurs pères et mères , d'une manière si brutale.

**JOSEPHINE.** — Aussi les Sabins, à qui appartenaient le plus grand nombre de ces filles, se préparèrent-ils, pendant deux ans, à se venger des Romains. Quand tout fut prêt, ils s'approchèrent de Rome, pour en faire le siège. La citadelle de cette ville était située sur un grand rocher ; elle avait pour gouverneur Tarpeius, dont la fille, nommée Tarpéia, aimait beaucoup l'or. Comme les soldats sabins avaient au bras des bracelets dont la matière ressemblait à ce riche métal, elle souhaitait beaucoup de les avoir. Elle fit donc dire à Tatius, roi des Sabins, qu'elle lui ouvrirait la porte de la citadelle, s'il voulait lui donner les choses que ses soldats portaient aux bras ; car elle ne savait pas que cet ornement se nommait un *bracelet*.

**EMILIE.** — Voilà un trait bien infâme de la part de cette jeune fille, de vouloir trahir son père et son pays, pour un métal qui devait lui être inutile par sa grande quantité.

Mad. **ELISABETH.** — A quels crimes n'entraîne pas l'amour de l'or ? Sans compter celui de Tar-

péia , toutes les histoires sont pleines de ceux que ce dangereux métal a fait commettre. Une fois que l'avarice s'est emparée d'un cœur , elle y détruit tous les sentimens de la nature , de l'honneur et de la délicatesse. Il n'est rien de sacré pour un homme , pour une femme , pour une jeune personne qui aiment l'or , et le préfèrent à tout. Hélas ! si la société est inondée d'un déluge de crimes , c'est à la soif de l'or que nous devons les attribuer ; et sur cent coupables , c'est le plus grand nombre que l'or a rendus tels , et qu'il a perdus. Apprenez donc de bonne heure , mesdemoiselles , à mépriser un métal si dangereux , et à ne le regarder que comme un signe d'échange pour nos besoins , et non comme un instrument d'orgueil et une marque de supériorité sur vos semblables. Continuez , Joséphine.

JOSÉPHINE. — Tatius promet , avec serment , à Tarpéia , de lui donner les choses que ses soldats portaient au bras ; mais quand elle leur eut ouvert la porte , ils jetèrent sur elle leurs boucliers , dont le poids l'eut bientôt étouffée. Cependant , les Romains s'étant éveillés , coururent aux armes , et il y eut un combat si furieux , qu'il était à craindre que les Romains et les Sabins ne quittassent les armes qu'après s'être entretués jusqu'au dernier. Mais les Sabines ne purent soutenir un si affreux spectacle ; elles prirent leurs enfans entre leurs bras , et se jetèrent

entre les deux armées, qui furent obligées de mettre bas les armes ; alors, elles dirent à leurs parens qu'elles étaient si contentes de leurs maris, qu'il faudrait les tuer avant d'attenter à leur vie ; et elles les firent consentir à faire la paix. Il fut résolu que les Romains et les Sabins ne feraient qu'un seul peuple, et que Tatius serait roi avec Romulus.

PAULINE. — Le dévouement et le courage de ces femmes forment un contraste bien touchant, avec la lâcheté et la trahison de Tarpéïa.

Mad. ELISABETH. — Voilà, ma chère, en quoi consiste la principale utilité de l'histoire ; c'est qu'après nous avoir mis sous les yeux des actions détestables, elle nous en offre ensuite qui font honneur à la nature humaine, élèvent l'âme, et rafraîchissent, pour ainsi dire, le cœur, que les premières avaient flétri et desséché. Poursuivez, Joséphine.

JOSÉPHINE. — Tatius fut assassiné trois ans après : alors, Romulus voyant son autorité bien affermie, commença à régler les affaires à sa fantaisie, sans consulter les sénateurs. Ceux-ci, mécontents de sa conduite, cherchèrent à le faire périr. On prétend qu'ils le tuèrent dans le sénat, et que, pour empêcher que leur crime ne fût découvert, ils coupèrent son corps par petits morceaux, et que chaque sénateur en emporta un sous sa robe : ensuite, ils répandirent le

bruit que Jupiter l'avait enlevé pour le placer parmi les Dieux ; et le peuple , qui était fort superstitieux , ajouta foi à cette fable.

HORTENSE. — Dites-moi , je vous prie , mademoiselle , ce que c'était que ce *Jupiter* ?

JOSÉPHINE. — Jupiter était regardé par les païens comme le maître des dieux et des hommes ; mais ce n'est pas mon affaire de vous en dire davantage à ce sujet , qui appartient à la mythologie , dont nous parlerons un jour.

Après la mort de Romulus , il y eut de grandes disputes à Rome , parce que les Romains et les Sabins voulaient avoir un roi de leur nation. A la fin , les Romains choisirent Numa Pompilius , un Sabin , qui demeurait à la campagne , et qui n'accepta la royauté que parce qu'on lui représenta qu'il pouvait faire beaucoup de bien dans ce rang élevé. Le nouveau roi s'appliqua à adoucir les mœurs des Romains , en leur inspirant du respect pour la religion : il fit bâtir un temple à Janus , qui avait autrefois régné en Italie , et dont les peuples étaient si heureux , que les poètes ont nommé *âge d'or* le temps où il vivait. Comme ce prince avait été fort prudent , on le représentait avec deux visages , pour montrer qu'il ne perdait pas de vue le passé , et qu'il prévoyait l'avenir. C'est de son nom que l'on a appelé le premier mois de l'année *janvier* , en français , et *janarius* en latin , parce qu'on disait

que ce mois regarde l'année qui finit et celle qui commence. Le temple élevé à Janus par Numa, devait être fermé en temps de paix, et ouvert en temps de guerre : il fut toujours fermé sous le règne de Numa, qui dura quarante-trois ans, et il le fut encore après la première guerre punique, sous le règne de l'empereur Auguste, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ.

Tullus Hostilius succéda à Numa, et il ouvrit le temple de Janus, à l'occasion de ce que je vais dire.

La ville de Rome étant devenue puissante, prétendit l'emporter sur la ville d'Albe, qui lui avait donné naissance : cette prétention fut la cause d'une guerre entre les Romains et les Albains. Comme les deux armées étaient en présence l'une de l'autre, et qu'elles allaient combattre, quelques personnes des deux nations proposèrent, pour épargner le sang, de choisir, de chaque côté, trois hommes, qui combattraient l'un contre l'autre; en sorte que la ville dont les champions seraient victorieux, serait regardée comme la maîtresse de l'autre.

Le parti fut accepté. On choisit un champ entre les deux armées, et on le ferma de barrières. Les Romains choisirent, pour défendre leur querelle, trois frères nommés Horaces, et les Albains confièrent leurs intérêts à la valeur de trois frères nommés Curiaces. Il y eut d'abord



deux des Horaces de tués ; mais les trois Curiaces étaient blessés , et l'Horace qui restait ne l'était pas ; malgré cet avantage , il pensa qu'il ne pouvait , seul , entreprendre de tuer trois hommes ; ainsi , il eut recours à la ruse , et feignit de prendre la fuite . A cette vue , les Albains poussèrent de grands cris de joie , pendant que la consternation se répandait dans le camp des Romains . Cependant , les Curiaces poursuivirent leur ennemi , et comme ils n'étaient pas également blessés , leur course fut inégale , et ils se trouvèrent bientôt séparés : c'est ce qu'Horace avait espéré . Alors il se retourna , les tua l'un après l'autre , et aussitôt après les dépouilla de leurs armes pour s'en emparer ; il prit , entre autres dépouilles , une riche écharpe que sa sœur avait brodée pour un des Curiaces , avec lequel elle était fiancée . Lorsqu'Horace entra dans la ville de Rome , paré de cette écharpe , sa sœur , à qui cette vue rappelait douloureusement la perte de son amant , se laissa emporter à la douleur , et accabla son frère de reproches . Horace , piqué de la voir insensible à la gloire de sa patrie , se laissa emporter à un zèle brutal et féroce , et lui passa son épée au travers du corps . Tout le monde eut horreur d'une action si barbare ; Horace fut arrêté et conduit devant le roi , qui , désirant le sauver , renvoya l'affaire au peuple . Le père d'Horace plaida pour son fils

et n'eut pas de peine à attendrir le peuple en sa faveur, en sorte qu'il obtint sa grâce.

ALEXANDRINE. — Quel monstre que cet homme, qui tue sa sœur ! et quel injuste jugement que celui du peuple, qui le renvoie absous d'un si grand crime !

Mad. ELISABETH. — Sans doute, Horace aurait été bien coupable, s'il avait tué sa sœur de sang-froid et avec préméditation ; mais la circonstance où il s'était trouvé le rendait excusable, et les Romains, qu'il venait de rendre victorieux et maîtres de leurs ennemis, tout en désapprouvant sa brutalité, firent bien de lui pardonner, pour ne pas décourager, à l'avenir, les braves qui voudraient défendre leur patrie.

ALEXANDRINE. — Est-ce qu'un soldat qui commettrait aujourd'hui le même crime ne serait pas puni ?

Mad. ELISABETH. — Cette question, ma chère, est indiscrette, parce qu'elle suppose ce qui n'est point dans le caractère français ; savoir, qu'une jeune personne pût s'oublier au point de regretter un ennemi de sa patrie, et maudire son frère, qui reviendrait victorieux d'un combat ; ainsi, ne vous attendez à aucune réponse.

JOSÉPHINE. — La ville d'Albe fut obligée, par la victoire d'Horace, de céder sa supériorité à celle de Rome ; mais quelque temps après, les habitans ayant pris des mesures pour n'être pas

soumis, Tullus la détruisit, et sa population fut transportée à Rome.

Ancus Marcus succéda à Tullus ; il eut toutes les qualités guerrières de Romulus et les vertus pacifiques et religieuses de Numa. Après la mort de ce bon roi, un étranger, nommé Tarquin, qui s'était établi à Rome, et auquel Ancus Marcus avait donné toute sa confiance, usurpa le trône, et bannit de la ville les deux fils du feu roi. Cet usurpateur fit bientôt oublier l'illégitimité de son droit, par la manière dont il gouverna les Romains, au milieu desquels il fit régner constamment l'abondance et le bon ordre. Après qu'il eut été assassiné, Servius, un enfant qu'il avait fait élever, lui succéda. Ce règne fut agité de guerres qui durèrent vingt ans ; mais qui n'empêchèrent pas Servius de s'appliquer à tout ce qui pouvait faire le bonheur de ses sujets.

Mad. ELISABETH. — Reposez-vous, Joséphine ; vous nous raconterez un autre jour la suite de l'Histoire Romaine ; et vous, mesdemoiselles, retenez bien dans votre mémoire les faibles commencemens de cet empire, qui, quelques siècles après, s'étendit dans tout l'univers connu, afin que vous puissiez admirer la toute-puissance de Dieu, qui, d'un petit nombre de bergers, fit sortir ce peuple romain, qui s'éleva, comme un immense colosse, au-dessus de toutes les nations.

XXVII<sup>e</sup> CONVERSATION.

MAD. SOPHIE, ÉLISA, STEPHANIE, EMILIE,  
JULIE, HORTENSE, PAULINE.

MAD. SOPHIE. — Reprenons le fil de notre Histoire Sainte, que nous avons laissée à la mort de Moïse. ELISA, voudriez-vous nous raconter ce qui arriva ensuite au peuple d'Israël ?

ELISA. — Quand Moïse fut mort, Josué, qui était un grand homme de guerre, et qui était, avec Caleb, le seul de tous les Israélites sortis d'Égypte, se mit, par ordre du Seigneur, à la tête des tribus, pour entrer dans la terre promise, que l'on appelle aujourd'hui la *Palestine*. Quand tout fut prêt, l'armée et tout le peuple se mirent en marche pour sortir du désert; mais ils avaient à traverser le fleuve du Jourdain. Josué fit alors le même miracle que Moïse au passage de la Mer-Rouge; il ordonna aux lévites d'entrer dans le fleuve avec l'arche, et incontinent les eaux s'ouvrirent et laissèrent passer tous les Israélites jusqu'au dernier homme.

JULIE. — Le mot *miracle*, dont vous vous êtes servie, en parlant de Josué, m'embarrasse beaucoup; je vous prie de m'en expliquer le sens, que je ne comprends pas.

ELISA. — Un miracle est un événement qui arrive contre les lois ordinaires de la nature , et qui n'est possible qu'à Dieu même, parce que Dieu seul a le pouvoir d'agir contre les lois qu'il a établies, ou d'en suspendre l'effet.

Le passage du Jourdain ne fut pas le seul miracle que fit Josué. Il y avait dans la terre promise une ville très - forte et entourée de grosses murailles, appelée *Jéricho*. Josué voulut la prendre, parce qu'elle servait d'asile et de retranchement à ses ennemis ; mais ce ne fut point par les moyens ordinaires, qui consistaient alors à élever un grand nombre de machines contre les villes qu'on assiégeait , que Josué s'en rendit maître. Il ordonna aux lévites, ainsi que Dieu le lui avait prescrit , de faire le tour de Jéricho , en portant l'Arche d'alliance et en sonnant de la trompette. L'effet suivit de près cette singulière attaque; car au moment où toutes les trompettes vinrent à sonner, les murailles de Jéricho s'écroulèrent avec un bruit épouvantable , et ouvrirent à l'armée israélite un large passage pour entrer dans la ville.

Quelques temps après, cinq rois Ammorhéens étant venus mettre le siège devant la ville de Gabaon , qui avait fait alliance avec Josué , celui-ci vint au secours de cette ville , et mit en fuite ces cinq rois ; mais craignant que la fin du jour n'arrêtât les progrès de sa victoire, il ordonna,

dans un transport que Dieu lui inspirait , au soleil de s'arrêter sur Gabaon , et défendit à la lune d'avancer. Dieu exauça le désir de son serviteur , et le soleil et la lune s'arrêtèrent un jour entier , afin que le peuple d'Israël eût le temps de défaire ses ennemis.

Josué continua de vaincre tout ce qui s'opposait à lui , et dans l'espace de six années , presque tous les peuples idolâtres de la terre promise furent exterminés. Tout le pays fut partagé au sort entre les tribus ; mais la tribu de Lévi n'eut point de terre , parce qu'étant consacrée au culte de Dieu , les autres tribus devaient lui payer la dîme de leurs biens.

PAULINE. — Permettez , mademoiselle , que je vous soumette une réflexion : si le soleil occupe toujours la même place dans le ciel , et si c'est la terre qui tourne autour de lui , comme madame Sophie nous l'a dit , comment peut-on dire que cet astre s'arrêta à l'ordre de Josué ?

Mad. SOPHIE. — Cette question , ma chère , vous fait honneur , parce qu'elle prouve que vous réfléchissez sur ce que vous avez entendu. Il est bien vrai que c'est la terre qui tourne autour du soleil ; mais l'Écriture Sainte ne s'exprime point comme les astronomes , et son langage , qui est proportionné aux intelligences les plus bornées , ne s'éloigne jamais des idées communes , quand il est question des phénomènes de la nature.

Dans le temps où vivait Josué, et jusqu'au seizième siècle, tout le monde, y compris les savans, était persuadé que le soleil se levait et se couchait chaque jour; pour être compris, il fallait donc que l'écrivain sacré ne s'exprimât pas autrement que tout le monde ne pensait, et je crois que personne ne l'aurait entendu, s'il avait dit que Dieu avait arrêté le mouvement de la terre autour d'elle-même, pour donner à Josué le temps d'achever sa victoire. Laissons continuer Elisa.

ELISA. — Quelques temps après la mort de Josué, Dieu donna à son peuple un autre conducteur, nommé Gédéon, pour le défendre contre les Madianites, qui étaient entrés dans la terre de Chanaan pour la ravager. Avec trois cents hommes seulement, qu'il avait partagés en trois bandes, et à qui il avait commandé de prendre chacun une trompette dans une main, et dans l'autre un vase de terre vide, où il y eût une lampe, ce capitaine investit le camp des Madianites. Vers le milieu de la nuit, il entra par un endroit du camp, et sonna de la trompette; ses soldats firent aussitôt retentir le son de leurs trompettes, et brisèrent les vases de terre où ils avaient mis des lampes ardentes, en poussant de grands cris. A ce bruit, les Madianites, saisis de frayeur, se mirent à fuir en désordre et à s'en-

tre-tuer , dans la persuasion où ils étaient que toute l'armée des Israélites les poursuivait.

AMÉLIE. — Assurément il y a du mystère dans cette manière de combattre , et je pense que cette histoire renferme quelque figure.

Mad. SOPHIE. — Une manière de combattre si extraordinaire , était la figure de celle dont Jésus-Christ, le véritable Gédéon , s'est servi pour l'établissement de son église. Les apôtres n'ont eu pour armes que la parole de Dieu , qu'ils ont fait retentir par toute la terre ; leurs corps , qui n'étaient que des vases d'argile , ont été brisés par les supplices , et il en est sorti une lumière éclatante , qui a dissipé les ténèbres de l'idolâtrie et éclairé toutes les nations.

HORTENSE. — Il y a long-temps que je désire entendre raconter l'Histoire de *Samson* ; n'en approchons-nous pas ?

ELISA. — J'y pensais comme vous , ma chère Hortense , et rien n'empêche que je ne vous l'apprenne dans ce moment.

Lorsque Samson vint au monde , Israël était, à cause de ses péchés , sous la puissance des Philistins , qui étaient un peuple idolâtre. Ses parens l'élevèrent de la manière qu'un ange leur avait prescrite ; on ne lui coupa point les cheveux , et il ne but point de vin , ni de toute autre liqueur qui pût enivrer : il devint cependant le plus fort



de tous les hommes. Ayant aperçu un jour un lion qui venait vers lui en rugissant , il le mit en pièces avec ses mains, aussi facilement que si e'eût été un chevreau. Il brûla quelque temps après les blés des Philistins ; il les battit ensuite et en fit un grand carnage. Un autre jour qu'on l'avait lié avec de grosses cordes pour le conduire vers les Philistins, il rompit sans peine ces cordes, et ayant trouvé une mâchoire d'âne, il la prit, et tua mille ennemis. Il se retira ensuite à Gaza, où les Philistins, ayant appris qu'il y était, mirent des gardes autour et aux portes de la ville pour le tuer lorsqu'il sortirait. Samson s'étant levé au milieu de la nuit, alla prendre les deux portes de la ville avec leurs ferrures, les mit sur ses épaules, et les porta sur le haut d'une montagne.

Cet homme si fort céda pourtant aux artifices d'une femme, nommée Dalila, à qui il eut l'imprudence de dire que le rasoir n'avait jamais passé sur sa tête, et que si on le rasait, il perdrait toute sa force. Cette femme perfide ayant averti les Philistins de ce qu'elle venait d'apprendre, ceux-ci lui conseillèrent de couper les cheveux à Samson pendant qu'il dormirait, ce qu'elle fit ; et à son réveil, Samson, voulant faire usage de ses forces contre ses ennemis qui l'entouraient, sentit qu'elles l'avaient abandonné. Les Philistins, donc, l'ayant pris, lui crevèrent aussitôt

les yeux , le chargèrent de chaînes , et le renfermèrent dans une prison , où ils lui firent tourner la meule d'un moulin. Cependant , ses cheveux commencèrent à revenir . et ses forces à proportion. Un jour que les Philistins donnaient une grande fête en l'honneur de leurs faux dieux , ils firent venir Samson au milieu d'eux , pour s'en amuser et s'en moquer. Celui-ci s'étant fait conduire auprès de deux colonnes qui soutenaient l'édifice où se tenait l'assemblée , il les embrassa et se mit à les secouer avec tant de force , qu'elles tombèrent avec le bâtiment , qui l'écrasa sous ses ruines , ainsi que tous les spectateurs.

Mad. SOPHIE. — On peut trouver dans cette histoire une image assez naturelle de ce qui arrive à une jeune personne élevée dans la vertu : elle est invincible contre tous les efforts des passions , tant qu'elle se tient attachée aux principes qu'elle a reçus ; mais si elle vient à se laisser séduire par les attraits du vice, Dieu se retire d'elle ; elle perd toute sa force , tombe dans un aveuglement funeste , et ce n'est plus que par de grands efforts qu'elle peut retourner à son premier état, et rentrer dans les sentiers de la religion et de la vertu.

STÉPHANIE. — Éliisa nous a bien parlé des conducteurs du peuple de Dieu dans la terre promise ; c'est-à-dire , des chefs qui le conduisaient à la guerre contre ses ennemis ; mais elle ne nous

a rien dit de son gouvernement, ce qui est cependant très-utile à connaître.

ELISA. — Les Israélites furent gouvernés, après la mort de Moïse, par des juges qui étaient des hommes que Dieu choisissait lui-même, pour qu'ils gouvernassent en son nom; mais ce peuple si inconstant et si ingrat, se dégoûta de ce gouvernement divin, et demanda un roi. Le prophète Samuel, le dernier de leurs juges, à qui ils s'adressèrent, se plaignit devant Dieu de cette proposition; mais Dieu y consentit, en ordonnant toutefois à Samuel de les avertir de ce qu'un roi exigerait d'eux, et de ce qu'ils auraient à souffrir sous son gouvernement.

Le premier roi d'Israël fut Saül, que Samuel oignit d'une huile sainte, comme il s'en retournait auprès de son père, pour lui donner des nouvelles de ses ânesses, qu'il avait perdues. Ce nouveau monarque fut d'abord humble, modeste et reconnaissant du choix que Dieu avait fait de lui pour gouverner son peuple; mais il ne conserva pas long-temps ces bonnes qualités, et se rendit coupable de désobéissance envers Dieu, en laissant la vie au roi des Amalécites, qu'il avait vaincus, et en se réservant une partie considérable du butin, quoique Dieu lui eût ordonné d'exterminer les Amalécites, sans rien épargner, et sans se réserver la moindre chose de tout ce qui leur appartenait. En conséquence,

Samuel lui déclara que Dieu le rejetait , et allait lui donner un successeur.

Ce successeur se nommait David , était fils d'Isaï , et menait paître les brebis. Samuel le choisit entre ses frères , et le sacra roi , par l'ordre de Dieu ; mais David ne monta pas sur le trône aussitôt après son sacre , et vécut inconnu en cette qualité , pendant un certain temps , à la cour de Saül , qui ne le regardait que comme un excellent joueur de harpe , et apprit bientôt à l'estimer ce qu'il valait , par l'événement que je vais raconter.

PAULINE. — Il me paraît bien extraordinaire que Samuel eût choisi pour roi des Israélites ; Saül , un conducteur d'ânesses , et David , un pasteur de troupeaux. Est-ce qu'il n'y avait point dans ce peuple des hommes nobles et distingués qui pussent être élevés à une aussi haute dignité ?

Mad. SOPHIE. — Que vous jugez mal , ma chère Pauline , des hommes et des dignités ! Comme Dieu seul est grand , et que tous les hommes sont égaux à ses yeux , la première leçon qu'il voulait donner aux Israélites , en leur accordant un roi , devait leur apprendre ces grandes vérités , et les avertir que ce ne sont ni la naissance , ni les richesses qui influent sur son choix , et que tout le mérite de l'homme à ses yeux ne consiste que dans la vertu. Elisa , récitez-nous

est événement si glorieux à David, dont vous nous avez parlé.

ELISA. — Saül faisait la guerre aux Philistins, et les armées étaient campées l'une près de l'autre; un énorme géant, nommé Goliath, vint, durant quarante jours, insulter les Israélites, et défier le plus hardi d'entr'eux à se battre contre lui; personne n'osait lui répondre, tant la fierté, la taille et les armes de ce monstre en imposaient aux plus courageux. David arriva dans ce temps-là à l'armée, et demanda ce que voulait ce Philistin; d'après la réponse qu'on lui fit, il déclara qu'il voulait le combattre. Son extrême jeunesse et sa petite taille furent cause que Saül refusa d'abord de consentir à une lutte aussi inégale; mais pressé par les instances de David, qui avait attaqué plusieurs fois des ours et des lions, il se rendit, et lui donna ses propres armes et son épée, que David, trouvant trop incommodes, remplaça par un bâton et une fronde, avec laquelle il s'avança devant Goliath. Ce géant, le voyant approcher, se moqua de lui, et s'avança pour le percer de sa lance. David, de son côté, courut au-devant de lui, et d'un coup de fronde il lui enfonça une pierre dans le front. Ce coup ayant renversé le Philistin, David se jeta sur lui, lui coupa la tête de sa propre épée, et répandit, par cette mort, la terreur dans toute l'armée des Philistins. Par cette victoire, David excita l'ad-

miration de toute l'armée , et celle de Saül , qui le revêtit de ses ornemens et de ses armes. Mais cette affection de Saül pour David fit bientôt place à la jalousie et à la haine ; et ce malheureux prince résolut de le perdre , à quelque prix que ce fût, quoiqu'il lui eût donné sa fille en mariage. David , que Dieu protégeait visiblement, échappa à toutes ses poursuites et à toutes ses embûches , et devint enfin roi de tout Israël , par la mort de Saül , qui se tua de désespoir pour une bataille qu'il avait perdue contre les Philistins , et par celle de ses deux beaux-frères, dont l'un, qui s'appelait Jonathas , l'aimait autant que son beau-père le haïssait.

STÉPHANIE. — Vous devez être bien fatiguée, ma bonne amie, de nous avoir entretenu si longtemps; si vous le désirez, je vais continuer l'histoire de David et de son fils Salomon , avec l'agrément de madame Sophie.

Mad. SOPHIE. — Il est temps, mesdemoiselles, que nous finissions cet entretien dont nous verrons la suite un autre jour. Julie , faites - nous part des réflexions que vous avez faites au sujet de cette histoire.

JULIE. — Je pensais à la jalousie de Saül contre David, et je trouvais que ce prince était bien injuste d'en vouloir à un jeune homme qui lui avait rendu un si grand service, et bien malheu-

reux , car sa jalousie ne lui laissait de repos , ni le jour , ni la nuit.

Mad. SOPHIE. — Oui , ma chère , tel est le caractère de la jalousie , ce sentiment pervers , qui nous fait regarder d'un mauvais œil les personnes qui ont un mérite et des qualités que nous n'avons pas ; tel est , dis-je , le caractère de la jalousie : elle est injuste et nuisible tout à la fois. Ne soyez jamais jalouses de qui que ce soit , mesdemoiselles ; mais réjouissez - vous quand vous verrez des personnes qui vaudront mieux que vous ; c'est le moyen de les égaler , de vous faire estimer des autres , et d'être contentes de vous-mêmes.



## XXVIII<sup>e</sup> CONVERSATION.

MADAME SOPHIE, EUGÉNIE, CAROLINE,  
JULIE, PAULINE, ALEXANDRINE,  
ROSALIE, FÉLICIE.

Mad. SOPHIE. — Pourquoi , Julie , vous mîtes-vous à rire hier , quand vous vîtes cette vieille femme qui me fit demander ; et pourquoi eûtes-vous l'air de la contrefaire ?

JULIE. — Je vous avoue , madame , que j'ai le défaut de rire des vieilles gens. Comme maman a une amie qui est fort âgée et n'a plus de dents,

les grimaces que je lui voyais faire en parlant me faisaient souvent rire aux éclats, et avec tant de force, qu'il m'était impossible de me contenir en sa présence. C'est depuis ce temps-là que j'ai pris l'habitude de rire quand je vois de vieilles femmes.

**MAD. SOPHIE.** — Apprenez qu'il n'y a rien de si bas que de se moquer des vieilles gens, ou de ceux que Dieu a affligés de quelque défaut naturel : les premiers méritent du respect ; les seconds de la compassion. Je vous avoue, ma chère, que je serais bien fâchée si vous ne vous corrigiez pas de ce défaut, qui annonce ordinairement un cœur dur et méchant. Eugénie, dites-nous comment on en agissait à Sparte avec les vieillards.

**ALEXANDRINE.** — Je le sais bien, madame ; je le dirai, si vous le voulez bien.

**MAD. SOPHIE.** — Il n'est pas poli, Alexandrine, de répondre aux questions que j'adresse à une autre, et d'interrompre une conversation avant que l'on ne vous adresse la parole. C'est là un des plus grands défauts dans lequel puisse tomber une jeune personne, et qui annonce le mieux sa mauvaise éducation, que de prendre la parole quand elle doit écouter, et de vouloir montrer ce qu'elle sait quand on ne le lui demande pas. Savoir vous taire, savoir parler à propos et laisser parler les autres, voilà, ma chère, ce qui,



dans le monde , vous fera le plus d'honneur , et vous attirera la considération des compagnies que vous fréquenterez avec votre maman. Eugénie, c'est à votre tour de parler.

EUGÉNIE. — La république de Sparte passait pour avoir les lois les plus sages de la Grèce , et j'aime beaucoup celles qu'elle suivait à l'égard des vieillards : il n'était pas permis aux jeunes gens de s'asseoir en leur présence , et quand ils venaient dans les assemblées publiques , on leur cédait les meilleures places. Les Athéniens , peuple frivole et léger, n'avaient pas les mêmes attentions. Un jour qu'il y avait à Athènes des ambassadeurs de Sparte , ils furent scandalisés de voir dans la foule de pauvres vieillards que l'on poussait , et qui ne pouvaient trouver aucune place pour voir le spectacle. Les ambassadeurs, qui avaient la place d'honneur, ne purent souffrir cela , et s'étant levés , ils forcèrent les vieillards à s'asseoir en leur place , et donnèrent par-là une bonne leçon aux Athéniens.

MAD. SOPHIE. — C'est bien , Eugénie. Voilà sans doute un beau trait de l'histoire profane, sur le respect que nous devons avoir pour la vieillesse ; mais l'Histoire Sainte ne nous fournit-elle rien à ce sujet ? Parlez, Alexandrine.

ALEXANDRINE. — Nous lisons dans l'Écriture Sainte que le prophète Elisée , allant dans la ville de Béthel , trouva en chemin une troupe de pe-

tits enfans qui , voyant sa tête chauve, se mirent à l'insulter et à se moquer de lui. Elisée , les regardant, les maudit au nom du Seigneur. Aussitôt après cette malédiction , il sortit deux ours d'une forêt voisine , qui déchirèrent quarante-deux de ces petits enfans. Ce ne fut point par colère que le saint prophète maudit ces enfans , mais par un mouvement que l'esprit de Dieu lui inspira , afin qu'un exemple si terrible pût servir à notre instruction.

CAROLINE. — Il faut pourtant convenir , madame, que la plupart des vieilles gens ne sont pas aimables , et ont des ridicules dont il est impossible de ne pas se moquer. En général, les vieillards ont toujours de l'humeur, se plaignent sans cesse, trouvent à redire à tout ce que l'on dit ou ce que l'on fait , et ne peuvent souffrir les jeunes gens.

Mad. SOPHIE. — Assurément, ma chère , la vieillesse n'a pas les grâces et l'enjouement de la jeunesse; est-ce une raison pour se moquer d'elle? et la vieille femme qui voudrait contrefaire la jeune fille, ne serait-elle pas infiniment plus ridicule qu'en murmurant toujours et en faisant beaucoup de grimaces? Quant à l'humeur des vieillards, qui les portent à tout blâmer dans les jeunes gens , je ne pense pas qu'elle puisse autoriser ceux-ci à leur manquer de respect. Quel âge n'a pas ses défauts? Et la jeunesse n'en a-t-elle

pas un plus grand nombre que tout autre? D'ailleurs, je pense que les vieillards n'ont pas grand tort de se plaindre des jeunes gens, surtout de ceux d'aujourd'hui, qui, sans instruction et sans expérience, veulent juger de tout, se croient nés pour donner le ton à la société, et prétendent asservir à leurs opinions et à leurs goûts les personnes dont ils devraient recevoir les conseils et écouter les leçons.

PAULINE. — J'ai une vieille tante bien triste, bien ennuyeuse, bien maussade, qui vante toujours ce qui se faisait de son temps, et trouve mauvais tout ce qui se passe aujourd'hui; rien ne lui plaît, et même les attentions que l'on a pour elle sont toujours prises en mauvaise part, ce qui rend sa société fort dure et fort pénible à maman, avec qui elle demeure; cependant maman n'a pour elle que des procédés respectueux, et cherche continuellement les moyens de la distraire, de lui faire passer le temps agréablement, et de lui procurer tous les plaisirs convenables à son âge avancé.

Mad. SOPHIE. — Votre maman, ma chère, remplit les devoirs d'une honnête femme et d'une bonne chrétienne, et elle doit espérer de recevoir à son tour la récompense des bons procédés qu'elle a pour sa tante, quand elle sera parvenue à la même vieillesse; car les vieilles gens, ne nous y trompons pas, sont compris dans le quatrième caté-

mandement, où Dieu nous ordonne d'honorer nos père et mère, si nous voulons vivre longuement.

ROSALIE. — Je ne comprends pas cela, madame; est-ce que les vieilles personnes sont nos parens?

Mad. SOPHIE. — Le quatrième commandement de Dieu ne nous ordonne pas seulement d'honorer nos père et mère, mais encore tous ceux qui ont quelque autorité sur nous; or la parenté n'est pas la seule chose qui donne aux autres de l'autorité sur nous, et la vicillesse principalement porte avec elle un caractère de supériorité qui commande nos égards et notre respect.

ROSALIE. — Je ne conçois pas trop comment une vieille femme peut avoir de la supériorité sur une jeune femme.

Mad. SOPHIE. — Cette vieille femme, ma chère, dont vous faites si peu de cas, a l'expérience d'une infinité de choses que vous n'avez jamais vues et que vous ne verrez jamais, et la sagesse, précieuse qualité qui est le fruit naturel de cette expérience: or, quelle qualité doit rendre une femme plus supérieure aux autres femmes, que celle qui lui donne le droit de les instruire, de les avertir et de leur montrer le chemin de la vertu? N'est-ce pas là une espèce de sacerdoce, et le vieillard n'est-il pas, en quelque manière, un ministre du ciel, consacré par le temps qui,

en blanchissant ses cheveux , a voulu le recommander au respect des générations qui viennent après lui ?

FÉLICIE. — Si l'âge donne de la supériorité , je dois donc , madame , regarder ma sœur aînée comme au-dessus de moi ? Cependant , je vous l'avouerai , rien ne me ferait plus de peine que de me soumettre à elle , et de lui témoigner du respect.

MAD. SOPHIE. — Sans doute, ma chère , vous devez des égards à votre sœur aînée , car l'aînesse est un droit véritable , qui a toujours été reconnu chez tous les peuples ; mais c'est pousser trop loin la conséquence de ce que j'ai dit relativement à la vieillesse , dont la supériorité ne consiste pas précisément dans le nombre des années , mais dans l'expérience et la sagesse , qui en est le fruit.

PAULINE. — Un jour que maman avait été bien tourmentée par ma vieille tante , je lui demandai pourquoi elle en supportait la mauvaise humeur avec tant de patience et de douceur ; voici ce que maman me répondit : Il est vrai , Pauline , que votre tante prend souvent de l'humeur ; mais que dois-je faire dans cette circonstance ? la chagriner et lui faire des réponses impolies et malhonnêtes ? Elle est bien assez à plaindre d'être vieille , et de ne plus voir devant elle d'autre perspective que celle du tombeau ;

faut-il que j'ajoute à la tristesse de sa situation par des duretés, et que je la méprise pour être parvenue à un âge où peut-être nous n'arriverons jamais ni l'une ni l'autre? Non, non, quelles que soient les bizarreries actuelles de son esprit, je me garderai bien de m'en prévaloir pour être ingrate et injuste à son égard. C'est cette tante, ma chère enfant, dont l'expérience a formé mon adolescence; c'est elle qui m'a appris à connaître le monde, à me méfier de ses faux attraits, à choisir mes sociétés, à ne pas confondre la fausse amitié avec la véritable; à ne jamais me compromettre par mes liaisons ni par mes discours, et à préférer les pures jouissances de l'intérieur de ma famille, aux plaisirs bruyans d'un monde qui cherche moins à se récréer qu'à s'étourdir et à se fatiguer. Cette chère tante, me croirez-vous, est encore aujourd'hui la personne dont les conseils me sont les plus utiles, et desquels je me suis le mieux trouvée dans plusieurs affaires, où ma sagacité en défaut me forçait de recourir aux lumières de son expérience.

MAD. SOPHIE. — Voilà de beaux sentimens, ma chère; je vous invite à suivre les exemples et les leçons d'une mère si bonne, si raisonnable et si reconuissante. Que Dieu bénisse cette excellente nièce, et accorde de longs jours à une tante qui lui a inspiré tant de raison et de vertu!

PAULINE. — Je vous promets bien, madame,

d'aimer et de respecter beaucoup ma vieille tante, et même toutes les vieilles gens que je connaîtrai; et quand je serai grande fille de leur demander et de suivre leurs conseils.

EUGÉNIE. — Je crois que ce sera faire beaucoup mieux que de suivre les conseils des jeunes personnes qui, en général, n'écoutent jamais la voix de la raison, et pour qui la sagesse n'est qu'un mot vide de sens.

MAD. SOPHIE. — Dites-moi, Eugénie, cette réflexion est-elle de vous, ou si vous l'avez lue dans quelque ouvrage?

EUGÉNIE. — Il me semble, madame, que je l'ai lue, mais je ne me rappelle pas dans quel ouvrage.

MAD. SOPHIE. — Cette réflexion est juste, à quelques égards, mais elle ne me paraît pas bonne, prise dans un sens général. J'aurais beaucoup mieux aimé que vous eussiez dit que la sagesse n'est qu'un mot vide de sens pour un grand nombre de jeunes personnes, parce que vous auriez fait entendre qu'il y en a quelques-unes dont les exemples et les conseils sont bons à suivre, ce qui est vrai.

EUGÉNIE. — Aussi, quand j'ai dit *en général*, ai-je voulu faire entendre qu'il y avait des exceptions à faire parmi les jeunes personnes.

MAD. SOPHIE. — J'espère que Julie profitera de cette conversation, et que je n'aurai plus que

des éloges à lui donner sur son respect envers les vieilles gens, quel que soit leur sexe et leur état. Vous pouvez maintenant, mesdemoiselles, aller vous divertir dans le jardin.



## XXIX<sup>e</sup> CONVERSATION.

MAD. ELISABETH, ALEXANDRINE, ADÈLE,  
AMÉLIE, ÉMILIE, HORTENSE.

MAD. ÉLISABETH— Vous êtes-vous préparée, Amélie, à nous entretenir des principaux états de l'Europe après la France ?

EMILE. — J'espère, madame, que vous serez contente de moi, si toutefois ma mémoire ne se trouve pas en défaut.

MAD. ÉLISABETH. — Comme les états du midi et de l'est de l'Europe sont les plus agréables à parcourir, vous voudrez bien nous en faire d'abord la description avant de parler de ceux qui sont au nord et à l'ouest,

EMILIE. — Au midi de l'Europe et de la France, entre l'Océan et la Méditerranée, on trouve l'Espagne, royaume possédé par un prince de la maison de Bourbon. C'est un pays très-fertile, mais mal cultivé.

L'Espagne est arrosée par cinq grandes rivières,



dont quatre , savoir , le Tage , le Douro , la Guadiana et le Guadalquivir , se jettent dans l'Océan ; et la cinquième , l'Èbre , porte ses eaux dans la Méditerranée. On la divise en quatorze provinces , dont l'Andalousie est la plus belle et la plus riche , et dont les chevaux sont très-renommés. La ville de Madrid est la capitale de toute l'Espagne. C'est une ville plus grande que belle , dont on porte la population à trois cents mille habitans. Le roi y fait sa résidence : le palais qu'il habite est richement décoré. Celui de l'Escorial , où l'on enterre les princes de la famille royale , est à sept lieues de Madrid. La population de l'Espagne est d'un peu plus de dix millions d'habitans.

A l'est et au midi de l'Espagne , est situé le royaume de Portugal , où règne la maison de Bragance. Il est divisé en trois parties , dont l'Estremadure est la plus commerçante et la plus riche. La capitale du Portugal est Lisbonne , qui fut presque entièrement détruite en 1755 , par un tremblement de terre. On évalue la population de ce royaume à trois millions d'habitans. La langue diffère peu de l'Espagnol. La religion catholique y est la dominante , ainsi qu'en Espagne.

Mad. ÉLISABETH. — Reposez - vous un peu , Émélie , Adèle nous parlera des pays de l'Europe qui sont situés à l'est.

ADELE. — Ainsi c'est de l'Italie que je dois parler. Cette contrée est comme une grande pres-

qu'île, entourée des eaux de la Méditerranée, excepté du côté de l'Allemagne et de la France, dont elle est séparée par les Alpes. Elle a 250 lieues de long, et l'Apennin la traverse sans interruption dans toute cette étendue. C'est de cette chaîne de montagnes, entre lesquelles on distingue le Vésuve, qui jette des flammes depuis un grand nombre de siècles, que sortent les rivières du Tibre et de l'Arno, dont la première passe à Rome; les autres rivières qui fertilisent cette belle contrée, sont, le Pô, l'Adige et le Tésin, qui sortent des Alpes, et se jettent comme les premières, dans la Méditerranée.

L'air de l'Italie est, en général, plus chaud que tempéré, surtout dans sa partie méridionale; elle produit tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie: du blé, du vin, de l'huile, toutes sortes d'excellens fruits, comme des oranges, des citrons, des grenades, des amandes, etc.

L'Italie est divisée en parties: 1°. Les états du roi de Sardaigne, savoir: la Savoie, capitale Chambéry; le Piémont, villes principales, Turin, Alexandrie; l'état de Gênes; villes principales, Gênes, Savone, Chiavari.

2°. Le royaume Lombard Vénitien, qui comprend le duché de Milan, villes principales, Milan, Crémone, Mantoue; l'état de Venise, villes principales, Venise, Bergame, Véronne, Trévise.

3°. Le grand duché de Toscane , villes principales , Florence et Livourne .

4°. Les états du pape , qui sont divisés en neuf provinces , dont la principale s'appelle la campagne de Rome , que les Latins appelaient autrefois le *Latium*. Sa capitale est Rome , ville ancienne et célèbre qui fut autrefois la reine du monde ; elle est la résidence du Souverain-Pontife , le pasteur universel de l'église catholique , qui y possède deux superbes palais : l'un d'été , qui est *Mont-Cavallo* , et l'autre d'hiver , qui est le *Vatican*. Dans le grand nombre de ses temples , on remarque surtout l'église de St.-Pierre de Rome , à laquelle nulle autre ne peut être comparée , soit pour l'étendue , soit pour la magnificence de son architecture.

5°. Le royaume de Naples ; c'est un excellent pays , quant à la fertilité du sol ; mais les éruptions du mont Vésuve sont un vrai fléau pour ce royaume : ce volcan est situé dans la terre de labour , à quatre lieues de Naples. Le royaume de Naples est partagé en quatre grandes provinces , dont la première , qui est la terre de labour , renferme la ville de Naples , capitale de tout le royaume , située au fond d'un golfe , sur le bord de la mer ; elle a un des meilleurs ports de la Méditerranée. La Sicile , qui est une grande île , fait partie du royaume de Naples , dont elle n'est séparée que par un petit détroit , qu'on appelle

le *Phare de Messine*. Palerme est la capitale de la Sicile ; c'est une grande et belle ville :

Mad. ELISABETH. — On ne peut voyager , Adèle , avec plus de célérité que vous le faites , et je doute qu'un ballon , poussé par le vent le plus fort , pût parcourir , en quelques heures , les pays que vous visitez en quelques minutes. Si vous n'étiez point encore fatiguée de votre course , je vous inviterais à nous parler de la Turquie d'Europe , que ces demoiselles désirent beaucoup connaître , parce qu'elles ont souvent entendu parler des Turcs , et du Grand-Turc , qui les gouverne.

ADÈLE. — La Turquie est un des plus grands empires du monde ; il a son siège en Europe , et s'étend en Asie , et même en Afrique ; la religion de Mahomet y est la seule dominante. L'empereur a le titre de sultan ou de grand seigneur , et sa cour se nomme la *Porte* ; ou la *Sublime-Porte* ; il fait sa résidence à Constantinople , dans un immense palais qu'on appelle *Sérail*.

La Turquie d'Europe se divise en quinze provinces. Dans la *Romanie* , est située la ville de Constantinople , capitale de tout l'empire , sur le détroit qui porte son nom , lequel joint la mer de Marmara avec le Pont-Euxin : c'est une des plus grandes villes du monde , et une des plus belles. Les hôpitaux , les places publiques et les mosquées qui sont les temples des Turcs , attirent

l'attention des voyageurs. La mosquée de Sainte-Sophie , église bâtie par l'empereur grec Justinien , est encore aujourd'hui un des plus beaux temples du monde.

HORTENSE. — Un jour que chez papa on parlait de la ville d'Athènes , quelqu'un dit qu'il était bien dommage que cette ville , ainsi que tant d'autres , comme Thèbes, Sparte, Corinthe, etc , qui faisaient l'ornement de la Grèce , appartenissent à un gouvernement barbare comme celui des Turcs ; est ce que la Grèce fait partie de la Turquie d'Europe ?

Mad. ELISABETH. — Oui , ma chère ; tous ces pays si célèbres dans l'histoire ancienne sous le nom de la Grèce et du Péloponnèse , et qui contenaient les villes que vous avez nommées , sont compris dans les deux provinces turques de la Livadie et de la Morée , qui est une péninsule sur la mer Méditerranée. C'est un spectacle bien déplorable , et qui est bien fait pour nous convaincre de l'instabilité des choses humaines , que l'état de barbarie et de misère où sont réduits tant de peuples dont les aïeux se rendirent si illustres dans la philosophie , la littérature et les beaux-arts. Qui pourrait penser que l'Apollon du Belvédère et le groupe de Laocoon sont les ouvrages des ancêtres de ces misérables Grecs , qui gémissent aujourd'hui sous l'esclavage d'une na-

tion barbare et stupide? Adèle, continuez votre voyage.

ADELE. — Outre ces quinze provinces, qui composent la Turquie d'Europe, il faut compter de plus les îles connues sous le nom des îles de l'Archipel: elles sont en très-grand nombre; la plupart sont fertiles en grains, en vins et en olives; leurs habitans sont, en grande partie, des chrétiens Grecs. *Candie*, qui en est la plus grande, est l'ancienne île de Crète, où Jupiter fut élevé, et où se trouvait ce fameux labyrinthe qui fut regardé comme l'une des sept merveilles du monde.

Mad. ELISABETH. — Puisque vous nous parlez de la mythologie, dites-nous comment se nomme aujourd'hui l'île où Diane et Apollon vinrent au monde.

ADELE — Elle n'a pas changé de nom, et elle se nomme, comme autrefois, Délos.

Mad. ELISABETH. — A votre tour, Alexandrine.

ALEXANDRINE. — Vous m'excuserez, madame, si je ne suis point aussi avancée qu'Adèle, et si je ne puis pas entrer dans les mêmes détails.

Mad. ELISABETH. — Ce n'est point non plus ce que je vous demande; car je sais fort bien de quoi vous êtes capable. Dites-nous seulement ce que vous avez retenu de votre carte d'Europe.

ALEXANDRINE. — Au nord de la Turquie d'Europe, se trouvent la Hongrie et la Russie. La Hongrie est un royaume particulier, qui appartient à la maison d'Autriche, et dont le *Bude* est la capitale. C'est un pays très-fertile, et où l'on trouve d'excellens pâturages. Les Hongrois sont presque tous catholiques, et ont la réputation d'être très-courageux. Ses principales rivières sont : le Danube, la Save et la Drave; et ses montagnes, les monts Krapachs, qui la séparent de la Pologne.

Mad. ELISABETH. — Puisque vous avez commencé par la Hongrie, vous ferez bien, pour ne pas revenir sur vos pas, de nous entretenir de suite des autres possessions de la maison d'Autriche.

ALEXANDRINE. — Outre le royaume de Hongrie, l'empereur d'Autriche possède encore celui de Bohême, pays fertile en grains et en pâturages. Prague, ville forte, en est la capitale. Les Bohémiens sont grands, bien faits et fort adroits. Leur langue est mêlée d'esclavon et d'allemand.

La Moravie est un marquisat voisin de la Bohême, dont Olmutz est la capitale.

L'archiduché d'Autriche, dont la capitale est Vienne, sur le Danube, où l'empereur fait sa résidence.

Au nord de la Gallicie, est la Russie, ce vaste

empire qui a plus de six cents lieus de long , sur cinq cents de large , s'étend depuis la mer Baltique , jusqu'au-delà du mont Caucase , en Asie. Saint-Pétersbourg , située à l'extrémité du golfe de Finlande , en est la capitale. C'est une ville bâtie depuis moins d'un siècle , par l'empereur Pierre-le-Grand. Elle est remplie de beaux et de vastes édifices ; les arts et les sciences y sont très-florissans. Moscow est la seconde ville de Russie , dont elle était la capitale avant que Saint-Pétersbourg fût bâtie.

Les principaux fleuves de la Russie sont : le *Volga* , qui se jette , en Asie , dans la mer Caspienne ; le Don , qui a son embouchure dans la mer Noire , ainsi que le Dniéper ; et la Néva , qui se jette dans le golfe de Finlande.

La Russie n'est pas peuplée à proportion de son étendue ; mais elle fait un grand commerce , et sa population s'accroît de jour en jour.

MAD. ELISABETH. — Hâtons-nous , le temps presse. Amélie , achevez ce qui reste à dire des autres états de l'Europe.

AMÉLIE. — De la Russie on passe en Suède , qui est un royaume borné à l'Orient par la Russie , à l'Occident par la Norwège , au Nord par la mer Glaciale , au Midi par le détroit du Sund et la mer Baltique. Il y a dans ce pays beaucoup de mines , qui en font la principale richesse. Les Suédois sont en général bien faits , polis , bons



soldats , et on a dit qu'ils étaient les Français du Nord. On divise la Suède en sept parties. La principale est la Suède propre , dont Stockholm est la capitale, ainsi que de tout le royaume. Au nord de la Suède , est située la Laponie , pays placé presque entièrement sous la zone glaciale , où il n'y a que deux saisons , l'été et l'hiver. Pendant l'été, le soleil y reste trois mois sur l'horizon , et se cache trois mois pendant l'hiver , ce qui fait que la chaleur y est aussi insupportable que le froid y est rigoureux.

HORTENSE. — Ainsi, les habitans de ce pays doivent être bien malheureux, et ne doivent pas beaucoup ressembler aux Français ?

AMÉLIE. — Les Lapons mènent une vie que nous jugeons très-misérable , mais qui , sans doute, ne l'est pas autant que nous nous l'imaginons , parce qu'ils y sont accoutumés dès leur naissance , et que la Providence, qui les a placés dans cette triste région , leur y fournit des moyens d'existence , et même des plaisirs proportionnés à la grossièreté de leurs organes. Assurément ils ne ressemblent pas aux Français ni aux autres peuples , car ils sont très-petits, et fort laids ; mais peut-être le plus laid d'entr'eux , par rapport à nous , est-il le plus beau par rapport à eux , qui ne peuvent point juger de la beauté par comparaison.

Mad. ELISABETH. — Ce que vous venez dire ,

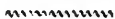
Amélie , est fort juste , mais je ne sais quand vous finirez , si vous faites encore des réflexions.

AMÉLIE. — Dans le voisinage de la Suède , est situé le royaume de Danemarek. La température de ce pays est à peu près la même qu'en Suède ; mais le sol est , en général , plus fertile. La capitale du Danemarek est Copenhague , dont le port est un des plus beaux de l'Europe. Les Danois sont braves et généreux , et aiment les belles-lettres et les sciences.

La Norwège , située entre la Suède et la mer du Nord , est un grand pays très-froid et peu fertile , presque tout couvert de montagnes et de forêts qui fournissent une grande quantité de bois de construction pour la marine. *Berghen* passe pour la plus forte ville de ce pays , et pour un des plus beaux ports de l'Europe.

L'Islande est , après l'Angleterre , la plus grande île de la mer du Nord ; elle est couverte de hautes montagnes , dont la plus considérable est le mont Hécla , qui jette souvent des flammes , et cause de grands ravages dans le pays. Les Islandais , qui sont fort ignorans , croient , dit-on , qu'une partie des âmes des damnés souffrent , dans cette montagne , les peines qu'elles ont méritées , que l'autre partie est condamnée à geler éternellement dans les glaces qui avoisinent leur île.

MAD. ELISABETH. — Quoique ces bons Islandais soient bien superstitieux d'avoir une telle croyance, il me semble néanmoins qu'elle doit beaucoup influencer sur leurs mœurs et sur leur conduite, et que si les autres peuples de l'Europe, les Français entr'autres, étaient aussi convaincus de l'existence d'une autre vie et des peines qui y sont réservées aux méchants, ils pratiqueraient mieux la vertu, et les crimes seraient infiniment plus rares parmi eux. Préparez vous toutes, mesdemoiselles, pour notre prochaine conversation, et pensez qu'il nous reste encore un bien long chemin à faire.



### XXX. CONVERSATION.

MAD. SOPHIE, ÉLISA, STÉPHANIE, ÉMILIE, ALEXANDRINE, AGLAË, PAULINE, ROSALIE.

ALEXANDRINE. — Puisque nous voilà rassemblées pour la conversation sur l'histoire naturelle et la physique, je vous ferai, madame, une question relative au régime de la santé que le médecin me prescrivit dernièrement. Je ne pense pas, me dit-il, mademoiselle, que la viande vous fasse du bien; je vous conseillerais

de faire usage des végétaux , qui se digèrent plus aisément , et produisent peu d'humeurs. Comme je croyais qu'il vous avait parlé de cette ordonnance , je ne vous en disais rien , et j'attendais ; mais puisque ma nourriture n'a pas changé , j'ai lieu de penser que le médecin ne m'a donné qu'un conseil vague , et auquel il n'attachait aucune importance , ou que vous ne jugiez pas à propos de le mettre en pratique à mon égard.

MAD. SOPHIE. Je pense , ma chère , comme le médecin , au sujet de la nourriture qui vous convient , et son ordonnance sera bientôt mise à exécution.

ALEXANDRINE. — Comme je n'ai jamais entendu parler des *végétaux* , que cette fois seulement , voudriez-vous bien me dire ce que ce mot signifie , et ce que c'est qu'une nourriture composée de végétaux ?

MAD. SOPHIE. — N'avez-vous donc jamais mangé des épinards , de l'oseille , des asperges , des artichauts , de la salade ?

ALEXANDRINE. — Pardonnez-moi , madame ; nous en mangeons ici très-souvent , et l'on en sert aussi de temps en temps sur la table de mon papa.

MAD. SOPHIE. — Eh bien , ma chère , on appelle toutes ces plantes des *végétaux*.

ELIZA. — Comme on appelle minéraux , l'or , l'argent , le fer , le cuivre , etc.

MAD. SOPHIE. — En général, toutes les plantes qui croissent sur la terre, depuis l'herbe la plus petite, jusqu'à l'arbre le plus élevé, sont des végétaux.

ALEXANDRINE. — Sommes-nous des végétaux, madame ? Les bêtes, les oiseaux et les poissons sont-ils aussi des végétaux ?

MAD. SOPHIE. — Veuillez bien, ma chère Elisa, apprendre à Alexandrine et à ces demoiselles combien il y a de règnes dans la nature ; j'excepte toutefois Stéphanie, qui est fort instruite sur cette matière.

ELISA. — Les savans qui s'occupent des choses naturelles, ont partagé en trois classes, qu'ils appellent règnes, toutes les productions de la nature. Tous les êtres qui sont animés, l'homme y compris, composent le règne animal ; toutes les plantes forment le règne végétal, et toutes les matières qui sont renfermées dans le sein de la terre, sont comprises dans le règne minéral.

MAD. SOPHIE. — Comme nous avons déjà parlé des métaux, qui font une partie essentielle du règne minéral, vous n'aurez, Elisa, qu'à nous entretenir des animaux ; quant aux végétaux, ce sera l'affaire de mademoiselle Stéphanie.

ELISA. Tout ce qui a vie sur la terre est de la classe des animaux ; le plus parfait et le plus noble de tous, c'est l'homme, parce que lui seul

est doué de la raison, dont tous les autres sont privés. L'homme seul a une intelligence qui lui fait discerner le bien et le mal, et par laquelle il s'élève à la connaissance et à la contemplation de la divinité.

PAULINE.—Est-ce que les autres animaux n'ont pas la raison en partage? Cependant, il y a des chiens qui sont si reconnaissans, si attachés à leur maître, que l'on croirait qu'ils sont raisonnables; et il y a d'autres animaux qui font des choses que l'homme ne pourrait faire, avec toute son intelligence.

Mad. SOPHIE. L'homme seul est raisonnable; mais les autres animaux ont un instinct naturel que la Providence leur a donné, afin qu'ils puissent veiller à leur propre conservation. Nous ne connaissons point la nature de cet instinct, et nous savons fort bien que ce n'est pas la raison, puisqu'il n'en produit pas les effets.

ELISA.—Les animaux sont, ou bipèdes, ce sont ceux qui ont deux pieds, comme l'homme et les oiseaux; ou quadrupèdes, ceux qui en ont quatre, comme le cheval; ou reptiles, ceux qui n'en ont point, et rampent sur la terre, comme les serpens. Il y en a d'autres qui ont un grand nombre de pieds, comme les insectes, et d'autres qui n'ont que des nageoires, comme les poissons.

ROSALIE.— Les oiseaux, qui ont deux pieds et des ailes, sont, de tous les animaux, ceux que

je préfère, et je trouve que leur sort est bien heureux de pouvoir se promener sur la terre et dans le ciel ; car rien n'est plus charment que de voltiger çà et là de branche en branche , sur les arbres et dans les bosquets.

MAD. SOPHIE. — Ne tiendriez-vous pas un peu, ma chère, du caractère des oiseaux ? et ne serait-ce point parce que vous leur ressemblez un peu, par votre légèreté, que vous les préférez à tous les autres animaux ?

ELISA. — Si les oiseaux ont un sort agréable selon Rosalie, ce n'est pas une raison pour qu'elle doive les estimer plus que les autres animaux ; car il en est beaucoup de ces derniers qui sont infiniment plus utiles à l'homme que tous les oiseaux qui volent dans les airs. Quel animal, par exemple, est plus utile que le bœuf, que l'on emploie pour labourer la terre ? que le cheval, qui sert à nous transporter d'un pays dans un autre, et à traîner les fardeaux les plus pesans ? que la brebis, qui nous donne son lait et nous habille de sa laine ? que le chien, qui garde nos maisons, et empêche les voleurs d'en approcher ? Au reste, chaque animal a son utilité particulière, et est doué d'une qualité qui le distingue de tous les autres.

EMILIE. — Ainsi, l'éléphant est le plus gros des animaux, et celui qui montre le plus distinct.

ELISA. — Il est bien vrai que l'éléphant est celui

de tous les animaux sans raison qui montre le plus d'instinct, je dirai même le plus d'intelligence ; mais ce n'est pas le plus gros. Pour parler avec justesse, il faut dire qu'il est le plus gros des quadrupèdes, comme l'autruche est le plus grand des oiseaux, et la baleine le plus grand des poissons ?

EMILIE. — La baleine est donc bien grande ?

ELISA. — Oui, ma chère, il y en a qui ont plus de cent pieds de long, et qui ressemblent à des îles flottantes. On en trouve beaucoup dans la mer du Nord, et au Groenland, où les Anglais et les Hollandais vont en pêcher tous les ans.

AGLAE. — Je croyais qu'il y avait un poisson plus gros que la baleine ; c'est celui qui mange des hommes tout entiers.

ELISA. — Il s'en faut bien que ce poisson, ma chère, soit aussi gros que la baleine ; mais il est infiniment plus féroce, et sa gueule est si large, que l'on en a trouvé qui avaient dans le ventre un homme tout entier. Ce poisson se nomme *requin* ; il suit les vaisseaux, pour dévorer les hommes qui tombent dans la mer, ou les cadavres que l'on y jette. Il est parmi les poissons ce que le tigre est parmi les quadrupèdes, le vautour parmi les oiseaux, et le serpent à sonnettes parmi les reptiles, et ce qu'un méchant



homme où une méchante femme sont parmi leurs semblables.

ALEXANDRINE. — Voilà un singulier serpent, que celui qui a de *sonnettes* ! est-ce que ces sonnettes font du bruit ?

ELISA. — Comme ce serpent, qui se trouve en Amérique, est très-gros et très-dangereux, la Providence, qui a voulu l'empêcher de faire tout le mal à quoi il est porté par sa férocité, lui a donné une espèce de sonnettes, dont le bruit pût avertir les hommes où les autres animaux qui se trouveraient dans son voisinage. Ces sonnettes sont placées à l'extrémité de sa queue, et sont composées de plusieurs petites écailles qui, venant à se heurter quand le serpent est en mouvement, produisent un son assez semblable à celui d'une sonnette.

ROSALIE. — J'aurais bien peur, si je rencontrais un tel serpent ; et vous avouerez qu'une bête si dangereuse ne peut pas être comparée aux oiseaux, que j'aime tant ?

ELISA. — Vous avez raison, ma chère Rosalie. Si j'étais en Amérique, où se trouve ce serpent, j'aimerais beaucoup mieux y voir ces charmans petits oiseaux, nommés colibris, qui sont gros comme une petite noisette, et dont le plumage brille des couleurs les plus riches, les plus éclatantes et les plus variées.

AGLAE. — Comment se fait-il qu'il y ait des

animaux aussi hideux que les serpens, et aussi jolis que les colibris? aussi féroces que les tigres, et aussi doux que les moutons?

Mad. SOPHIE. — C'est en quoi nous devons admirer la sagesse de Dieu, qui a voulu établir dans la nature une infinité de contrastes pour nous apprendre qu'il peut faire tout ce qu'il veut, et faire concourir à sa gloire tous les êtres les plus opposés par leur caractère ou par leur forme; car il ne faut pas s'y tromper, sa toute-puissance brille d'un éclat aussi vif dans la structure du plus petit des animaux, que dans celle du plus grand; et l'insecte qui se cache sous l'herbe, raconte sa gloire, comme l'éléphant majestueux, ou comme l'aigle qui plane au-dessus des nuages

AGLAE. — ÉLISA nous a bien parlé des insectes, mais ce n'a été qu'en passant, et sans nous dire quels animaux c'étaient.

ÉLISA. — Les insectes sont de petits animaux, la plupart volans, dont les ailes sont recouvertes d'une écaille. On les appelle insectes, parce que leur corps est coupé en plusieurs parties, qui sont la tête, le corcelet, qui comprend la poitrine, et le reste du corps, qui est composé de l'estomac, du ventre et de la partie inférieure, comme dans les hannetons, les demoiselles, etc. Il y a d'autres insectes non ailés, et qui n'ont que des écailles, et d'autres tout composés d'anneaux et de jambes, comme les chenilles.

AGLÆE. — Les vers de terre ne sont donc pas des insectes ?

ÉLISA. — Non, ma chère, ce sont des reptiles; mais ces reptiles produisent un grand nombre d'insectes volans dont plusieurs sont fort jolis.

PAULINE. — Comment est-il possible que des vers de terre puissent produire des bêtes qui ont des ailes ?

ÉLISA. — Rien n'est plus vrai, cependant; et même les jolis papillons qui voltigent sur les roses, et auxquels on peut vous comparer, ne vous déplaise, n'étaient que des vers avant d'avoir subi cette charmante métamorphose.

PAULINE. — Les petits des papillons ne sont donc que des vers ?

ÉLISA. — Oui, ma chère; car les papillons font des œufs, ainsi que les mouches, et de ces œufs sortent des vers qui, à leur tour, deviennent papillons.

ALEXANDRINE. — Je ne comprends pas comment cela peut arriver.

ÉLISA. — Si vous avez vu des vers à soie, il ne vous sera pas difficile de le comprendre.

ALEXANDRINE. — Je n'en ai jamais vu; aussi désirerais-je apprendre quelque chose de ce qui les concerne.

Mad. SOPHIE. — Stéphanie, qui est d'une province méridionale, où l'on en élève beaucoup, peut satisfaire votre curiosité à ce sujet.

STEPHANIE. — Les vers qui produisent la soie sortent de petits œufs qu'on appelle *graine de vers à soie*. Quand on les a fait éclore dans un appartement où l'on entretient une douce chaleur, on les place sur des feuilles de mûrier, que l'on a étendues sur une table, afin qu'ils puissent s'en nourrir. Quand ils sont devenus gros, on tapisse la cloison contre laquelle cette table est appuyée, avec de la bruyère, aux rameaux de laquelle on suspend des cornets de papier. Aussitôt que les vers aperçoivent cette bruyère, ils y montent tous, les uns après les autres, étendent leur soie le long de ses rameaux, et entrent dans les cornets, où ils font des coques de soie dans lesquels ils se renferment, et où ils ne cessent de produire cette précieuse matière que lorsqu'ils ont perdu toute espèce de mouvement, par l'effet d'une croûte épaisse qui les a enveloppés. Quand ils sont dans cet état d'immobilité, on ouvre la coque, d'où on les retire, pour s'en défaire ou pour les conserver. Si on les conserve, on les voit au printemps sortir de la croûte qui leur servait d'enveloppe, en forme de gros papillons.

ROSALIE. — Pourquoi, madame, n'éleve-t-on pas des vers à soie dans les environs de Paris ?

MAD. SOPHIE. — C'est parce qu'il n'y croît pas de mûriers, à cause de la température de ce pays-ci, qui est trop froide pour cette sorte d'arbres.

ROSALIE. — Est-ce qu'il y a des arbres qui

croissent plutôt dans un pays que dans un autre?

MAD. SOPHIE. — Sans doute, ma chère, chaque pays a des végétaux qui lui sont propres à cause de la différence des climats. Ainsi, la Provence produit des orangers et des citronniers; la Bourgogne produit la vigne, qui ne saurait prospérer en Normandie, et celle-ci est fertile en une espèce de pommiers que l'on ne trouve point ailleurs. Mais je m'aperçois que ces observations nous ramènent au règne végétal, sur lequel mademoiselle Stéphanie voudra bien nous entretenir un instant.

STÉPHANIE. — L'inépuisable fécondité de la nature ne se montre pas avec moins d'éclat dans l'infinie variété des végétaux, que dans celle des animaux et des minéraux. Que de plantes sont comprises entre l'hyssope et le cèdre du Liban! en combien d'espèces et de familles elles sont distribuées! Quelle étonnante gradation depuis la mousse imperceptible qui s'incruste sur le marbre, jusqu'au chêne audacieux qui affronte les orages! et de cette mousse au brin d'herbe; quelle distance et quel espace rempli par un nombre infini de plantes de toutes formes et de toutes propriétés! Nous n'avons pas besoin de sortir de ce jardin pour nous faire une idée des nombreuses familles du règne végétal, car on y trouve presque toutes les plantes les plus connues qui croissent dans les climats. Quant à celles des autres pays, où nous

n'irons probablement jamais , elles nous intéressent peu , et nous en occuper , ce serait perdre notre temps en propos de pure curiosité.

ALEXANDRINE. — Il n'y a point de salle d'étude que j'aime autant que le jardin ; quand je m'y promène , j'éprouve un sentiment de plaisir que je ne saurais définir , et je vous avoue que j'y voudrais toujours rester.

STÉPHANIE. -- Vous avez raison , ma chère , de regarder ce jardin comme une salle d'étude , car il y a peu de livres aussi instructifs que celui de la nature , et d'une nature aussi belle que celle que nous avons sous les yeux. Que de sujets d'observations nous offrent ces arbres , ces arbustes , ces arbrisseaux , ces fleurs , ces légumes , ces herbes , toutes ces plantes dont la verdure ou les couleurs enchantent nos regards !

AGLAIÉ. — Quelle différence y a-t-il , Stéphanie , d'un arbre à un arbuste et à un arbrisseau ?

STÉPHANIE. — La même différence qu'il y a entre un géant et un nain. Les arbres sont des végétaux gros et élevés , comme les maronniers et les tilleuls de cette avenue ; les arbustes sont de fort petits arbres , comme ces orangers , ces grenadiers , ces poiriers , au sommet desquels on peut atteindre avec la main ; les arbrisseaux n'ont point de tronc , sont composés d'un plus grand nombre de petites branches qui sortent de leurs racines , et se séparent près de la terre , comme

ces lilas , ces rosiers , ces framboisiers , ces sureaux , et ces buissons d'aubépine.

AGLAÉ. — J'étais bien loin de connaître cette différence , car j'appelais *arbre* , un oranger , un citronnier.

STÉPHANIE. — C'est la faute que commettent un grand nombre de personnes , et rien n'est plus commun que d'entendre appeler *arbres* , les arbustes et les arbrisseaux.

ELISA. — C'est ainsi que l'on confond souvent les herbages avec les légumes.

STÉPHANIE. — Oui , il n'est pas rare qu'on prenne l'un pour l'autre , faute de savoir qu'il faut entendre par le mot *légume* , les graines qui croissent dans les jardins , et qui sont enfermées dans des cosses ; et par *herbages* , les plantes telles que les épinards , le serfeuil , le cresson , la laitue ; on appelle *hortolages* , celles qui ont une tige , ou des feuilles très-dures , comme les asperges , les artichaux , etc.

EMILIE. — C'est une chose bien utile que de savoir tous ces noms. Je vous assure que je serais bien embarrassée s'il me fallait nommer quelques-unes des plantes de ce jardin. Où avez-vous appris tout cela , mademoiselle ?

STÉPHANIE. — C'est dans les élémens de la *botanique* que j'ai appris les noms des plantes , leur structure et leurs différentes espèces. La botanique , ma chère , est une science très-agréa-

ble , qui a pour objet tout ce qui concerne les plantes , et qui offre à toutes les personnes qui vivent à la campagne un moyen très-efficace d'éloigner l'ennui et de s'instruire en s'amusant.

ÉMILIE. — Ainsi vous devez connaître toutes les parties dont les plantes sont composées?

STÉPHANIE. — Oui , ma chère Emilie , j'ai appris à nommer tout ce qui entre dans la structure des plantes , principalement des fleurs , que j'aime beaucoup , et dont vous voyez ici un parterre que j'ai formé.

AGLAE. — Voici une fleur jaune dont l'odeur est fort suave.

STÉPHANIE. — Cette fleur se nomme *jonquille*. Il y faut remarquer différentes parties comme dans toutes les autres espèces de fleurs. La tige , qui supporte la fleur ; les feuilles de la fleur , qui forment un cerle ; le calice , qui est l'espace compris entre les feuilles et le centre de ce cercle , où se trouve le pistil et les étamines , qui sont cette poussière fine qui entoure les pistils. Vous remarquerez les mêmes choses dans les œillets , les lis , les roses , les tulipes , etc.

AGLAE. — J'ai toujours été embarrassée de savoir pourquoi les fleurs ont des couleurs si belles et si variées , qu'aucune étoffe n'a autant d'éclat que la moindre fleur de ce jardin.

STÉPHANIE. — Il est vrai , rien n'égale l'éclat du coloris des fleurs ; car c'est le soleil lui-même



qui, par ses rayons, principes des couleurs, leur donne cette parure, que les hommes ne pourront jamais imiter parfaitement. Les fleurs peuvent donc être appelées les filles du soleil, et avec d'autant plus de raison, que toutes celles qui naissent dans les pays froids sont languissantes et décolorées.

ALEXANDRINE. — Voilà bien le soleil reconnu comme le père des fleurs ; il reste à savoir quelle est leur mère.

MAD. SOPHIE. — C'est, sans contredit, la terre qui les pousse hors de son sein, après avoir été échauffée par les rayons du soleil ; mais je vois que cet astre va nous quitter, et qu'il est temps de retourner à nos occupations ordinaires. Un autre jour, nous continuerons, dans ce jardin, cette intéressante conversation.



### XXXI<sup>e</sup> CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, JOSÉPHINE, HORTENSE,  
ALEXANDRINE, ÉMILIE, PAULINE.

MAD. ELISABETH. — Vous devez maintenant être bien convaincue, Alexandrine, de la nécessité d'apprendre l'histoire romaine, par l'embarras humiliant où vous vous trouyâtes hier, quand

voire maman vous demanda si vous saviez l'histoire de Lucrece.

ALEXANDRINE. — Si maman avait su que nous n'étions pas si avancées, elle ne m'aurait pas assurément fait cette question. Au reste, je vous promets, madame, de faire ensorte, par mon attention, de satisfaire à toutes les questions que maman me fera à l'avenir.

Mad. ELISABETH. — Je compte sur votre parole, ma chère. Joséphine, continuez l'histoire romaine.

JOSÉPHINE. — Tarquin eut un fils qui ne lui ressembla pas, et que son orgueil fit surnommer *le Superbe*. L'outrage qu'il fit à une dame romaine, nommée Lucrece, qui se poignarda ensuite, excita contre lui l'indignation du peuple romain, qui, à l'instigation de Brutus, le chassa de Rome, déclara la royauté abolie, et fonda la république romaine, dont le gouvernement fut confié à deux consuls. Tarquin se retira chez Porsenna, roi d'Etrurie, d'où il chercha toujours à exciter des mouvemens séditions dans la ville de Rome. Ce fut sur ces entrefaites que les deux fils de Brutus, qui avait été nommé consul, ayant été convaincus d'entretenir des intelligences avec ce monarque fugitif, furent condamnés à mort par leur père, qui fut présent à leur exécution.

ALEXANDRINE. — O Dieu ! quelle horreur ! Comment un père pouvait-il être assez barbare,

assez dénaturé pour faire mourir ses enfans, et assister à leur supplice ?

Mad. ÉLISABETH. — Cette conduite de Brutus a pourtout trouvé des apologistes, dont les raisons n'empêchent pas les honnêtes gens de la regarder comme une atrocité qui révolte la nature. Si l'histoire romaine ne renfermait que des traits semblables, elle ne mériterait d'être lue que par les bourreaux et leurs valets. Heureusement on y trouve tant de belles actions et de si grands caractères, que l'on pardonne aisément à la république romaine d'avoir été fondée par un homme tel que Brutus, en faveur des illustres personnages qu'elle a produits. J'espère, Joséphine, que vous nous ferez connaître ces personnages et leurs actions.

JOSÉPHINE. — La guerre que Porsenna, roi d'Etrurie, fit aux Romains, pour venger l'affront de Tarquin, donna lieu à l'action héroïque d'Horatius-Coelès, qui soutint seul, à l'entrée d'un pont de bois, tout l'effort de l'armée ennemie, jusqu'à ce que ce pont eût été rompu par derrière, se jeta ensuite dans le Tibre, et regagna, sain et sauf, le camp des Romains. Je ne sais si je dois parler de l'attentat et de l'intrépidité de Mutius-Scevola, qui s'étant rendu auprès de Porsenna pour l'assassiner, et ayant tué le secrétaire de ce monarque à qui il en vouloit

mit sa main droite dans le feu et la brûla , pour la punir de s'être trompée.

MAD. ELISABETH. — Voilà encore un trait qui a été et qui est encore loué par beaucoup de personnes , et qui me paraît au contraire extrêmement condamnable. En effet , qu'est-ce autre chose que l'action de Scœvola , qu'un lâche assassinat ? et que penserait-on d'un soldat Français qui quitterait son poste pour aller poignarder un roi ennemi , au moment où il ne s'y attendrait pas ? Que j'aime bien mieux la conduite de Camille , général de l'armée romaine , dans la guerre contre les Falisques ! Joséphine , récitez - nous cet événement.

JOSEPHINE. — La guerre contre Porsenna ne fut pas la seule que les Romains eurent à soutenir. Ils combattirent successivement contre les Latins , les Volsques , les Veïens et les Falisques , dont la ville capitale , *Falère* , fut assiégée par l'illustre Camille. Ce fut pendant ce siège que ce général fit un acte bien remarquable de grandeur d'âme et de générosité.

Le maître d'école de Falère s'avisa de conduire au camp des Romains les enfans qu'il était chargé d'instruire , espérant qu'ils lui sauraient bon gré de cette trahison , et lui donneraient une récompense ; mais Camille , ayant horreur de

cette lâcheté, le renvoya dans la ville, après l'avoir abandonné à la discrétion de ses élèves.

HORTENSE. — Je voudrais bien savoir quelle punition ils lui infligèrent ?

STÉPHANIE. — Je pense qu'ils le battirent de verges.

PAULINE. — Je n'aime point un châtiment exercé par des élèves contre leur maître, quelque tort qu'il puisse avoir envers eux. Il aurait été, je pense, beaucoup plus convenable et plus décent, que les Falisques l'eussent puni eux-mêmes.

Mad. ELISABETH. — Vous avez bien raison, Pauline; mais le général romain n'y regardait pas de si près, et il trouvait peut-être conforme à la justice de faire punir un traître, par ceux-là même qu'il avait trahis. Joséphine, continuez.

JOSÉPHINE. — En sortant de cette guerre, qui finit par la paix, les Romains furent attaqués par les Gaulois, qui prirent la ville de Rome et la réduisirent en cendre; mais attaqués à leur tour, par Manlius-Torquatus, qui s'était maintenu au Capitole, et ensuite par Camille, que l'on avait rappelé d'un injuste exil auquel il avait été condamné, ils furent vaincus plusieurs fois, et contraints de quitter l'Italie. A la guerre des Gaulois, succéda celle des Samnites, qui dura cinquante ans; et finit très-heureusement pour les Romains. Ensuite commença la guerre contre les

Latins, où Manlius, général des Romains, condamna son fils à mort, pour avoir combattu sans son ordre, quoiqu'il revint victorieux, et où Décius se dévota pour sa patrie, en se jetant au milieu des ennemis, dans le plus grand feu du combat. Un ennemi, bien dangereux par ses talens et par son courage, Pirrus, roi d'Épire, fit ensuite trembler ces mêmes Romains, la terreur de tous les peuples d'Italie; mais après deux victoires, et autant de défaites, voyant qu'il lui était impossible de se soutenir en Italie, il se retira, pour aller faire la guerre à d'autres peuples, et mourir ensuite d'un coup de tuile.

ALLXANDRINE. — Il fallait que les Romains eussent de bons généraux pour soutenir tant de guerres, et résister à tant d'ennemis.

Mad. ELISABETH. — Cette époque est le beau temps de la république romaine, qui ne comptait alors que des magistrats et des citoyens vertueux. Comment aurait-elle succombé avec des soldats qui mettaient au premier rang de leurs devoirs, celui de défendre la patrie et de mourir pour elle? Avec des généraux tels que Cincinnatus, Curius, Fabricius, que l'on allait chercher sous le chaume pour commander les armées, et qui, après la victoire, revenaient à leur charrue, et de leurs mains triomphantes, conduisaient la charrue? Le règne de la vertu subsista encore à Rome dans toute sa pureté et dans

tout son éclat, jusqu'à la ruine de Carthage, sa rivale, contre qui elle eut trois guerres à soutenir, dans la première desquelles Attilius Régulus montra, par un héroïsme devenu célèbre, le respect dont il était pénétré pour la religion du serment. Dites-nous, Joséphine, ce que vous savez au sujet de Régulus.

JOSÉPHINE. — Attilius Régulus, général romain, étant venu mettre le siège devant la ville de Carthage, fut vaincu par Xantipe, général lacédémonien, qui était venu au secours de la ville, et tomba entre les mains des ennemis, qui le firent prisonnier. Après quelques années de captivité, il fut envoyé à Rome pour traiter de la rançon et de l'échange des prisonniers, avec promesse de revenir, s'il ne réussissait pas dans cette négociation auprès du Sénat romain. Au lieu d'engager le Sénat à faire ce que les Carthaginois demandaient, ce grand homme, qui savait bien que les supplices l'attendaient à son retour, mit en usage toutes les ressources de l'éloquence pour le détourner d'un traité qui était désavantageux à sa patrie. Quand il eut obtenu ce qu'il voulait, il retourna à Carthage, pour ne point manquer à sa parole, malgré les larmes de sa femme et de ses enfans, et tous les efforts que ses amis firent pour le retenir. Les ennemis qui auraient dû admirer sa bonne foi et son courage, se conduisirent, à son égard, avec plus de féro-

cité que n'aurait fait un peuple sauvage , car ils l'enfermèrent dans un tonneau hérissé en dedans de pointes de fer , qu'ils firent rouler jusqu'à ce que Régulus eût péri.

HORTENSE. — Est-ce que Régulus n'aurait pas pu se dispenser de retourner à Carthage ?

Mad. ELISABETH. — Non , ma chère , puisqu'il avait engagé sa parole , que la conscience et l'honneur lui faisaient un devoir de tenir. Ce qu'il y a d'admirable dans la conduite de Régulus , c'est qu'il savait bien qu'il avait affaire à un ennemi féroce et peu scrupuleux sur la bonne foi , et que ses concitoyens ne lui feraient aucun reproche s'il manquait à sa promesse ; mais il voulut donner un grand exemple aux Romains , et leur apprendre que rien au monde ne doit porter un homme d'honneur à violer ses engagements. Cependant , la conduite des Carthaginois ne demeura pas impunie , et quelque temps après , les Romains vengèrent , d'une manière bien éclatante , la mort de Régulus.

JOSEPHINE. — Les Romains eurent encore deux guerres , après celle-ci , à soutenir contre les Carthaginois. Dans la seconde , Annibal , un des plus grands généraux qui aient jamais existé , s'avança en Italie , après avoir soumis l'Espagne , défît les Romains dans plusieurs batailles , dont la plus meurtrière fut celle de Cannes , qui lui ouvrait les portes de Rome , s'il avait su profiter de



sa victoire. Mais, ayant mis ses troupes en quartier d'hiver dans la ville de Capoue, elles s'amollirent tellement par les plaisirs de cette grande ville, qu'Annibal ne put plus rien entreprendre contre les armées romaines. Il fut obligé, après la défaite de son frère, de repasser en Afrique, pour s'opposer au jeune Scipion, qui y avait porté la guerre; mais la fortune l'avait abandonné, et une seule bataille suffit pour soumettre l'orgueilleuse Carthage, qui, ayant voulu remuer quelques années après, fut prise par un autre Scipion, et détruite de fond en comble. On appelle cette dernière guerre de Rome contre Carthage, la troisième guerre punique.

MAD. ELISABETH. — Ne ferez-vous point, Joséphine, quelques courtes réflexions sur la ruine de Carthage?

JOSÉPHINE. — Comme les Carthaginois étaient un peuple sans honneur et sans bonne foi, et qui se jouaient des traités, on doit regarder la destruction de leur ville comme une punition du ciel, qui ne laisse jamais le parjure impuni; mais il faut convenir, avec tous les historiens, que la ruine de Carthage est l'époque d'un changement notable dans les mœurs des Romains, qui, n'ayant plus de rivaux, perdirent peu à peu les vertus austères qui les avaient fait triompher, et s'enflèrent d'un tel orgueil, que bientôt ils ne voulurent plus qu'aucun prince régnât sans leur

permission. C'est ce funeste orgueil de l'ambition qui souleva contre eux tous les peuples, et leur suscita, en Afrique et en Asie, des ennemis irréconciliables, qui leur vendirent bien cher leur vie ou leur liberté.

PAULINE. — Est-ce qu'après la ruine de Carthage, et pendant les guerres étrangères qu'elle eut à soutenir, Rome ne compta plus de grands hommes ?

Mad. ELISABETH. — Elle en produisit beaucoup, mais d'un caractère différent de celui des Romains qui l'avaient illustrée jusqu'à cette époque. Les premiers avaient brillé, autant par leur morale que par leurs vertus guerrières, et les seconds se montrèrent plus grands hommes de guerre que citoyens vertueux, en exceptant toutefois les deux Caton, dont le premier, surnommé le censeur, offrit, en sa personne, toute la rigidité des anciennes mœurs ; le second, tout le fanatisme de la liberté. Cicéron montra aussi, sur le déclin de la république, de grandes qualités réunies aux plus grands talens, et il ne dépendit pas de lui que la république ne recouvrât son ancienne gloire domestique, malgré toute la puissance qu'elle avait acquise au-dehors. Joséphine, dites-nous les noms, et faites-nous le portrait des illustres Romains qui, depuis la ruine de Carthage jusqu'à la chute de la république, se rendirent célèbres par leurs grandes actions.

JOSÉPHINE. — Paul-Émile vainquit et fit prisonnier Persée, roi de Macédoine, et le fit servir d'ornement à son triomphe; Scipion l'Émilien prit Numance, forte ville d'Espagne, après un siège de dix ans, et la rasa entièrement; Marius, sorti de la lie du peuple, s'éleva par ses talens au consulat et au commandement des armées; vainquit et défit entièrement une armée innombrable de barbares, nommés Cimbres et Teutons, qui menaçaient l'Italie d'une invasion: mais ce grand capitaine, furieux de ce que Sylla lui eût été préféré pour commander l'armée romaine contre Mithridate, roi de Pont, profita de l'absence de ce général pour faire une irruption dans Rome, où il massacra tous les partisans de Sylla, et s'empara du consulat. Sylla vainquit Mithridate, et reconquit toute l'Asie mineure. Après cette brillante expédition, il ramena à Rome son armée victorieuse; il proscrivit tous ceux du parti de Marius, remplit l'Italie de meurtres et de carnage, et passa le reste de sa vie dans la tranquillité et l'état de simple particulier. Lucullus, le plus fastueux des Romains, vainquit une seconde fois Mithridate, qui avait mis de nouvelles troupes sur pied. Pompée, qui mérita le surnom de Grand, remplaça Lucullus, chassa Mithridate de ses états, s'empara de la Syrie et de la Judée, et forma ensuite un triumvirat avec César et Cras-

sus. Cicéron , le plus grand des orateurs , et consul , mérita d'être appelé *père de la patrie* , pour avoir découvert la conjuration de Catilina , dont il fit punir les complices. Crassus , triumvir , dont les richesses étaient immenses , fut vaincu , et tué par les Parthes , qui s'emparèrent des aigles romaines. César , que son ambition empêche d'être regardé comme le plus grand de tous les hommes , s'unit avec Pompée et Crassus , pour asservir sa patrie , fit la conquête des Gaules et de l'Angleterre , et battit les Allemands ; revint à Rome , d'où Pompée s'enfuit avec un grand nombre de sénateurs ; ce qui donna lieu à la bataille de Pharsale , où Pompée , vaincu par César , fut obligé de s'enfuir en Égypte , dont le roi le fit mourir. Enflé de cette victoire , qui le débarrassait du plus dangereux de ses ennemis , César s'empara de toute l'autorité , et voulut se faire déclarer roi avant de marcher contre les Parthes , pour réparer l'affront fait aux armes romaines , par la défaite de Crassus ; mais il fut assassiné en plein sénat , de vingt-trois coups de poignard. Après la mort de César , Octave , son fils adoptif , Antoine et Lépide , formèrent un autre triumvirat pour venger la mort de ce grand homme. Ce fut alors que Cicéron fut massacré , et que trois cents sénateurs furent proscrits avec deux mille chevaliers. Brutus , l'un des princi-

paux meurtriers de César, qui s'était associé avec un autre nommé Cassius, battu à Philippes, se donna la mort.

PAULINE. — Il faut convenir que Brutus est un nom bien malheureux. Le premier qui le porta fit mourir ses deux fils, et le second fut assassin, et se tua lui-même.

JOSÉPHINE. — Après la bataille de Philippes, Antoine, Octave et Lépide se partagèrent toutes les conquêtes des Romains: mais leur union ne dura pas long-temps. Lépide, qui voulait la Sicile, fut battu par Octave, et relégué dans une petite ville du *Latium*, et Antoine, qui, à cause de sa liaison avec Cléopâtre, reine d'Égypte, avait été déclaré par le sénat ennemi du peuple romain, fut vaincu par Octave, à la célèbre bataille d'Actium, après laquelle il se retira en Égypte, où il se donna la mort. Après cette victoire, Octave se trouva le maître de toutes les provinces conquises par les armées romaines; Rome lui tendit les bras, et, sous le nom d'Auguste, et avec le titre d'empereur, il commença une monarchie qui s'étendait sur presque tout l'univers connu.

Mad. ELISABETH. — Je suis satisfaite, Joséphine, de la précision avec laquelle vous nous avez fait connaître cette partie de l'Histoire romaine, qui s'étend depuis la ruine de Carthage jusqu'au règne d'Auguste. Vous savez mainte-

nant , mesdemoiselles , qu'il n'y avait plus alors dans le monde qu'un seul empire , car toutes les monarchies s'y étaient englouties comme dans un vaste et profond abîme. C'est ainsi que la prophétie de Daniel , au sujet de la statue de Nabuchodonosor , s'est accomplie à la lettre. Mais cette immense monarchie des Romains devait aussi avoir un terme , et c'est au royaume spirituel du fils de Dieu qu'elle a fait place ; royaume qui s'étend aujourd'hui sur tout l'univers , pour ne jamais finir.



### XXXII<sup>e</sup> CONVERSATION.

MAD. SOPHIE , ÉLIZA , ÉMILIE , JULIE ,  
STÉPHANIE , HORTENSE , PAULINE.

Mad. SOPHIE. — Je viens d'apprendre , mesdemoiselles , avec quelle présence d'esprit et quelle briéveté Joséphine a récité les principaux faits de l'Histoire romaine ; madame Élisabeth en a été si enchantée , qu'elle a écrit sur-le-champ à sa maman , pour lui faire part des progrès de sa fille. Seriez-vous capable , Émilie , d'en faire autant pour l'Histoire Sainte ?

ÉMILIE. — Je vais essayer , madame , et j'espère que vous serez contente de ma manière ,

comme madame Élisabeth l'a été de celle de Joséphide.

Après que les douze tribus se furent réunies sous la domination de David, ce prince se rendit maître de Jérusalem, qu'il fit la capitale de son royaume, et où il fit transporter l'Arche d'alliance pour la déposer dans un superbe temple, dont la construction était réservée à son fils Salomon. Ce prince, que Dieu avait choisi entre ses frères pour le faire roi, et à qui il avait donné un cœur plein de zèle et de droiture, montra bientôt, par sa conduite dans une circonstance, combien l'homme est faible quand Dieu ne le soutient pas. Ayant aperçu de son palais une femme nommée Betzabé, qui se baignait, il la fit venir; et après avoir offensé Dieu avec elle, il se défit de son mari, qui était un de ses plus fidèles serviteurs. Pour le punir, Dieu permit que son fils Absalon se révoltât contre lui, et le contraignît de sortir de Jérusalem. Mais David ayant fléchi sa colère par ses larmes et sa pénitence, il rentra dans son royaume, où il composa ces magnifiques pseumes que l'on chante chaque jour dans les églises.

ELISA. — Je ne croyais pas que tous ces pseumes eussent été composés par David.

Mad. SOPHIE. — Vous avez raison, ma chère Élisabeth. David ne les a pas tous composés; car il y en a qui sont des cantiques de Moïse, et d'au-

tres qui ne datent que de la captivité de Babylone : mais comme David en a composé le plus grand nombre , on s'est accoutumé à les publier sous son nom.

ÉMILIE. — Salomon, qui succéda à David, son père, fit bâtir le magnifique temple dont celui-ci avait formé le projet. Ce temple fut l'un des plus beaux et des plus riches ouvrages de l'univers. La dédicace en dura quinze jours, pendant lesquels Dieu manifesta sa présence par une nuée qui distilla une rosée sur les habits des sacrificateurs, et par un feu qui consuma entièrement les victimes. Salomon y avait fait transférer, avec la plus pompeuse solennité, l'Arche d'alliance et le tabernacle, et ils y demeurèrent jusqu'à ce que Nabuchodonosor, ayant pris Jérusalem, fit aussi brûler le temple. Salomon, digne fils de son père David, demanda la sagesse à Dieu, et il devint le plus sage des hommes, comme le plus riche et le plus glorieux des monarques. Le bruit de sa magnificence et de sa sagesse se répandit par toute la terre, et une grande reine, nommée Saba, vint à Jérusalem des extrémités de l'Arabie, pour s'assurer de la vérité des merveilles que l'on racontait de Salomon.

PAULINE. — Un jour que j'étais avec maman dans la galerie du Musée Napoléon, elle me fit voir un tableau qui représentait le Jugement de Salomon ; mais comme il y avait beaucoup de



monde, elle n'eut pas le temps de m'expliquer le sujet de ce tableau.

EMILIE. — Je vais vous l'expliquer. Deux femmes se disputaient la propriété d'un enfant. Comme elles mettaient beaucoup de chaleur dans leurs réclamations, Salomon, pour trouver la véritable mère, ordonna que l'enfant serait partagé en deux parties, dont chacune de ces femmes en aurait une. La fausse mère consentit bien à l'exécution de ce jugement, mais la véritable aima mieux lui céder son enfant, que de le voir mettre en pièces; et Salomon, éclairé par la nature elle-même, qui parlait au cœur de cette femme, ordonna que l'enfant lui serait remis.

Malheureusement, la fin de la vie de Salomon ne répondit pas à ses commencemens, car ce prince, enivré de ses prospérités, oublia son Dieu, pour se livrer à des voluptés criminelles, et au culte des fausses divinités, et nous ne lisons point qu'il ait fait pénitence avant sa mort.

STÉPHANIE. — Il faut convenir que cette chute de Salomon est un exemple bien terrible de la fragilité humaine. Hélas! pouvons-nous espérer de nos propres forces, nous qui sommes des créatures si imparfaites, si des colonnes aussi fermes que David et Salomon ont été renversées!

Mad. SOPHIE. — Il est vrai; et comme nous ne sommes, disent des auteurs pleins de piété,

quelque vertueux que nous soyons, ni plus forts que David, ni plus sages que Salomon, nous ne devons rien présumer de nous-mêmes, et la suite seule des occasions, ainsi qu'une grande vigilance à remplir nos devoirs, peuvent seules nous empêcher de tomber dans les mêmes prévarications. Emilie, reprenez le fil de votre narration.

EMILIE. — Après la mort de Salomon, Dieu permit, pour la punition de ce prince infidèle, que dix tribus se séparassent des deux autres, qui restèrent sous l'obéissance de Roboam, son successeur. Ces dix tribus formèrent le royaume de Samarie, où le culte du vrai Dieu fut abandonné pour celui des idoles. Après Roboam, Abias, son fils, qui imita son idolâtrie, posséda le royaume de Juda; mais Aza, successeur de celui-ci, fut un prince rempli de sagesse et de vertu. De tous les rois idolâtres qui régnèrent à Samarie, Achab fut le plus célèbre par son impiété. Il avait une très-méchante femme, nommée Jézabel, qui l'engagea à faire mourir un pauvre homme, nommé Naboth, pour avoir le petit bien dont il avait hérité de ses pères. Mais Dieu, qui est le protecteur du pauvre, lui fit dire par le prophète Elie, qu'il périrait misérablement avec toute sa race, et que sa criminelle épouse serait mangée des chiens. Cette prédiction ne tarda pas à se vérifier; Achab fut percé

d'une flèche , dans un combat contre Josaphat , roi de Juda ; Jézabel , jetée par les fenêtres de son palais , par l'ordre de Jéhu , fut dévorée par les chiens ; et ce Jéhu , devenu maître du royaume de Samarie , s'appliqua ensuite à exterminer toute la race d'Achab.

HORTENSE. — Emilie a parlé du prophète Elie ; je voudrais bien savoir ce que signifie ce mot *prophète*.

Mad. SOPHIE. — Un prophète est une homme inspiré de Dieu pour prédire l'avenir ; il y en eut beaucoup dans les deux royaumes de Juda et de Samarie. Leurs fonctions consistaient à annoncer hautement les menaces de Dieu , à reprendre hardiment les crimes des peuples et des rois , et à confirmer , par de grands miracles , la vérité de leur mission.

STÉPHANIE. — Emilie vient de me dire à voix basse qu'elle serait très-embarrassée d'achever l'Histoire Sainte , comme vous le désirez ; si vous le trouvez bon , je prendrai sa place , et je ferai mes efforts pour satisfaire à votre attente , et à celle de mes compagnes.

Mad. SOPHIE. — Je ne doute point , Stéphanie , de votre zèle ni de vos lumières , et je pense que ces demoiselles ne feront que gagner , ne déplaîse à Emilie , à l'instruction que vous leur ferez.

STÉPHANIE. — Les rois de Samarie ne furent

pas les seuls qui s'abandonnèrent au culte des fausses divinités. La plupart des rois de Juda se distinguèrent par leurs crimes et leur impiété. Tels furent, entr'autres, Manassès, qui, en punition de son impiété, fut mené captif à Babylone, où il se convertit, fut rétabli sur son trône, et mourut saintement; Amon, qui imita son père dans son impiété, et non dans sa pénitence; Sédécias qui fut emmené avec tout le peuple en captivité à Babylone, et fut le dernier des rois. Mais de tous les rois de Juda, le plus vertueux et le plus saint après David, fut le roi Ezéchias. Sous son règne, Sennachérib étant venu assiéger la ville de Jérusalem, se vantait que le Dieu des Juifs ne pouvait délivrer cette ville de sa puissance; mais le prophète Isaïe vint rassurer Ezéchias, et lui prédit que l'ennemi serait en peu de temps obligé de lever le siège. En effet, la nuit suivante, un auge extermina cent quatre vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib, qui fut contraint de retourner à Ninive.

Après la mort d'Ezéchias, son fils Manassès, dont j'ai parlé, monta sur le trône de Juda. Ce prince, bien différent de son père, se livra tout entier à l'idolâtrie, et fit scier en deux le prophète Isaïe qui le reprenait de son impiété. Mais Dieu le punit en permettant qu'il fût conduit captif à Babylone et enfermé dans une étroite prison, où il adressa au Dieu de ses pères une

prière remplie de beaux sentimens de pénitence qui lui méritèrent d'être rétabli sur son trône.

Josias fut le seul des descendans de Manassés qui donna des marques de sa piété. Après lui, Joachim, Jéchonias, et Sédécias furent vaincus et emmenés captifs par Nabuchodonosor qui leur rendit toujours leur trône; mais qui, fatigué enfin de leurs révoltes continuelles et de leur perfidie, revint, sous le règne de Sédécias, assiéger Jérusalem, s'en rendit maître, en fit raser les murailles, brûla le temple et le reste de la ville, fit mourir en sa présence les enfans et les parens de Sédécias, à qui il fit crever les yeux, et qu'il enchaîna avec les autres captifs pour le conduire à Babylone. Telle fut la fin du royaume de Juda, après avoir subsisté quatre cent quatre-vingt-sept ans, sous vingt-trois rois. Quant au royaume de Samarie, il avait été déjà détruit par Salmanasar, roi d'Assyrie, qui ayant pris la ville de Samarie, après un siège de trois ans, où les habitans endurent toutes les horreurs de la famine, fit mettre le roi aux fers, et dispersa les dix tribus dans toute l'étendue de son empire, où elles furent tellement confondues, qu'il n'en reste plus aucune trace.

PAULINE. — Quelle désolation, madame ! Comment le peuple que Dieu s'était choisi, a-t-il pu devenir aussi malheureux, et l'esclave des

nations qui adoraient des idoles ? Où sont les promesses que Dieu lui avait faites ?

MAD. SOPHIE — Le peuple juif, ma chère, avait bien mérité son malheur, par ses continuelles prévarications et sa longue ingratitude ; mais le Seigneur, en le frappant par la main des infidèles, avait encore les yeux sur lui ; il ne l'avait point abandonné, et n'avait fixé qu'à soixante-dix ans le terme de son châtement et de sa captivité.

HORTENSE. — N'est-ce point dans ce temps-là, qu'arriva l'aventure d'Esther, dont j'ai entendu quelquefois parler ?

MAD. SOPHIE. Il ne faut point, ma chère, se servir, en parlant des événemens de l'Histoire Sainte, du mot *aventure*, qui est un mot tout profane, et ne s'applique qu'à des événemens supposés et sans intérêt. Racontez-nous, Stéphanie, le plus brièvement que vous le pourrez, l'histoire d'Esther.

STÉPHANIE. — Dans le temps de la captivité des Juifs à Babylone, un roi de cet empire, qui se nommait Assuérus, répudia sa femme nommée Vasthi, et fit chercher une fille parmi les plus belles de ses états, pour en faire son épouse. Il y avait parmi les Juifs un homme nommé Mardochée, qui observait fidèlement la loi du Seigneur ; il avait une nièce nommée Esther,

parfaitement belle, qui plut tellement au roi, quand elle lui fut présentée, qu'il la fit reine sur-le-champ. Esther, sur le trône, ne se laissa point éblouir par la magnificence de ce haut rang, et elle ne faisait au contraire que soupirer en voyant l'état d'humiliation où ses compatriotes étaient réduits.

Assuérus avait un favori nommé Aman, fort méchant homme, et qui avait un orgueil insupportable. Cet homme, devant lequel Mardochée, qui se tenait à la porte du palais, revêtu d'un sac et couvert de cendre, avait refusé de se prosterner, avait conçu une haine profonde contre ce Juif, qu'il avait résolu de faire mourir.

Dans cette résolution, il se présenta un jour au palais, pour obtenir du roi la permission de faire périr Mardochée, mais il fut obligé d'attendre avant d'être introduit, parce que le roi se faisait lire les détails d'une conspiration contre sa personne, qui avait été découverte par Mardochée, dont on avait oublié le service et le nom. Lorsqu'Aman parut devant le roi, celui-ci lui demanda ce qu'il devait faire pour un homme auquel il voudrait donner une grande preuve de son amitié. Aman, qui pensait que cette question le regardait, répondit au roi, qu'il ferait bien de revêtir cet homme de son habit royal, de lui mettre sa couronne sur la tête, de le faire monter sur un magnifique cheval, avec lequel il

ferait le tour de la ville , et dont le plus grand seigneur du royaume tiendrait la bride, en criant: c'est ainsi que le roi traite celui qu'il veut honorer. Tu as raison, dit Assuérus ; eh bien ! prends le juif Mardochée et l'habille comme tu l'as prescrit , et tu le conduiras par toute la ville en tenant la bride de son cheval. A ces paroles , l'orgueilleux Aman pensa tomber mort ; mais il n'y avait pas moyen de reculer : il sortit donc la rage dans le cœur , et servit lui-même au triomphe d'un homme dont il avait juré la perte.

ELISA. — Je vous avoue , madame , que je suis bien aise de voir l'humiliation de cet homme orgueilleux. Il y a un grand plaisir à voir ceux qui lui ressemblent abaissés devant ceux qu'ils méprisaient.

Mad. SOPHIE. — Dans quelque état que l'on soit , l'orgueil est toujours un défaut aussi criminel devant Dieu que ridicule devant les hommes ; et il n'est aucun malheureux qui intéresse moins et trouve moins de consolation , que celui qui , dans la prospérité , méprisait ses semblables , et les accablait de ses dédains. Au contraire , les personnes modestes ont tout le monde pour elles , et si elles tombent dans l'adversité , elles trouvent partout des consolations et des secours. Continuez , Stéphanie , de nous intéresser par la suite de l'Histoire d'Esther.

STÉPHANIE. — Aman , outré de ce qui lui



était arrivé, résolut de perdre tous les Juifs, afin d'envelopper Mardochée dans leur perte commune. Pour cela, il adressa au roi mille calomnies contre cette nation, et le roi, qui crut aisément tout ce qu'il lui disait, résolut de faire massacrer dans un seul jour tous les Juifs qui étaient dans ses états. Mardochée, ayant appris un ordre si barbare, vint trouver Esther, et lui commanda de parler au roi pour faire révoquer cet arrêt. Quelque danger qu'il y eût pour cette princesse, dans une pareille démarche, parce que tous ceux qui entraient dans l'appartement du roi sans son ordre, étaient punis de mort, à moins qu'il ne les touchât de son sceptre; cette princesse, dis-je, résolut de demander au roi la grâce de ceux de sa nation. Lorsqu'elle entra dans la chambre du roi, les yeux de ce prince parurent étincelans de colère, et Esther en fut si effrayée, qu'elle tomba évanouie entre les bras de ses femmes. Assuérus la voyant en cet état, descendit de son trône et la toucha de son sceptre, en lui disant de ne rien craindre. Esther ayant alors repris l'usage de ses sens, conjura son époux de souper chez elle et d'amener Aman à ce repas. Lorsque le roi entra avec son favori, la reine se jeta à ses genoux, et lui demanda la vie pour elle et pour sa nation. Le roi, qui ignorait qu'elle était juive, fut frappé de cette nouvelle, et sortit un instant pour réfléchir. Pendant son absence, Aman s'é-

tait jeté aux pieds de la reine , et la conjurait d'avoir pitié de lui. Le roi entra comme il était dans cette posture , et croyant qu'il insultait son épouse , plein de fureur , il le fit sortir pour être mis à mort. Alors , un de ceux qui était présent dit au roi , qu'Aman avait fait élever une potence de quarante coudées , pour y faire pendre Mardochée. Assuérus ordonna qu'Aman y fût attaché , ce qui fut exécuté.

JULIE. — Ce n'est pas de ce cruel Aman que je me suis occupée pendant le récit de Stéphanie , mais bien de la reine Esther , dont j'ai admiré l'obéissance aux ordres de son oncle Mardochée , et le courage pour se présenter devant le roi Assuérus.

Mad. SOPHIE. — Il est vrai ; nous devons admirer , dans cette histoire la soumission d'Esther , toute reine qu'elle était ; et son zèle courageux pour le salut de sa nation ; mais nous devons encore plus admirer la Providence qui , pour sauver tout un peuple , se servit d'aussi faibles instrumens qu'un captif et sa nièce , et confondit en un instant les projets barbares de l'orgueilleux Aman. Racine , le plus grand de nos poètes , a fait , au sujet de cet impie favori d'Assuérus , des vers sublimes , que je crois utile de vous rapporter. Les voici :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;  
Semblable aux cèdre il portait dans les cieus

Son front audacieux ;  
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre ;  
Foulaît aux pieds ses ennemis vaincus :  
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

ELISA. — En effet, ces vers sont très-beaux, et je me souviens d'avoir lu, avec un plaisir inexprimable, la tragédie d'où ils sont tirés.

Mad. SOPHIE. — Cette tragédie est celle d'Esther, que Racine composa, sous le règne de Louis XIV, pour les demoiselles de la maison de Saint-Cyr, où elle fut représentée, avec le plus grand succès, en présence du roi, de madame de Maintenon et de toute la cour. Mais n'interrompons pas davantage Stéphanie, et laissons-la achever l'histoire des Juifs.

STÉPHANIE. — Les Juifs demeurèrent captifs à Babylone pendant soixante-dix ans, après lesquels Dieu, jetant sur eux un regard de miséricorde, suscita un roi nommé Cyrus, qui leur rendit la liberté, avec tous les vases sacrés et tout ce qui servait aux sacrifices, et leur fournit en même-temps tout ce qui était nécessaire pour la restauration du temple. Mais quand ils furent à Jérusalem, sous la conduite de Zorobabel, ils trouvèrent les Samaritains qui s'opposèrent au rétablissement du temple, soit de force, soit par leurs artifices auprès de Cambyse, fils de Cyrus, lequel défendit aux Juifs de continuer leur travail; et ce ne fut que soixante-dix ans après l'édit de

Cyrus, qu'ils purent rétablir le temple et la ville, mais en bâtissant les murailles de Jérusalem d'une main, et en tenant de l'autre l'épée pour se défendre.

ELISA. — Sans doute ils ne furent plus tentés de désobéir à Dieu, et de l'abandonner pour les fausses divinités.

STÉPHANIE. — Quand la ville et le temple eurent été rebâti, Esdras et Néhémie firent observer la loi dans toute sa pureté. Le peuple pleura avec eux les iniquités qui lui avaient attiré de si terribles châtimens ; tous ensemble lurent, en fondant en larmes, dans les livres saints, les menaces de Moïse, dont ils avaient vu l'accomplissement. Ils adorèrent les jugemens de Dieu, et, réconciliés avec lui, ils vécurent en paix ; et depuis cette célèbre époque jusqu'à l'arrivée du Messie, on n'entendit plus parler d'idolâtrie parmi eux, tant ils avaient été frappés de l'accomplissement des prophéties qui concernaient leur captivité et leur retour.

Mad. SOPHIE. — Vous ne nous dites point, Stéphanie, comment les Juifs se gouvernèrent après leur captivité, et quels événemens se passèrent chez eux jusqu'au temps de la naissance de Jésus-Christ.

STÉPHANIE. — La nation juive formait un corps de république gouverné par les grands-prêtres et un conseil souverain, nommé le San-

hédrin , qui payait un léger tribut aux rois de Perse , jusqu'à la destruction de leur empire par Alexandre. Après la mort de ce conquérant , cette république fut souvent troublée par ses successeurs qui étaient devenus rois de Syrie. Antiochus-Epiphanes est celui qui les persécuta avec le plus d'acharnement ; car il chassa le saint pontife Onias , pilla le temple , voulut obliger tous les Juifs à changer de religion , et il fit mourir dans les supplices les sept frères Machabée et leur mère ; enfin il mourut misérablement par une juste punition de Dieu. Dans ce temps-là , Juda Machabée se couvrit d'une gloire immortelle par ses victoires contre Antiochus et ses successeurs. Quelque temps après , Juda , surnommé Aristobule , prit la qualité et le titre de roi des Juifs. Ce fut sous le règne d'Aristobule , son fils , que le grand Pompée s'empara de Jérusalem , et rendit la Judée tributaire des Romains , en laissant aux Juifs le pouvoir de se gouverner par des princes de leur nation. Hérode , surnommé le Grand , qui n'était point Juif de naissance , mais Iduméen , obtint ensuite des Romains la permission de porter le titre de roi. Comme le sceptre ou l'autorité souveraine avait été enlevée à la tribu de Juda , la prophétie de Jacob sur l'arrivée du Messie touchait à son accomplissement ; aussi Jésus-Christ , fils de Dieu dans l'éternité , et fils de Marie dans le temps ,

vint-il au monde sur la fin du règne d'Hérode.

MAD. SOPHIE. — Combien je désirerais, ma chère Stéphanie, que toutes vos compagnes profitassent de leur Histoire Sainte au même degré que vous! J'espère qu'Hortense et Pauline pourront à l'avenir répondre aux questions que je leur ferai à ce sujet. Quant à Emilie, Stéphanie en a assez dit pour qu'elle puisse de temps en temps entretenir sa bonne amie Hortense, depuis le règne de David jusqu'à la naissance de Jésus-Christ.

HORTENSE. — Si vous le désirez, madame, je réciterai tout ce que j'ai entendu de l'Histoire Sainte, que je trouve la plus belle de toutes.

MAD. SOPHIE. — Je suis bien convaincue, ma chère, de ce que vous me dites, par l'attention avec laquelle vous avez écouté nos conversations; aussi vous donnai-je une pleine liberté de vous amuser avec la poupée d'Emilie.

EMILIE. — Hortense peut en faire ce qu'elle voudra, car vous me permettrez, madame, de la lui donner en toute propriété.



XXXIII<sup>e</sup> CONVERSATION.

MAD. ÉLISABETH, STÉPHANIE, ADÈLE,  
AMÉLIE, ÉMILIE, HORTENSE, ALEXAN-  
DRINE.

MAD. ELISABETH. — Alexandrine, veuillez bien achever la description des États de l'Europe, après laquelle vous nous ferez celle des trois autres parties du monde,

ALEXANDRINE. — Vous exigez beaucoup de moi, madame, car je vous avouerai que ma science n'embrasse point une matière aussi vaste; et ce sera beaucoup, si je puis achever ce qui reste à dire de l'Europe.

MAD. ELISABETH. — Eh bien, ma chère, dites ce que vous savez, et ces demoiselles nous apprendront le reste. Il me semble que c'est par l'Angleterre que nous devons commencer aujourd'hui.

ALEXANDRINE. — L'Angleterre, que l'on appelle aussi les îles britanniques, est un royaume situé au nord-ouest de l'Europe, et n'est séparée de la France que par un petit bras de mer que l'on nomme le détroit de la Manche. Il comprend, outre l'Angleterre proprement dite, l'Écosse, qui en est séparée par une chaîne de mon-

tagnes, et l'Irlande, qui est une grande île de l'Océan. La ville de Londres, qui est très-belle, très-riche et très-peuplée est la capitale de l'Angleterre; Edimbourg celle de l'Ecosse, et Dublin, celle de l'Irlande. La population des îles britanniques est à-peu-près de dix millions d'habitans.

Après avoir traversé la mer du Nord, on débarque en Hollande, qui est un royaume nouvellement formé, qui est situé entre la mer, la France et l'Allemagne. Le pays est partagé par une infinité de canaux, et est défendu contre l'eau de la mer par des fortes digues, sans lesquelles il serait bientôt submergé. La capitale est Amsterdam, qui est, en temps de paix, une des villes les plus commerçantes de l'univers. La Haye est aussi une ville fort agréable, et que le siège du gouvernement rend très-florissante. De la Hollande, on entre dans les états de la monarchie prussienne, qui est très étendue; la capitale de ce royaume est Berlin, grande et belle ville, sur la Sprée, et ses principales rivières sont l'Oder, l'Elbe et la Vistule. Au sud-est de la Prusse, on trouve le nouveau royaume de Saxe, dont la ville de Dresde est la capitale. Du royaume de Saxe, en allant toujours vers le sud-est, on entre dans celui de Bavière, dont la capitale est Munich, ville très-peuplée, et où l'on trouve Augsbourg, très-industrieuse, et très-commerçante. Au sud-est de la Bavière, est le petit royaume



de Wurtemberg, dont la capitale est Stutgard. Ce royaume a pour voisins, au sud et à l'est, le grand-duché de Bade, dont la capitale est Carlsruhe, et les cantons suisses, qui forment une république fédérative. La Suisse est le pays le plus élevé de l'Europe et le plus montueux. Ses habitans sont bons soldats, et passent pour être remplis de probité et de bonne foi. Voilà, madame, tout ce que je peux dire des Etats de l'Europe que nous avons à parcourir.

MAD. ELLISABETH. — C'est bien peu de chose, ma chère Alexandrine, et vous avez encore besoin de bien apprendre votre géographie, avant d'être en état de l'enseigner. Amélie, dites-nous ce que vous savez des trois autres parties du monde, et commencez par l'Asie.

AMÉLIE. — Je crains bien, madame, que vous ne me fassiez le même reproche que vous avez fait à Alexandrine; mais comme vous êtes très-indulgente, j'espère que vous me saurez gré du peu que je sais de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

L'Asie, qui passe pour avoir été peuplée la première, est la plus étendue des trois parties de l'ancien continent. Elle est bornée au Nord, par la mer Glaciale, au Midi par celle des Indes, à l'Orient par la mer du Sud, et à l'Occident par la Russie, la Turquie d'Europe, la Méditerranée, l'Égypte et la mer Rouge.

Le terroir de l'Asie est abondant en blé, en vins, en riz, en fruits excellens. On en tire des drogues, des aromates et des épicerics, de la soie, du coton, des toiles peintes et de la belle porcelaine; elle a de plus quantité d'or, d'argent, de pierres précieuses. On y trouve aussi quantité d'animaux, tels que le lion, le léopard, le tigre, l'éléphant, le rhinocéros, le zèbre et le crocodile. On y voit aussi beaucoup de singes et de perroquets de toute espèce; mais il est malheureux qu'une contrée si fertile et si riche ne soit en général habitée que par des hommes mous et paresseux, qui ne font presque aucun usage des dispositions qu'ils ont reçues de la nature.

EMILIE. — Est-ce que les Asiatiques ne sont pas aussi instruits que les habitans de l'Europe?

Mad. ELISABETH. — Non, ma chère; ils croupissent en général dans une profonde ignorance, et c'est la faute des religions mahométane et païenne, qui dominent chez eux, ces religions étant ennemies des sciences et des arts des Européens. Amélie, poursuivez.

AMÉLIE. — On peut diviser aisément l'Asie en six grandes parties, qui sont : La Turquie d'Asie, l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Chine, la Grande Tartarie. C'est dans la Turquie d'Asie qu'est situé la Palestine, ou Terre-Sainte, dont la principale ville est encore Jérusalem, qui at-

tire chaque année un grand nombre de voyageurs.

HORTENSE. — Je désirerais bien voir cette ville, où Notre Seigneur a vécu et a été crucifié; il me semble que ceux qui y demeurent ou qui la visitent doivent être de grands saints.

Mad. ELISABETH. — Pourquoi, ma chère, seriez-vous meilleure chrétienne à Jérusalem qu'à Paris? Est-ce que la sainteté est attachée à un endroit plutôt qu'à un autre? et ne trouvons-nous pas, dans nos églises, où Jésus-Christ habite, autant de motifs qu'il nous en faut pour être de bonnes chrétiennes?

AMELIE. — Il me semble que nos églises doivent être considérées comme autant de Jérusalems, où Notre Seigneur accomplit chaque jour tous les mystères qui se sont passés dans la Terre-Sainte.

La Palestine est bornée d'un côté par l'Arabie, qui se divise en Arabie Pétrée, Arabie Déserte, et Arabie Heureuse. Les deux premières sont presque stériles, mais la troisième est très-fertile. On en tire des parfums de toute espèce, et le *moka*, qui passe pour le meilleur café du monde. La *Mecque* est la capitale de toute l'Arabie, parce que le fameux prophète Mahomet y est né. Médine est la ville où il fut enterré.

La Perse est à l'orient du golfe Persique. On divise ce pays en quatorze provinces. Sa capitale

est Ispahan , qui est une grande et très-belle ville. La Perse produit beaucoup d'excellens fruits , et nourrit quantité de vers à soie.

L'Inde est à l'orient de la Perse. C'est un beau et vaste pays , où les Européens , les Anglais surtout , ont de nombreux établissemens.

Il se divise en trois parties , qui sont , l'Indostan , la presqu'île occidentale , en-deçà du Gange , et la presqu'île orientale , au-delà du Gange.

C'est de Cachemire , ville de l'Indostan , que nous viennent les beaux schals de ce nom.

La Grande Tartarie occupe près de la moitié de l'Asie , vers le Nord. La plupart des Tartares sont errans ; ils campent sous des tentes ou habitent dans des cabanes bâties sur des charriots. La grande Tartarie se divise en trois parties , la Tartarie russe , l'indépendante et la chinoise.

La Chine , à l'orient de l'Asie , est le plus ancien empire du monde et le plus peuplé. C'est un pays plat qui est fertile en tout ce qui peut convenir aux besoins , et même au luxe de la vie. L'agriculture n'est nulle part plus honorée , et tous les ans , l'empereur laboure , ensemence lui-même un champ , en présence de sa famille , des grands et du peuple. C'est des Chinois que nous vient la plus belle porcelaine , et l'on voit près de Nankin , une tour bâtie de cette précieuse matière.

Pékin est la capitale de tout l'empire , et contient environ deux millions d'habitans.

MAD. ELISABETH. — Il faut convenir , Amélie , que vous nous faites faire bien du chemin en peu de temps ; mais si vous nous avez fait voyager sur la terre-ferme de l'Asie , vous auriez dû nous montrer quelques-unes de ses îles , et ses principales rivières.

AMELIE. — Avant de quitter la terre-ferme de l'Asie , je dois parler , il est vrai , de ses rivières qui sont , dans la Turquie , le Tigre et l'Euphrate ; dans l'Inde , le Gange et l'Indus ; dans la Tartarie , l'Oby , le Léna et le Jénisséa ; dans la Chine , la Rivière Jaune et la Rivière Bleue. Je n'oublierai pas davantage ses principales montagnes , qui sont le mont *Taurus* , de la Natolie ; en Perse , le mont Caucase , de la mer d'Asof à la mer Caspienne ; les monts de Pierre , au nord de l'Asie , et les monts de Gate , dans la presque-île en-deçà du Gange.

Les îles de l'Asie les plus considérables , sont : les îles du Japon , qui compose un grand empire , dont la capitale est Jédo , où réside l'empereur , dans un magnifique palais. Il y a environ un siècle et demi que le christianisme y fut prêché , et y fit de grands progrès ; mais ses ennemis ayant fait entendre à l'empereur qu'il était dangereux pour son autorité de souffrir plus long-temps une religion si contraire à celle du pays , un grand

nombre des nouveaux chrétiens moururent dans les supplices, et depuis cette époque, les Hollandais ont seuls la permission d'y faire le commerce.

Les autres îles de l'Asie, sont : les îles Mariannes, qui appartiennent aux Espagnols ; les Philippines, fertiles en épiceries ; les Moluques, où les Hollandais ont des comptoirs ; les îles Banda, qui produisent quantité de muscades ; les îles de la Soude, dont la plus grande est *Java* ; où les Hollandais font un grand commerce ; l'île de Ceylan, renommée par ses forêts de canelliers, ses pierres précieuses et ses mines d'or et d'argent.

STÉPHANIE. — Je vous demanderai, madame, pourquoi des productions aussi utiles que celles de toutes ces îles, sont placées si loin, qu'il nous faille traverser des mers immenses pour nous les procurer ?

Mad. ELISABETH. — Remarquez, ma chère, que toutes ces choses ne sont point de première nécessité, et que si la Providence les a placées loin de nous, c'est pour empêcher l'abus que nous en ferions, s'il nous était très aisé de nous en procurer. En effet, quel inconvénient ne résulterait-il pas pour nous de la trop grande abondance des épiceries, si nos campagnes les produisaient ? Assurément, le bon marché de ces denrées échauffantes ne pourrait qu'en augmen-

ter beaucoup la consommation , qui nous deviendrait bientôt funeste. Il faut dire la même chose de l'or et de l'argent , qui , s'ils se trouvaient chez nous , perdraient de leur prix , en devenant trop communs , et ne mériteraient plus d'être un signe d'échange pour les choses nécessaires à la vie. Adèle , parlez-nous de l'Afrique et de l'Amérique.

ADÈLE. — Ce que je vous en dirai , madame , sera peut-être loin de vous satisfaire ; car je sais très-peu de chose sur ces deux parties du monde.

Mad. ELISABETH. — Je n'exige point , ma chère , que vous rendiez compte de ce que vous ne savez pas ; dites ce que vous savez , mais dites-le bien , c'est l'essentiel ; et vous en demander davantage serait une injustice de ma part.

ADÈLE. — L'Afrique est une très-grande presque-île qui tient au continent par l'isthme de Suez , et n'est séparée de l'Europe que par le détroit de Gibraltar. Comme elle est coupée en deux par l'équateur , le terroir y est en général sabloneux , et les chaleurs y sont excessives. Presque tous les peuples qui habitent dans l'intérieur sont noirs ; mais ceux qui habitent les côtes ne sont que basanés. L'Afrique est la patrie des animaux les plus féroces , des lions , des tigres , et de plusieurs serpens d'une grandeur et d'une grosseur prodigieuses.

De toutes les parties de l'Afrique , l'Egypte est

la plus célèbre et la plus connue. C'est un pays très-fertile, et qui doit toute sa fécondité aux eaux du Nil, qui tous les ans en inondent les campagnes, et laissent, en se retirant, un limon qui les engraisse. L'Égypte se divise en haute, moyenne et basse. La capitale de la basse Égypte est Alexandrie, sur la Méditerranée; celle de la moyenne est le Grand Caire, auprès duquel on voit ces fameuses pyramides, qui passaient pour l'une des sept merveilles du monde.

La Barbarie est une autre partie de l'Afrique, tout entière appuyée sur la Méditerranée, et qui s'étend depuis l'Égypte jusqu'à l'extrémité occidentale de l'Afrique. Les peuples de cette côte sont généralement cruels, et fournissent tous les pirates qui infestent la Méditerranée. La Barbarie comprend les royaumes de Tripoli, de Tunis, d'Alger, et l'empire de Maroc.

Les principales îles de l'Afrique sont : Madagascar, la plus grande de l'univers; l'île de Bourbon et l'île de France, sur la route de l'Inde; les Canaries et l'île de Madère, renommée par ses fruits et l'excellence de ses vins. Ses principaux fleuves sont le Nil, qui a sa source en Abyssinie et se jette dans la Méditerranée; le Niger qui vient de la Guinée, et se perd dans le lac de Borno, après un cours de cinq cents lieues; et le Sénégal, qui se jette dans l'Océan. Les plus hautes montagnes de l'Afrique, sont : le mont



Atlas , en Barbarie , et les montagnes de la Lune , dans l'intérieur. Il y a trois caps , dont le plus célèbre est le cap de Bonne-Espérance , où les vaisseaux qui vont de l'Europe aux Indes sont obligés de relâcher.

MAD. ELISABETH. — Votre science n'est pas assurément fort étendue , ma chère ; mais quel reproche puis-je vous adresser ? C'est plus que je ne vous demandais. J'ai pourtant une observation à vous faire , c'est que ces petites notions , dont je me contente aujourd'hui , ne vous suffiront point , et que l'année prochaine , il faudra que vous possédiez votre géographie dans une telle perfection , que vous puissiez répondre sur toutes les questions que l'on vous fera relativement à cette science. Quelle est celle d'entre vous , mesdemoiselles , qui nous entretiendra de l'Amérique ?

HORTENSE. — Ce sera moi , madame , si vous me le permettez , car j'ai bien prié mademoiselle Stéphanie de m'apprendre quelque chose sur cette partie de la terre , que l'on appelle le Nouveau Monde.

MAD. ELISABETH. — Je le veux bien , Hortense ; soyez notre institutrice , et dites nous ce que vous avez retenu des leçons de Stéphanie.

HORTENSE. — L'Amérique , découverte , en 1492 , par Christophe Colomb , Génois , tire son nom d'Améric Vespuce , Florentin , qui , en 1499 ,

prétendit l'avoir découverte, parce qu'il avait abordé au cap de la Véla. C'est un continent plus vaste que l'ancien, qui occupe au milieu des mers un espace de trois mille lieues de long sur douze cent trente dans sa plus grande largeur.

L'Amérique est naturellement divisée en deux grandes parties; l'une septentrionale, qui comprend l'Amérique anglaise, les Etats-Unis, les deux Florides, la Louisiane, le nouveau Mexique, la Californie, le vieux Mexique ou la nouvelle Espagne; l'autre méridionale, jointe à la première par l'isthme de Panama, laquelle comprend la Terre-Ferme, le Pérou, le Chili, le Paraguai, la Guyanne, le pays des Amazones, le Brésil et la Terre-Magellanique.

STEPHANIE. — Courage, ma chère Hortense; c'est bien ce que je vous ai appris, mais ne vous ai-je rien dit des Etats-Unis?

HORTENSE. — Les Etats-Unis, qui étaient, il n'y a pas long-temps, des colonies anglaises, forment aujourd'hui une grande république divisée en plusieurs états unis ensemble, dont la population est de douze à quinze millions d'habitans. Les principales villes sont Boston, New-Yorck, Philadelphie, Wasinghton, et Charles-Town.

PAULINE. — Les Français ont-ils des établissemens en Amérique?

STEPHANIE. — Sans doute, ma chère; mais ce sont les Espagnols et les portugais qui y pos-

sèdent les pays les plus riches, c'est-à-dire ceux où l'on trouve l'or et l'argent, des pierres précieuses; comme les deux Méxiques, le Pérou, le Chili et le Brésil. C'est de ce dernier pays, qui appartient aux Portugais, que l'on tire le *quinquina*, dont les médecins font un si grand usage dans les fièvres intermittentes, et qui est l'écorce d'un arbre qui croit sur les montagnes de cette contrée.

Cependant une révolution, dont le but est de soustraire aux Espagnols la possession d'une partie de ce territoire, et qui a éclaté depuis peu parmi les habitans, pourra bien amener des changemens dans la division de ces contrées.

Les Français possèdent dans cette partie les îles de Cayenne, la Martinique et la Guadeloupe.

Saint-Domingue, qui est la plus grande des îles de l'Amérique, produit une grande quantité de café, sucre, coton, indigo, etc. Elle est aujourd'hui constituée en république sous la présidence de Boyer, qui est en même temps chef des armées. Ses deux principales villes sont le Cap et le Port-au-Prince.

La Martinique, quoique inférieure à Saint-Domingue, est une île très-importante par le sucre et le café, qui y est excellent.

La Guadeloupe, un peu moins étendue que celle-ci, ne lui cède en rien du côté du cou-

merce et de la fertilité. Les autres îles ont à-peu-près les mêmes productions, et font le même commerce.

Dans le même Archipel auquel on a donné le nom d'Antilles, les Anglais possèdent aussi des îles. La Jamaïque est la principale.

Mad. ELISABETH. — Vous ne finiriez pas, ma chère, de nous faire le dénombrement de toutes les îles de l'Amérique. Il me semble que c'est bien assez d'avoir indiqué les îles qui appartiennent à la France. Retournez, je vous prie, sur la terre ferme, et dites-nous les noms des principaux fleuves et des montagnes de l'Amérique.

HORTENSE. — Il y a en Amérique quatre principaux fleuves; celui de Saint-Laurent et le Mississipi, dans l'Amérique septentrionale; la rivière des Amazones, qui traverse le pays de ce nom, et celle de la Plata, qui charrie des paillettes d'or dans l'Amérique méridionale. Ces quatre fleuves, dont le cours est fort long, se jettent tous dans l'Océan Atlantique.

Les plus hautes montagnes de l'Amérique, sont : les Andes ou Cordilières, dont le sommet est toujours couvert de neige, même sous l'équateur. Voilà, madame, tout ce que je sais de l'Amérique.

Mad. ELISABETH. — C'est bien, ma chère, et je vous avouerai que je n'en attendais pas tant de vous. Mais je vous le répète, ce que vous sa-

vez en géographie , ainsi que ces demoiselles , est bien peu de chose. Tout ce que nous avons dit de cette science n'est que pour vous inspirer le désir d'étudier et d'acquérir des lumières plus étendues. Ne vous y trompez pas , mesdemoiselles , si l'on n'exige pas des filles des connaissances aussi approfondies que des garçons , ce qu'on veut qu'elles sachent sur la description de la terre embrasse une matière encore assez vaste pour qu'elles ne pensent pas qu'il leur suffise de quelques mois pour être de bonnes géographes.

ELISA. — Ce que je voudrais savoir parfaitement , madame , c'est l'explication de la sphère ; c'est-à-dire de tous les cercles qui la composent.

Mad. ELISABETH. — C'est bien aussi la partie de la géographie la plus importante , et celle que je veux vous montrer trois fois la semaine. Comme j'ai donné commission à quelqu'un de m'acheter une bonne sphère à cercles ; j'espère que l'année prochaine je commencerai à vous en faire des explications tellement suivies , qu'il n'y en aura aucune d'entre vous qui , dans six mois , ne puisse être une bonne maîtresse de géographie.

FIN.



2512 WAT

